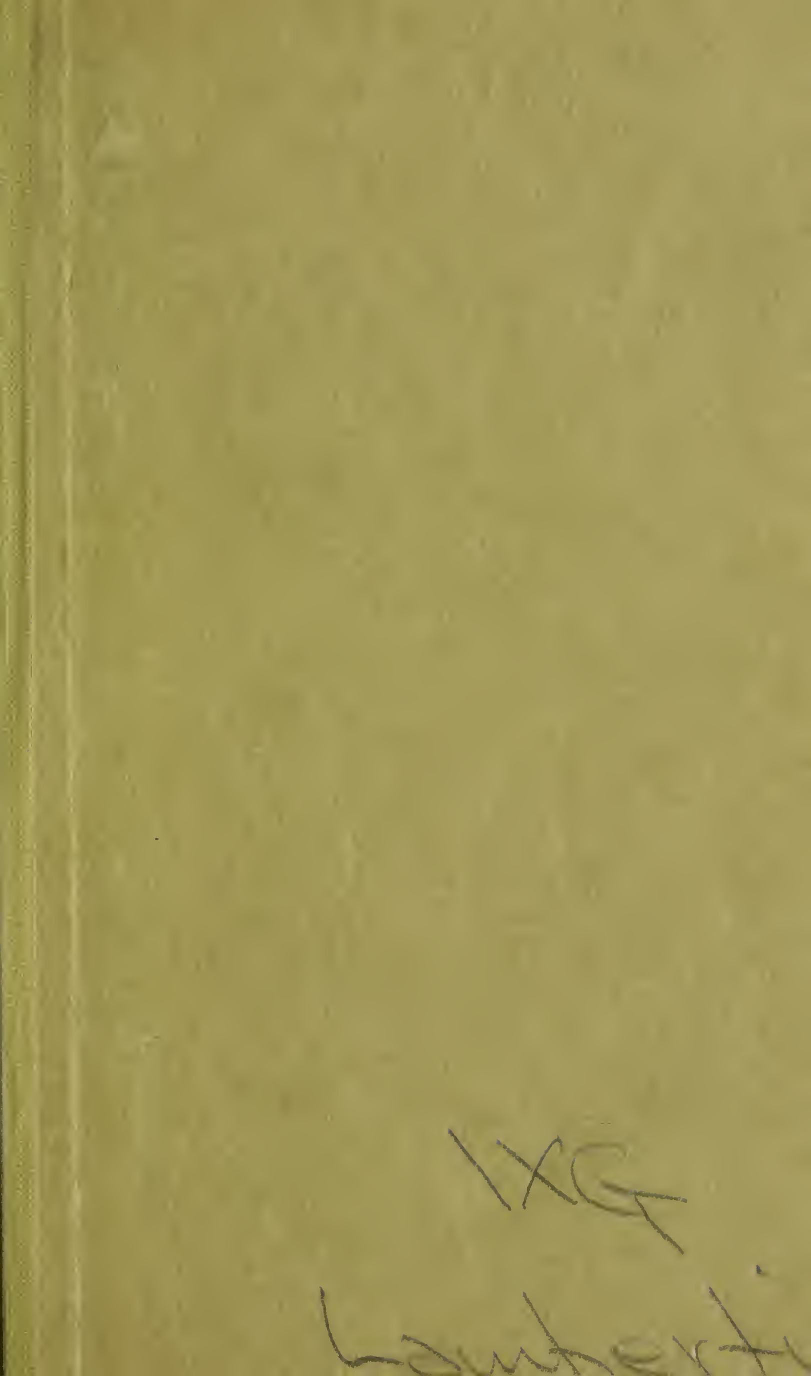




VOYAGE PITTORESQUE

EN CALIFORNIE

ET

AU CHILI;

ILES MALOUINES; — TERRES MAGELLANIQUES; — DÉTROIT DE MAGELLAN; — TERRE-DU-FEU; — TERRE-DES-ÉTATS; CAP-HORN; — ETC.;

PAR

M. CH. DE LAMBERTIE,

AUTEUR DE MAÏNA ET D'HERMANN.

Prix : 6 francs.

Dans ces lignes par toi si bien coloriées,
Raconte cette course aux phases variées;
Peins-nous cette nature âpre et tout embryon,
Qui, du progrès céleste, attend le saint rayon;
Les peuples bigarrés de la jeune Amérique;
Surtout, ce monde enfant, le monde Océanique.
. . . .

J.-A. LAROCQUE;
Epître à M. Ch. de LAMBERTIE.

PARIS,

CHEZ LEDOYEN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

GALERIE D'ORLÉANS, OU CHEZ L'AUTEUR, A ROUMAZIÈRES,

PRÈS CHABANAIS (CHARENTE).

1854.

VOYAGE PITTORESQUE

EN

CALIFORNIE ET AU CHILI.

VOYAGE PITTORESQUE

EN CALIFORNIE

ET

AU CHILI;

ILES MALOUINES; — TERRES MAGELLANIQUES; — DÉTROIT DE MAGELLAN; — TERRE-DU-FEU; — TERRE-DES-ÉTATS; CAP-HORN; — ETC.;

PAR

M. CH. DE LAMBERTIE,

AUTEUR DE MAÏNA ET D'HERMANN.

Dans ces lignes par toi si bien coloriées,
Raconte cette course aux phases variées;
Peins-nous cette nature âpre et tout embryon,
Qui du progrès céleste attend le saint rayon;
Les peuples bigarrés de la jeune Amérique;
Surtout ce monde enfant, le monde Océanique.
. . . .

J.-A. LAROCQUE;
Epître à M. Ch. de LAMBERTIE.

PARIS,

CHEZ LEDOYEN, LIBRAIRE - ÉDITEUR,
GALERIE D'ORLÉANS, OU CHEZ L'AUTEUR,
A ROUMAZIÈRES, PRÈS CHABANAIS (CHARENTE).

—

1853.

PRÉFACE DE CE VOLUME.

Je suis passionné pour la lecture des voyages, et il sera facile de se convaincre, par la connaissance de cet ouvrage, que je ne le suis pas moins pour les voyages eux-mêmes. J'ai lu une quantité considérable de relations dans tous les pays du monde, et, je dois l'avouer ici, un très-petit nombre m'a satisfait. Aucune ne répondait parfaitement aux questions que je me faisais intérieurement. Dans la plupart on entremêlait l'histoire et le récit, et ce mélange refroidissait l'intérêt d'une manière funeste. L'auteur parlait toujours en général, de sorte que le lecteur n'ayant jamais sous les yeux que des peintures de mœurs, de politique, de commerce ou de religion, et ne pouvant rattacher à personne toutes les choses qu'on lui racontait,

arrivait promptement à l'ennui. Quand parfois il se hasardait à faire une description, c'était toujours dans le genre didactique, froid, compassé, étudié; du reste, aucun élan du cœur; rien qui montrât qu'il éprouvait le plaisir qu'il voulait faire passer dans l'âme de ceux qui le suivaient dans sa pérégrination exotique. On y trouvait un intérêt scientifique, et c'était tout. Voulant éviter de tomber dans de semblables défauts, j'ai cherché à analyser mes impressions et mes déceptions dans ces lectures, et je me disais après chacune d'elles : Qu'est-ce qui m'a fait plaisir dans cet ouvrage? Qu'est-ce qui m'a déplu? Quels sont les détails que j'aurais désiré voir, et qui manquaient? Qu'est-ce qui fait que cet ouvrage n'est pas intéressant?

C'est à ces différentes questions que je me suis efforcé de répondre dans cet ouvrage. Que désire le lecteur quand le voyageur arrive sur une nouvelle terre? — Il veut voir ce qu'il contemple, nature tropicale ou glacée, aride ou luxuriante; il faut la lui montrer, et en la parant d'images assez vives, de peintures assez gracieuses pour parvenir à lui plaire; et qu'on ne pense pas que j'entende ici par peintures gracieuses seulement la description d'une nature riante :

« Il n'est pas de serpent, ni de monstre odieux,
« Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux, »

a dit Boileau; eh bien, il en est de même de la nature. Peignez l'île osseuse et glacée du Spitzberg, peignez le pays aride du nord du Chili, ou la nature luxuriante du Mexique et du Brésil, et le tableau des contrées désolées ne sera pas moins agréable que celui des terres ferti-

les, s'il est bien présenté. Mais, comme je l'ai dit plus haut, la description telle que je l'entends n'est pas un genre aussi facile qu'on le croit généralement, et on ne parviendra jamais à plaire si l'on ne fait passer dans son style cette grâce et cette chaleur pénétrante qui naissent de l'enthousiasme, et qui n'apparaissent jamais où il n'est pas. Je me rappelle qu'en philosophie, notre professeur nous disait une chose bien juste, et qui m'a tellement frappé que je me la rappelle encore, après bien des années d'agitation. Voulant nous montrer combien peu de personnes possédaient le don de rentrer en elles-mêmes, pour rendre leurs impressions, il nous disait : « Supposez, « messieurs, que je vous transporte en présence d'un « magnifique paysage; vous verriez combien peu d'entre « vous seraient capables de le décrire. »

Quelles sont donc les conditions à réaliser pour bien peindre? me direz-vous. La théorie en est on ne peut plus simple ; pour bien peindre, il faut d'abord vivement sentir. Il en est des beautés de la nature comme des charmes de la femme ; si l'on veut bien les peindre, il faut en être épris, et certes je crois pouvoir assurer ici qu'il est parfaitement impossible de peindre l'amour sans l'avoir éprouvé; et sans lui, avec tout l'esprit du monde, on pourra bien dire à une dame des choses galantes et agréables, mais le langage de toute passion est interdit aux profanes. Maintenant, de ce qu'on est susceptible d'éprouver une passion, s'ensuit-il qu'on soit capable de la rendre? — Non, sans doute; car c'est là le lieu où cette passion tombe dans le domaine de l'art. Tous les gens sensibles peuvent bien éprouver les atteintes de l'amour ; mais tous ne sont pas artistes.

Quant à moi, les éloges que m'ont valus les descriptions répandues dans mon roman poétique de *Maïna*, de la part de littérateurs distingués, me donnent l'espoir de n'être pas inférieur à moi-même dans celles-ci. Je ne puis résister au plaisir de citer quelques fragmens d'une lettre qui me fut adressée pour me féliciter sur cet ouvrage, par M. Marcolino Prat : « J'aurais dû répondre beaucoup plus tôt à votre aimable lettre du 30 juin. Mais, indépendamment de mes nombreuses occupations, j'ai voulu lire et relire *Maïna* et vos poèmes. Cette lecture, je l'ai faite, et j'y ai trouvé bien du plaisir. Pour moi, comme pour tout homme qui comprend le sentiment, vous êtes vraiment poète. *Maïna* est digne de figurer à côté de *Paul et Virginie* et des charmants romans de Florian. Elle est de la même famille. Vous sentez vivement, et vous exprimez bien ce que vous sentez. Votre œuvre est remplie de nobles, belles et touchantes descriptions et semée de pensées exquises et délicates, qui provoquent une admiration mêlée d'attendrissement. Enfin, que vous dirai-je, je me suis enthousiasmé; j'ai pleuré beaucoup en lisant votre livre. J'écris aussi, et depuis long-temps; mais, je le confesse avec franchise, je ne me crois pas capable de faire une *Maïna*. C'est votre meilleur titre littéraire; etc. »

Si de pareils témoignages sont flatteurs pour moi, ils ne le sont pas moins pour celui qui me les a octroyés. S'incliner ainsi noblement devant un rival, quand on a assez de talent pour lui disputer la palme, et lorsque tant d'êtres nuls, animés par une basse envie, se meuvent à ses pieds en le piquant de leurs serres de fourmis, et sans pouvoir soulever autre chose que son dédain, me semble une grandeur d'âme telle que je me sens pris

d'une admiration spontanée; et cependant M. Prat a écrit de jolies poésies, d'intéressantes nouvelles, publiées par le *Feuilleton de Paris* et une foule d'autres journaux.

Voici maintenant quelques fragmens extraits de deux articles de M. Larocque aîné, publiés dans l'*Echo de la Charente*, lors de l'apparition de *Maïna* :

« Parmi ceux qu'échauffe l'enthousiasme poétique, voici paraître un auteur qui, jeune encore, mais riche d'ardeur, d'espoir et d'avenir, entre dans la lice, donne le signal aux retardataires et nous offre bientôt *Maïna* comme le prix de sa première course. » Il ajoute plus loin : « Au milieu des mœurs générales, qui sont uniformes, sèches et arides comme un désert, que *Maïna* soit une riante oasis qui repose délicieusement et le cœur et les yeux. »

Ailleurs on trouve ce passage :

« L'héroïne du roman, ou plutôt du poème, se montre à nos regards comme une fleur de l'Orient, et qui en exhale tout le parfum, mais une fleur née dans un jour d'orage, abattue par le souffle du malheur, et relevant sa tête sous les pleurs tombés du ciel.

« Cette œuvre est intéressante par sa poésie qui vient toute de l'âme, et qui est embellie de toutes les couleurs, imprégnée de tous les feux du climat brûlant des Indes; par la peinture des passions, tour-à-tour naïve, chaleureuse, énergique;......... par un style gracieux, pittoresque, rapide et souvent original. »

Maintenant un voyage doit-il être purement descriptif? Evidemment non : mais les scènes de mœurs, les rites religieux divers, le panorama varié des costumes, se présentent naturellement aux regards du voyageur char-

mé, et il n'a d'autre peine que de choisir ses images au milieu des touffes de pittoresque que le hasard vient lui offrir de lui-même.

Enfin, pour obvier à ce grave défaut de manque d'intérêt, qui fait que l'esprit profite seul, sans la participation du cœur ; j'ai cru devoir appeler l'émotion de cette sensibilité, qu'il est si nécessaire d'exciter dans une œuvre d'art, sur le narrateur, sur l'homme qui expose sa vie pour faire connaître aux personnes curieuses, mais sédentaires, les merveilles des autres ciels et des autres climats.

Ce système devait-il donc exclure l'histoire de mon ouvrage? je n'en vois pas l'utilité. Il devait seulement en rejeter la fusion avec le récit, comme un moyen de refroidir l'intérêt de l'un et de l'autre genre. Mais si j'avais supprimé la partie historique, mon ouvrage n'aurait pas été complet. Il s'agissait donc, pour satisfaire aux deux exigences, et de la mettre à part, et de l'écrire de la manière la plus intéressante possible. C'est ce que je me suis efforcé de faire ; le public jugera.

Grâce au plan adopté pour cet ouvrage, et à la manière dont il a été traité, je crois pouvoir annoncer au public un voyage qui n'est pas seulement nouveau par la forme, mais encore par les pays que je décris ; car il n'existait pas de relation avant la mienne sur la Californie ; on ne possède qu'un seul ouvrage, mais purement scientifique ; et la province de Copiapo, au nord du Chili, est complétement inconnue en France. San-Blas et Tépic, dans le Mexique, n'y sont pas fort connus, que je sache. J'ai de plus à donner, sur la nation sauvage si célèbre des Araoucans (Chili du sud), des détails inté-

ressants et tout-à-fait nouveaux. Enfin le Pérou, les îles Malouines, la Terre-du-Feu, etc., pays si curieux à tant de titres, me paraissent bien dignes d'exciter la curiosité du lecteur. Je n'ai négligé aucun moyen pour arriver à le satisfaire, et je m'estimerai heureux si j'y suis parvenu.

La relation que je donne aujourd'hui au public, a paru en partie dans un des principaux journaux quotidiens de Paris.

(*) ÉPITRE

A M. CH. DE LAMBERTIE.

—

Mille grâces à toi pour tes soins délicats !
Mes souhaits t'ont suivi jusqu'aux lointains climats.
Tel que le fameux Pythagore
Conquêtait la science aux lieux où naît l'aurore ;
Tel on t'a vu courir aux lieux où fuit le jour,
Avide d'admirer cette jeune nature,
Souris de l'éternel amour,
Qui de charmes sacrés nuance sa ceinture.
Jadis ta *Maïna*, vierge aux touchants attraits,
Nous l'annonçait : « Je veux, disais-tu plein d'ivresse,
Des climats inconnus explorer la richesse,
Et les mers et le ciel et les vastes forêts. »
Ta muse jeune encore a tenu sa promesse ;
Et de l'air et de l'onde affrontant le courroux,

(*) Je suis fâché de ne pouvoir donner ici la réponse à la poésie qui suit; mais elle fait partie du *Pélerinage de Charles d'Aymar*, et je ne la publierai qu'avec ce poëme, pour éviter les répétitions.

Comme le (*) pélerin de Grèce et d'Ionie,
Aux foyers primitifs ravivé son génie.
Accueille notre hommage et nos vœux les plus doux.
Décrire ces lointaines plages,
Cette nature vierge et ses beautés sauvages;
C'est ton devoir, tu l'as promis,
Et les souhaits de tes amis
Volent au devant de ton zèle.
Va donc, que ta plume fidèle
De ce monde éloigné nous trace le tableau.
Ici, l'on te connaît; on aime ton pinceau;
Contre toi point d'orgueil rebelle;
Ici (**), de tes beaux vers tous les cœurs sont épris.
Ton retour en ces lieux est pour nous une fête.
Ton silence nous frappe, avive nos esprits;
Daigne nous partager les fruits de ta conquête.
Mais ici, Charles, je m'arrête.
Le temps me fait défaut : à plus tard, digne ami.
Que de choses je voudrais dire!
Je dois d'un ciel plus doux attendre le sourire :
Mon cœur, tu le verras, ne s'est point endormi.
Dans ces lignes par toi si bien coloriées,
Raconte cette course aux phases variées;
Peins-nous cette nature âpre et tout embryon,
Qui du progrès céleste attend le saint rayon;
Les peuples bigarrés de la jeune Amérique;
Surtout ce monde enfant, le monde océanique.
Homme des anciens jours, mais aux pensers naïfs,
De quel œil voyais-tu ces hommes primitifs,
De la création ébauche encor nouvelle?

(*) Lord Byron.

(**) Cette poésie a été publiée dans un journal de la Charente.

Mais laissons ces labeurs à ta plume fidèle ;
Hâtons l'heure de ton retour.
Ah ! que de fois la lune, en son cours circulaire,
Caressant de ses feux le rêveur solitaire,
De ses champs et de son amour
Banni par son ardeur dans un lointain séjour,
Vint t'apporter les vœux de ce cher Roumazière,
Et rendit ta réponse à ces lieux bien aimés !
En vain le nouveau monde étale ses richesses :
Humains, méfiez-vous de ses larges promesses?
Triste sort de qui frappe au seuil de l'étranger !
Car il passe incompris au milieu de la foule,
Torrent qui tourbillonne en bruyant et s'écoule,
Seul devant des cœurs froids, seul devant le danger,
Des siens il va chercher le gracieux sourire,
Et le cherchant en vain.... Mais encore une fois,
C'est au voyageur de décrire
Ce ciel et ces cités et ces champs et ces bois,
Et des mœurs d'outre-mer l'originale allure ;
A toi de nous charmer par de piquants récits ;
A toi d'éveiller nos esprits
Par le touchant récit de touchante aventure,
De dire ton bonheur et ton adversité.
Déroule sous nos yeux cet Océan immense,
Qu'enveloppe l'immensité
Du réseau qui, de Dieu proclame la puissance ;
Symbole de l'éternité,
Pressant des deux côtés l'humble fils de la terre :
Aux cieux l'immortelle clarté,
Et, sous les chocs bruyants de l'humide carrière,
Un abîme d'obscurité.
Ah ! que n'attendons-nous de ta belle Odyssée !
Mais sur d'autres objets portons notre pensée.

Honneur à ton heureux retour !
Accueille nos hymnes d'amour.
Quand tu revis les bords de la France chérie,
Quand tu revis plus tard cette plage fleurie,
Où tes yeux s'ouvrirent au jour,
(*) Quelle joie échappa de ton âme attendrie !
C'était le cri de Béranger :
« France adorée !
« Douce contrée ! »
Salut ! Trois fois salut ! — Sur le sol étranger
Que de fois, j'ai, rêvant patrie, amour et gloire,
Donné des pleurs à ta mémoire !
Salut aussi, salut ! ô parents bien aimés,
Sur qui planaient de loin mes désirs alarmés !
Enfin je les revois dans ce séjour champêtre,
Sur ce riant coteau, dans cet heureux logis,
Un père vénérable et des enfants chéris,
Une épouse adorée et si digne de l'être,
Et des frères si chers et de vrais cœurs d'amis !
Que mon sein est ému de leur vive caresse !
Il s'inonde de leur ivresse.
Ah ! qui ne voudrait à ce prix
Et du ciel et des mers affronter la tempête ?....
Mais devant notre espoir, Charle, ici je me tais.
Ton retour est pour moi le réveil d'une fête.
Trop heureux d'applaudir à tes brillants succès,
Puissé-je voir bientôt l'aventureux poète,
Dont les labeurs seront l'honneur du nom français !

J.-A. Larocque, professeur.

(*) Allusion à un morceau imprimé dans un journal de la Charente.

ODE

A M. CH. DE LAMBERTIE.

—

Ami, vous avez fait un voyage héroïque !
Après avoir franchi l'équateur et les mers,
Vous avez visité le Chili, le Mexique,
        Et fouillé le sol des *placers*.

Votre esprit poétique, au milieu de vos veilles,
Avait rêvé sans doute un spectacle-géant,
Et c'était un pays tout rempli de merveilles
        Que vous cherchiez sur l'Océan.

Vous aviez des désirs venus du sein de l'âme
Et de ces mouvemens que personne ne sait ;
Vous marchiez devant vous, séduit, comme une femme,
        Par le démon qui vous poussait.

Oh! je sais qu'il est beau, bien beau le nouveau monde,
Avec ses grands déserts et ses monts sourcilleux!
Mais notre France aussi, tempérée et féconde,
Réjouit le cœur et les yeux!

N'eûtes-vous pas au moins pour elle quelques larmes
Au moment de la fuir pour des bords étrangers?
Ne sentîtes-vous point ces secrètes alarmes
Qui précèdent les grands dangers?

N'invoquâtes-vous pas, comme on faisait à Rome,
Le céleste secours de Pollux et Castor,
Et n'eûtes-vous pas peur de troubler le fantôme
Du redoutable Adamastor?

On dit qu'au sein des flots, solitudes désertes,
Alors qu'avec fracas la tempête mugit,
Ce vieux spectre des mers, couronné d'algues vertes,
Aux yeux des voyageurs surgit,

Et que, leur reprochant cette soif des richesses,
Qui leur fait tour à tour affronter mille morts,
Il ouvre dans leurs cœurs les sources vengeresses
Du repentir et du remords.

S'il se fût tout à coup élevé sur les ondes,
Avec sa barbe blanche et son front en courroux,
Vos compagnons, en proie à des terreurs profondes,
Seraient tous tombés à genoux;

Car ils ne suivaient pas, comme vous, le génie
Qui guide le poète avec de divins chants,

Et tous n'étaient conduits vers la Californie
Que par des instincts de marchands.

Vous le dirai-je, ami, vous sembliez un ange
Au milieu des démons égaré par hasard,
Et ces grossiers esprits durent trouver étrange
Votre sublime amour pour l'art.

Je vous blâme d'avoir mêlé votre existence
A celle d'un ramas d'individus sans foi,
De brutes, de bandits dignes de la potence,
La plupart flétris par la loi.

Par la faveur de Dieu qui vous aime, sans doute
C'est à vous qu'ils ont dû de pouvoir arriver :
Le ciel ne les a pas foudroyés sur la route
Parce qu'il voulait vous sauver ;

Plein de pitié pour eux, comme le patriarche,
Vous formâtes un vœu, l'Eternel l'entendit,
Et vous fûtes vraiment le Noé de cette arche
Qui portait un peuple maudit.

. . . .

Enfin vous avez vu ces plaines découvertes
Par Christophe Colomb, génie audacieux,
Et ces montagnes d'or, dont les mines ouvertes
Attirent tant d'ambitieux !

Vous avez contemplé ces forêts éternelles,
Où des milliers d'oiseaux et d'animaux divers

Chantent incessamment leurs hymnes solennelles,
Au créateur de l'univers.

N'avez-vous point aussi trouvé sur ces rivages
De pauvres Indiens hospitaliers et doux ?
Ces hommes que l'Europe appelle des sauvages
Sont peut-être meilleurs que nous.

Racontez-nous, ami, votre belle odyssée :
D'en lire le récit curieux et charmant
Je suis impatient comme une fiancée
Prête à recevoir son amant.

D. Marcolino Prat.

VOYAGE PITTORESQUE

EN

CALIFORNIE ET AU CHILI.

—

Iles de l'Océan atlantique.

CHAPITRE PREMIER.

—

Départ de l'auteur. — La Rochefoucauld. — Angoulême. — Arrivée a Bordeaux. — Son séjour dans cette ville. — Un drame aérien. — Pauillac. — Son embarquement. — Aspect général du navire au moment du départ.

Ce qu'il y a de vraiment navrant dans tous les voyages de long cours, c'est le départ du pays qui vous a vu naître ; ce sont les adieux à la famille et aux amis. Ce sont là des épreuves où les caractères les plus fermes sont ébranlés, et où il me paraît qu'on a besoin de déployer toute son énergie, surtout lorsqu'ainsi que moi on s'éloigne d'une jeune femme et de petits enfants. Quand on voit fuir par degrés la maison qui renferme tant d'objets d'affection, le chagrin vous suffoque et il est bien difficile de retenir ses larmes. C'est que dans toute lon-

gue séparation, il y a un peut-être si déchirant ! Ces idées prennent surtout un caractère d'énergie désolante, quand ainsi que moi on part pour faire un voyage de sept mille lieues, à travers les plus grands dangers tant sur mer que dans les pays où l'on se destine.

C'est là l'état où je me trouvais le 28 août 1849, lorsque la voiture m'entraînait loin de l'habitation que je ne devais revoir que longtemps après l'avoir quittée.

J'arrivai en peu de temps à La Rochefoucauld, dont le château gothique me rappelait tant de doux souvenirs; magnifique monument dont la tristesse et l'isolement semblent pleurer encore l'absence de ses hôtes; sentinelle avancée d'un passé évanoui et qui ne reviendra jamais; histoire vivante d'une époque dont la grandeur et l'héroïsme sont empreints en tous lieux, dans notre vieille Europe. Jeune homme élevé au milieu des ruines et des tourelles féodales, soit à La Rochefoucauld, soit dans l'antique Poitiers, je n'ai jamais pu contempler sans émotion les traces que nous laisse le passé, et mon esprit y était alors plus disposé que jamais. Le souvenir des générations passées et des grandes choses qu'elles ont accomplies semblait me fortifier dans ma résolution ; car elles me montraient que la gloire ne s'acquiert jamais sans peine et sans de grands sacrifices. Cet ordre d'idées allégeait un peu le poids qui pesait sur ma poitrine. Il me semblait parfois que je prenais mon vol dans l'Ether, et que le bruit du monde m'arrivait comme un murmure confus, ainsi que je l'avais observé du haut du Panthéon à Paris.

Ecoutons-le un peu parler de mon voyage, me disais-je; que d'erreurs ! que de ténèbres ! que de méchanceté dans leurs propos ! ! ! Combien il y en a peu de capables d'envisager une action sous sa véritable face, et de pénétrer

dans nos actes ce qu'on en veut cacher ! Combien d'aveugles pour un qui voit et qui juge bien ! Je vais chercher de l'or en Californie, Messieurs, et c'est là tout ce que vous voyez dans mon projet ! Allez vous reposer un peu, je vous prie, car un tel effort de perspicacité doit vous avoir brisé l'esprit. — Mais qu'allez-vous faire en Californie ? me répondra-t-on. — Vous l'avez dit : je vais y chercher de l'or. — Et ensuite ? — L'avenir répondra pour moi.

Pendant que ces pensées exaltaient mon esprit, Angoulême apparaissait déjà à mes yeux, Angoulême à la belle pierre de taille, Angoulême qui a la position la plus délicieuse que l'imagination puisse rêver. Qui n'a mille fois contemplé, dans une douce extase, la mélancolie du tableau qui se déroule au bas des remparts de Beaulieu, ayant à ses pieds le chemin Vert et ses élégants promeneurs, et au-delà la Charente qui serpente au milieu du plus ravissant paysage. J'ai passé quelquefois des heures entières dans cette charmante contemplation, laissant flotter mon esprit au gré de ses vagues rêveries, et j'y trouvais des délices inexprimables.

Assez loin au-delà d'Angoulême, j'admirai ce pont aérien, le plus beau du genre peut-être, dont les fils de fer élégants et déliés semblent de loin des faisceaux de lianes; heureuse invention des arts, imitée des ponts naturels jetés par la nature luxuriante et sans frein, sur les beaux fleuves du pays que je me proposais de visiter. Quelle gracieuse majesté dans ces énormes cônes dentelés qui soutiennent ces longues arcades, sous lesquelles on voit passer des navires aux mâts de cent pieds de haut !

J'arrivai bientôt après à Bordeaux, où je devais m'embarquer. C'est là que commença le cours de mes tribulations. J'avais arrêté mon passage et celui d'un jeune

homme que j'emmenais, sur le navire le *Succès*. Je trouvai que son chargement était très-avancé ; mais je fus néanmoins un peu désillusionné du côté du départ, qui était loin de pouvoir s'effectuer encore. Je cherchai donc à mettre à profit mon temps jusque-là, et je fis tous mes efforts pour faire passer en prime, à Bordeaux, quelques marchandises que j'emmenais en Californie. Ces opérations étant très-longues et très-minutieuses, elles me prirent beaucoup de temps. Il est impossible de se figurer toutes les formalités qu'il faut remplir, quand on entreprend un voyage de long cours, chez le courtier maritime, à la douane, à l'octroi, pour un passeport à l'étranger, etc. Tout cela est incroyable pour celui qui n'a pas voyagé. Pour le moindre retard ou la plus petite irrégularité, on s'expose à manquer un navire et à des dépenses nouvelles et considérables pour attendre un second départ.

Pour passer le temps à Bordeaux, en attendant mon embarquement, j'allais à tous les spectacles qui me promettaient quelque plaisir. Je ne ferai point ici la description du théâtre magnifique dont s'enorgueillit la ville, à si juste titre : car nous n'avons peut-être pas en France un édifice dans le même genre qui puisse se comparer à lui.

En outre de l'Opéra, je me donnais, quelquefois le dimanche, un autre genre de spectacle, c'était celui de l'excursion aérienne d'une dame, qui en était, je crois, à sa cent cinquième ascension. Elle faillit lui être fatale; car au moment où le ballon s'élevant était déjà à une très-grande hauteur, on lança une fusée qu'on avait l'habitude de faire monter à cette occasion ; au même instant l'aérostat se fendit de la base au sommet, aux regards des spectateurs terrifiés, qui s'attendaient à voir mettre en lambeaux le corps de l'infortunée aéronaute. Tout se

passa mieux qu'on ne l'avait auguré d'abord, et le ballon qui contenait encore un peu de gaz eut sa chute un peu ralentie par lui ; et tombant ensuite sur un platane du cimetière de la Chartreuse, Mme Lartet se laissa glisser le long des branches et reparut un instant après pleine de vie, aux applaudissemens des nombreux spectateurs. Mme Lartet et les physiciens de Bordeaux attribuèrent la déchirure du ballon à la fusée qui, lancée trop près de lui, refoula la colonne d'air, et, faisant porter le gaz tout d'un côté, força l'aérostat à se rompre. Cet accident fit défendre la seconde ascension qui devait avoir lieu ce jour-là, et je n'eus que le dimanche suivant le plaisir de voir une nouvelle ascension avec descente en parachute, par deux frères dont j'ai oublié les noms. Quand l'aérostat fut à une hauteur très-grande, celui qui était dans le ballon coupa la corde qui l'unissait à la nacelle, où se trouvait son frère, et elle s'élança dans l'espace avec une rapidité qui me fit frissonner. Heureusement que le parachute s'ouvrit, et le hardi aéronaute s'abattit tout doucement, tandis que son frère, continuant son excursion aérienne, allait tomber dans la Garonne, où il fut recueilli par des bateliers.

Malgré l'espoir de quelques personnes et les hardis essais qu'ont tentés ceux qui ont osé franchir la Manche et venir d'Angleterre en France, je doute que la science aérostatique fasse jamais assez de progrès pour être utile aux voyages. Elle servira toujours très-bien de spectacle; mais je ne l'envisage pas autrement, trop de difficultés se présentant pour utiliser, comme voie de transport, le plus délié des élémens.

Nous reçûmes l'avis de partir pour Pauillac le seize septembre, et c'est avec un grand plaisir que j'accueillis cette nouvelle ; car, quoique Bordeaux fût un séjour fort

agréable où j'avais de plus la société très précieuse d'un excellent ami, je ne voyais pas sans peine s'envoler des pièces de cinq francs, que je jugeais pouvoir m'être utiles dans les pays lointains vers lesquels je me dirigeais. Cependant mon départ pour Pauillac n'était pas plus avantageux pour ma bourse que mon séjour à Bordeaux ; car il est assez singulier que les passagers ne commencent à être nourris aux frais de l'armateur qu'au-delà de cette petite ville, et nous pouvions attendre là des vents favorables, Dieu seul sait le temps.

Cependant, au moment de partir, je me trouvai en proie à l'hésitation la plus cruelle. Dans ses élans rétrospectifs, ma pensée se portait avec attendrissement sur ma femme et sur mes enfants, qui m'attiraient comme le pôle nord attire l'aiguille aimantée. Je sentais fléchir mon courage lorsque j'envisageais ces objets chéris, et que je songeais aux écueils et aux périls de toute espèce qu'il me fallait braver, avant le moment désiré où je pourrais les revoir et les embrasser. Cette mort solitaire et ignorée, loin des personnes qui leur sont chères, et réservée aux infortunés qui succombent dans l'épreuve, remplissait mon âme d'amertume. Chaque jour aussi de nouvelles personnes cherchaient à me faire renoncer à mon projet. L'un me disait : — « Je crois n'être pas plus poltron qu'un autre, et cependant je vous assure que je n'entreprendrais pas un semblable voyage. » Un autre ajoutait : — « Savez-vous bien que la Californie est un champ de meurtre et de pillage ? une malheureuse contrée où il n'y a ni lois, ni police et où les mauvaises passions sont sans frein ? » Je répondais que je connaissais tout cela avant de prendre mon parti. — « Mais savez-vous aussi que des marins consommés, tels qu'Anson et Bougainville, qui avaient fait le tour du monde, ont été effrayés par les froids et les

mers orageuses du cap Horn ? » — « Je ne l'ignore pas. » — « Et vous voulez partir malgré cela ? » — « Oui. » — « Vous avez plus d'énergie que moi. » Ces personnes m'ont avoué depuis, qu'après mes adieux, elles croyaient bien ne plus me revoir. Mais hélas ! nul ne peut échapper à son destin , et pendant que je m'exposais de mon plein gré aux plus grands dangers, le choléra est allé dans les lieux que je venais de quitter, et a moissonné un grand nombre des personnes qui me plaignaient de m'aventurer ainsi.

Mais ce qui m'ébranlait plus que tout dans ma résolution, c'était les lettres pressantes que je recevais de ma femme et de ma sœur, qui m'écrivaient de résilier l'achat de mes marchandises et de revenir ; que les journaux de Paris étaient pleins de nouvelles fâcheuses sur la Californie. Les incertitudes où je flottais me rendaient triste, morose ; je ne savais à quel projet m'arrêter. Un ami que j'avais à Bordeaux, jeune homme aimable et spirituel, et dont la complaisance pour moi a été extrême, voyait avec peine en moi cette lutte intérieure qui me fatiguait, et, voulant un peu relever mon moral, il essaya quelques consolations qui ne furent pas sans effet ; car il sut toucher dans mon âme le ressort qui était détendu. Quand il eut cessé de parler , je sentis l'illusion qui déployait en moi plus que jamais ses ailes de flamme. Mon goût pour les voyages se ralluma plus violent. Je ne songeai plus à la tristesse du départ ; je ne vis que l'ivresse du retour ; et quand le bateau à vapeur de Royan quitta le môle , je laissai couler quelques larmes en l'embrassant : mais il ne s'y mêlait plus aucune amertume.

C'était un dimanche; le pont et le salon étaient encombrés de voyageurs, et il était impossible d'y circuler. Je n'ai jamais vu une pareille affluence. La journée était magnifique, et faisait ressortir encore la beauté des rives de la

Garonne qui sont admirables depuis Bordeaux, quoique un peu plates. Nous arrivâmes en peu d'heures au Bec-d'Ambès, où, par sa réunion avec la Dordogne, la Garonne forme, comme on sait, la Gironde. La ville de Blaye et son château fort nous apparaissaient sur une colline à droite, et au milieu des eaux, dans une île, nous apercevions une lourde masse de bâtimens qu'on appelle le Pâté de Blaye.

Un peu au-dessous de cette île, se balançait un navire que nous reconnûmes pour le *Succès*. Il avait été remorqué la veille par un bâteau à vapeur. De cet endroit on commençait à voir Pauillac sur la gauche, qui était le but de notre voyage pour ce jour là ; et quelques minutes plus tard nous étions à terre.

La petite ville de Pauillac n'a rien de remarquable que sa position sur les bords de la Gironde, qui, en cet endroit, est vraiment magnifique. La vue se déroule à l'Orient à une grande distance, et un peu au-dessous s'étend une nappe d'eau d'une largeur de plus de deux lieues. C'est une petite mer qui commence à donner une idée de l'Océan. Du reste rien de digne d'attention dans cette bourgade.

Pauillac est situé dans la contrée du bon vin, en plein Médoc ; c'est dire assez que la culture la plus générale est la vigne, qui y est traitée avec tout le soin qu'elle mérite, dans un pays où elle donne d'aussi bons produits. Je me suis aussi avancé dans la campagne, et je n'y ai vu absolument que des vignes sur les hauteurs et des prairies dans les vallées ; du reste pas une terre à blé ; je pense néanmoins qu'il y en a plus loin, mais en petite quantité. Les habitants y ont une manière très-économique de traiter la vigne, en espaçant assez les lignes pour y passer la charrue à bœufs. On s'y sert d'échalas comme dans les autres contrées de la Gironde, ce qui est

indispensable pour pouvoir les labourer ainsi ; car on comprendra facilement qu'il serait impossible de leur donner cette façon si on y laissait diverger les rameaux dans tous les sens.

Le fameux Château-Margaux, si renommé par la supériorité de ses vins, n'est qu'à trois lieues de Pauillac. Si j'avais eu plus de temps à rester dans le pays, je serais allé le visiter. Le raisin de ces contrées m'a paru d'une qualité très-supérieure à celui des autres départemens. Malheureusement beaucoup de vignes avaient été grêlées depuis peu, et il fallait suivre un grand espace de terrain pour en trouver une grappe présentable. Le lendemain je me rendis au Lazaret : on appelle ainsi le lieu où s'arrêtent tous les navires qui se rendent à Bordeaux et près duquel ils font quarantaine, quand il y a lieu. C'est une suite de corps de bâtimens qui servent de demeure à un capitaine de vaisseau, où il y a un hôpital destiné à recevoir les malades des navires qui arrivent. Sur le sommet d'une colline, s'élève un pavillon ou observatoire, isolé des autres constructions. Je n'ai pas visité cet édifice ; mais il m'a paru offrir de loin un assez agréable aspect, au milieu des murs élevés qui l'entourent, ainsi qu'un jardin assez vaste.

Nous suivîmes pour aller et pour venir la rive gauche du fleuve bordée partout par une suite de prairies, dont quelques-unes sont submergées par les flots dans les hautes marées, ce qui donne à la surface beaucoup de rugosités. Il me paraît difficile d'y faucher : mais on y trouve, en revanche, des troupeaux nombreux de vaches laitières, dont la peau bigarrée forme un très-joli coup d'œil. Je n'ai aperçu d'autres arbres sur cette rive que celui qu'on appelle le tamarix de Narbonne, charmante miniature d'arbrisseau, que j'ai été étonné de rencon-

trer là. J'en ai cueilli quelques rameaux où les fleurs se montraient en petites grappes roses. Il n'y avait du reste partout ailleurs que des forêts de roseaux.

Bientôt le capitaine arriva avec les autres passagers du *Succès*, et nous attendions avec impatience le moment du départ, qui fut fixé au lendemain matin. Mais ce jour-là précisément le vent se trouva tout-à-fait contraire, et soufflait avec une fureur extrême. Les eaux de la Gironde étaient très-houleuses. Il n'y avait pas moyen de mettre à la voile. Pendant que nous examinions la violence de cette petite mer, tous réunis sur le quai, nous vîmes arriver deux navires venant de Bordeaux, remorqués chacun par un bateau à vapeur. Le capitaine saute à l'instant dans une barque pour s'aboucher avec les officiers qui commandaient ces steam-boats, et nous attendions tous avec impatience l'issue de sa démarche. L'un devait aller prendre un autre navire, et l'autre n'avait plus de charbon. Force nous fut donc d'attendre jusqu'au lendemain matin.

C'était le 19 septembre ; mais nous ne fûmes pas plus heureux. Les vents étaient toujours très-grands et paraissaient irrévocablement fixés au même point. Il passa encore un autre navire remorqué comme la veille. Mais on ne put rien faire cette fois encore. Alors le capitaine impatienté donna l'ordre de partir, dans le cas où le pilote reconnaîtrait la possibilité de le faire. Après dix minutes d'attente, nous voyons hisser le pavillon sur le mât d'artimon ; c'était le signal désiré. Nous nous empressons d'aller à bord ; et bientôt nous n'aperçûmes plus Pauillac que comme un point dans l'horizon.

Nous ne fîmes pas beaucoup de chemin ce jour-là ; car nous nous arrêtames en face de St.-Estèphe, qui n'est guère à plus de quatre ou cinq lieues de Pauillac : mais la

grande affaire pour nous était de n'être plus à nos frais. Quelques passagers, qui avaient séjourné à Bordeaux pendant un temps plus ou moins long, ne se trouvaient plus beaucoup d'argent, et faisaient des remontrances assez vives à l'armateur, qui était venu pour assister à notre départ. Jusqu'au moment où l'on eut jeté l'ancre, je n'avais pas eu bien le loisir d'examiner les passagers que j'avais déjà vus en grande partie ; car à notre arrivée à bord, le navire était encombré de malles et de caisses ; et chacun faisait tous ses efforts pour les placer le plus commodément possible.

Mais après quelques heures de travail, tout le monde reparut sur le pont, qui offrait un singulier aspect. Une foule de cages étaient disposées sur les côtés, peuplées de poules et de canards ; quatorze porcs et à peu près autant de moutons étaient entassés à l'avant du navire, dans un étroit espace. Des guirlandes de choux pommés et de giraumonts étaient suspendues à l'arrière au-dessus des yoles. C'étaient là d'excellentes provisions de voyage et parfaitement arrimées. Les cages, par exemple, étaient construites de manière à nous servir de siége au besoin.

On avait très-bien fait de prendre des vivres en quantité ; car nous étions 59 passagers à bord, dont 19 de chambre et 40 d'entrepont, auxquels il faut ajouter 21 hommes d'équipage, en tout 80. C'était, comme on le voit, un petit village flottant que notre navire. Mais ce qui étonnera probablement le lecteur, c'est que sur ce grand nombre de voyageurs nous n'ayons eu que deux dames. Si tous les vaisseaux qui vont en Californie sont dans les mêmes proportions, il n'est pas surprenant que les femmes manquent dans ce pays.

Le *Succès* réunit l'élégance à de grandes proportions, puisqu'il peut charger sept cents tonneaux. La salle à man-

ger en est assez jolie : elle est bordée de persiennes, qui servaient de portes et de fenêtres à nos chambres : les mâts y étaient cannelés. Mais malheureusement tout cela ne faisait pas que nous fussions bien dans nos cabines. La couleur dont on avait peint les cloisons y avait laissé une odeur insupportable, qui portait à l'estomac, et qui, jointe à une chaleur suffocante, faisait qu'il n'était guère possible d'y séjourner long-temps, surtout quand nous souffrions du mal de mer. Si l'on ajoute à cela un craquement étourdissant des boiseries dans le roulis et le tangage, on se fera une idée des jouissances que nous éprouvions dans nos appartemens, et notre situation n'était pas encore comparable à celle des passagers d'entrepont, qui étaient entassés par vingtaines dans d'étroits espaces. Aussi beaucoup d'entre eux prirent le parti de coucher sur le pont, et c'est ce que nous fîmes tous en arrivant sous le tropique. Il y a des navires qui ont une dunette, ce qui est très-agréable dans les climats chauds ; mais elle aurait son inconvénient pour doubler le cap Horn. Il est donc fort difficile de trouver un mode qui réunisse tous les avantages.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Effet produit sur l'auteur par la vue de l'Océan. — Le mal de mer. — Aperçu sur les passagers du Succès. — Vue des iles Canaries. — Ténériffe. — Goméra. — Palma. — Spectacles de la mer. — Phosphorescence des flots. — Poissons volants. — Marsouins. — Polypes. — Oiseaux de mer. — Prise d'un requin a bord. — Pilotes. — Thon. — Souffleurs. — Description d'un coucher du soleil près de l'équateur.

—

Le lendemain matin, avant mon lever, j'entendis, sur le pont, un grand mouvement qu'occasionnait la manœuvre. Je me levai sur-le-champ pour assister au départ. A mesure que nous approchions de la mer, la Gironde devenait plus houleuse, et à déjeûner, pour la première fois, on dressa la table de roulis.

Vers midi, nous vîmes s'enfuir derrière nous Royan et la tour de Cordouan, qui élève sa colonne mélancolique au milieu des eaux, et dont les flancs de rocher sont battus par la vague écumante; monument chéri du nautonnier, quand, assailli par la tempête, il aperçoit de loin la flamme tournante qui couronne son sommet, et qui éclaire l'entrée de la Gironde, où il va chercher un refuge contre les vents mutinés de l'orageux golfe de Gascogne. Mais malgré les bienfaits de ce phare, il s'attache à lui une pensée fatale, celle des nombreux naufrages qu'il a éclairés

dans cette mer périlleuse et remplie d'écueils. Peu d'instants après nous étions en pleine mer.

C'est un spectacle admirable que celui de l'Océan, pour le voyageur qui ne l'a jamais contemplé. Ces vagues qui se poussent l'une l'autre aussi loin que la vue peut s'étendre, et qui ne se distinguent entr'elles que par les flots d'écume dont se couronnent les plus fougueuses; cette surface plate malgré ses rugosités, sur laquelle s'arrondit la voûte azurée du ciel; ces deux images de l'infini qui semblent se rencontrer à l'horizon; mais que l'imagination nous représente dans toute leur immensité; ces navires qui nous paraissent si grands et ballottés par les flots comme une plume légère, qui affrontent pourtant avec tant d'audace ces immenses Océans; cette sublime contemplation élève l'âme à une hauteur de pensées, qu'il est difficile d'atteindre partout ailleurs. N'est-il pas admirable en effet que le génie de l'homme ait osé se frayer un passage dans des routes aussi peu marquées, à travers les périls les plus menaçants que puisse envisager l'audace humaine. La science a diminué ces dangers aujourd'hui sans les faire disparaître. Mais comment exalter assez le courage de ces marins qui, sans connaître les pays et les mers où les guidait leur audace aventureuse, se sont avancés vaillamment vers le but que leur montrait leur génie. Pour eux la terre offrait autant de périls que la mer; et cependant ils n'ont reculé devant rien: aussi ces hommes sont dignes d'être grands dans les siècles, et l'immortalité de leur nom les récompense un peu de l'ingratitude et de la jalousie, qui a payé presque toujours leurs services pendant leur vie. Quelques-uns ont succombé dans l'épreuve, il est vrai; mais leur gloire n'en est que plus briliante, et la postérité les a classés parmi les plus illustres de leur époque. Christophe Co-

lomb ! Gama ! Votre vie a été bien remplie ; car vous avez fait des prodiges ! Mais d'autres navigateurs ont suivi glorieusement aussi la route que vous leur avez ouverte ; Cook, Bougainville, Lapérouse ; vos concitoyens vous doivent de la reconnaissance !

Mais cette digression me fait oublier mon sujet, et pourtant la vague bondit sur les flancs du navire, au-dessous de moi, et s'éloigne mugissante en se couvrant d'écume. Le soleil éclaire le flot transparent et couleur d'émeraude qui forme une foule de gerbes gracieuses. O mer ! comme tu sais réunir à ta surface tous les caractères, depuis le ton grave, quand tu roules noire et calme à l'horizon, jusqu'à l'humeur folâtre la plus enfantine, quand tu t'élances en poussière liquide jusque sur la lice du pont ! Tu sais aussi revêtir une terrible majesté quand tes flots bouillonnants forment des montagnes et des vallées profondes, qu'abaissent ou élèvent à leur gré les vents furieux.

Mais je suis obligé de m'arracher à cette contemplation sublime, pour jeter un regard de pitié sur les misères attachées à notre condition, dans ce monde. Les jeux innocens de ces vagues mutines bouleversent le corps humain, par le *roulis* et le *tangage* qu'elles produisent, de concert avec les vents ; et de nombreux passagers penchés sur toi, Océan sans bornes, te paient dans ce moment le tribut que tu réclames des nouveaux venus ; car c'est encore là une des tristes nécessités de la navigation. Il faut s'attendre d'avance en mettant le pied sur un navire, à sentir son estomac malade pendant bien des jours. C'est alors que les regrets s'envolent plus vifs vers la terre ; et j'ai vu bien des personnes qui n'auraient pas continué leur voyage si elles avaient pu s'arrêter. C'est qu'il ne faut pas s'attendre, comme on le croit généralement, à

n'être indisposé que 24 heures, au plus, et à n'avoir plus rien à craindre ensuite de ce côté.

Tout le monde, il est vrai, ne souffre pas de la même manière; mais après un, deux et même trois mois de navigation, j'ai vu des passagers, à chaque gros temps, recommencer leurs libations ; et à l'exception d'un très-petit nombre, personne, dans les premiers jours, ne se trouve bien, jusqu'à ce qu'on soit fait à la mer. Mais il est des tempéramens qui ne s'habituent jamais aux mouvemens brusques du navire, quand il est, ce qu'on appelle en terme de marine, *au plus près du vent*; car alors étant soulevé par la lame, et sa poupe et sa proue se levant et se baissant alternativement, il produit des secousses que quelques personnes ne peuvent jamais supporter; c'est ce qu'on nomme le *tangage*. Quand on a vent arrière, on éprouve le *roulis* qui est un mouvement de droite à gauche, espèce de bercement qui est moins fatigant que le premier, après quelques jours de navigation. Mais, je le répète, il est des organisations qui ne s'habituent jamais à ces brusques mouvemens d'un navire par une mer un peu houleuse, et on cite un célèbre chirurgien de la marine, Duret, de Brest, qui, pendant trois campagnes, fut constamment malade. On pourrait citer des milliers d'exemples de cette nature.

Quoiqu'on n'attache pas ordinairement une grande importance au mal de mer, c'est peut-être un de ceux qui démoralisent le plus un homme. Une personne qui en souffre reste plongée dans une torpeur, qui la rend indifférente à tout ce qui se passe autour d'elle. On a vu des femmes, dans cet état, se laisser délacer sans même manifester les craintes qu'inspire la pudeur : mais elles étaient plongées dans un état spasmodique qui semblait avoir

étouffé en elles toute raison. D'autres se roulent dans leurs déjections sans seulement s'en apercevoir.

Dès les premiers momens qu'on lève l'ancre, quand on part par une mer un peu grosse, on se sent pris d'un violent mal de tête; et il semble que tout tourne autour de vous; puis l'estomac se bouleverse à son tour : on devient très pâle et des sueurs froides coulent sur tout le corps. Bientôt les envies de vomir arrivent. Dans cet état, le premier désir qu'on éprouve, est de se coucher, et il semble qu'on n'aie quelque soulagement que de cette manière : mais il faut bien s'en garder; car quelqu'un qui suivrait ce système ne s'habituerait peut-être jamais à la mer. J'en ai eu un exemple frappant sous les yeux, en revenant de San-Francisco à Valparaiso, où je me trouvais avec des passagers Chiliens. L'un d'eux, qui était paresseux, indolent, apathique, ne se levait presque jamais, à moins qu'il ne fit très beau temps : aussi malgré la longueur de la traversée, qui fut de cent deux jours, y compris notre relâche à San-Blas, il était aussi malade, dans les gros temps, en arrivant qu'en partant.

Moi, je tiens pour certain qu'en se donnant du mouvement, en s'occupant, surtout sur le pont, au grand air, on peut, sinon éviter, du moins atténuer beaucoup le mal, et c'est à ce procédé que j'attribue d'avoir été moins malade que mes compagnons. Il est vrai qu'il faut avoir, pour cela, plus d'énergie qu'on ne le pense; car celui qui souffre de ce mal, je le répète, est fort démoralisé, et ne songe qu'à se procurer un soulagement que l'affaissement qu'il éprouve semble lui prescrire. En restant sur le pont, on évite encore une grande incommodité; car les sens étant gravement affectés par la douleur, on ne supporte qu'avec une peine extrême les odeurs qui s'exhalent de l'intérieur du navire. Ce supplice était tel

pour moi sur le *Succès,* qui, peint tout récemment, exhalait une odeur de vernis et de peinture insupportable, que je désespérais de pouvoir jamais m'y habituer : dans cette disposition, le fumet comme l'aspect des mets, surtout des alimens gras cause une répugnance extrême. La vue ne peut pas supporter non plus un éclat très vif.

Plus tard surviennent les vomissemens avec brisement de forces, bourdonnemens et pulsations douloureuses dans la tête ; enfin état complet de prostration physique et morale. Il n'y a d'autre remède contre le mal de mer que d'aller à terre, et que l'on juge s'il est praticable, jusqu'à l'arrivée à sa destination. Mais quelquefois on voit des dames, qui, ignorant complètement ce que c'est qu'un navire, et s'imaginant qu'on peut l'arrêter comme une diligence, demandent au capitaine, vaincues par la force du mal, de faire arrêter un petit moment. Les sucs acidulés, limonades, citrons, gelée de groseilles, calment un peu les crampes d'estomac, et tempèrent l'irritabilité de l'organe, qui souvent se refuse à prendre autre chose. Beaucoup de personnes prétendent aussi qu'il faut se forcer à prendre quelques alimens malgré la répugnance qu'on éprouve; car de cette manière les efforts que l'on fait pour vomir sont moins douloureux et fatiguent moins l'estomac. Quant au thé, je le crois très contraire à ce mal; et je n'ai jamais plus souffert qu'un matin où j'en ai pris.

On ne peut pas déterminer d'une manière bien régulière quels sont les tempéramens qui sont les plus disposés à cette maladie : mais on a remarqué généralement que ceux qui en souffrent le moins sont les enfants, précisément parce qu'ils sont plus disposés, par leur nature, à se donner du mouvement, et que les femmes sont ordinairement les plus malades.

Quoique le mal de mer n'ait pas ordinairement de suites graves, les médecins prétendent qu'il est des cas où il peut déterminer des maladies mortelles; c'est ainsi que la violence et la durée des contractions de l'estomac peuvent occasionner des vomissemens de sang, des inflammations gastriques, et provoquer des congestions cérébrales.

Quoique j'aie été du petit nombre de ceux qui n'ont pas vomi, je me suis trouvé bien indisposé pendant près d'une semaine, et au moment où je m'y attendais le moins: car ayant résisté les trois premiers jours, et lorsque des passagers, qui avaient fait de longs voyages maritimes, n'avaient pas été épargnés, je me croyais déjà exempt. Il est vrai qu'on ne s'affecte pas beaucoup, et, quand on voit quelqu'un aller s'exécuter sous le vent, tout le monde rit de son malheur, sauf à aller prendre sa place un peu plus tard.

Mais les grandes secousses et l'agitation presque continuelle qu'on éprouve font trouver un charme inexprimable aux journées où la mer est plus calme : alors, le soir, les passagers se réunissent sur le pont, et aspirent avec bonheur l'air rafraîchi du soir. Les uns chantent, les autres font de la musique instrumentale. Bien souvent après dîner, les passagers de chambre s'assemblaient sur le roufle du gaillard d'arrière, et là on attaquait des chœurs, qui étaient répétés par les passagers d'entrepont assis au centre du navire, et enfin par un troisième groupe qui se tenait à l'avant. Ces chants alternés étaient d'un effet charmant dans le commencement. Mais, presque toujours ils se terminaient par des couplets très graveleux, qui ne devaient guère édifier les deux seules dames que nous eussions à bord. Une fois même, que nous avions un calme plat, on dansa. Si l'on savait parfaitement s'entendre, on s'ennuierait beaucoup moins sur les navires :

mais malheureusement l'entente n'a jamais lieu ; le désœuvrement amène l'indiscrétion, aigrit le caractère, et bientôt à charge à soi-même, on ne tarde pas à l'être à tous ses compagnons. On a bien raison de dire que l'oisiveté est la mère de tous les vices ; c'est à bord surtout qu'on reconnaît la vérité de cette maxime du sage.

Pendant que fermentaient toutes ces discordes, nous faisions du chemin, et le 3 octobre, c'est-à-dire treize jours après notre départ de Pauillac, nous saluions les îles Canaries. Nous en avions trois en vue à la fois, Ténériffe, Gomera et Palma, dont nous sommes passés à quatre ou cinq lieues. Nous avons parfaitement distingué le fameux pic de la première de ces terres, vers midi, quoique nous ayons aperçu sa base dès le matin ; mais son sommet était perdu dans les nuages, qui ne se sont dissipés que plus tard ; encore en voyait-on quelques bandes brunes jetées sur ses flancs et sur le sommet de la chaîne de gauche. Le soir, Gomera nous offrit un spectacle magnifique ; le soleil couchant éclairait les rochers, dont on distinguait les sinuosités et les couches revêtues d'une couleur sépia, qui excitait toute mon admiration. C'était les premières terres que nous avions vues depuis notre sortie de la Gironde.

Cependant nous tâchions de passer les heures le mieux que nous pouvions ; les uns jouaient aux cartes, aux dominos, aux dames, aux échecs. Ceux qui n'aimaient pas le jeu lisaient ou cultivaient les arts d'agrément ; et puis, dans d'autres momens, nous contemplions le peu de spectacles qui nous étaient offerts, qui étaient bien simples quelquefois ; mais à bord, et privés de distractions comme nous l'étions, il nous fallait si peu de chose pour exciter notre attention. Souvent aussi notre curiosité était am-

plement satisfaite par la grandeur et la nouveauté des tableaux qui nous étaient offerts.

En outre de cette mer si uniforme en apparence et qui varie pourtant à l'infini ; car sans parler des calmes, des agitations soudaines et de ses mille aspects, chacun des couchers et des levers du soleil offre un caractère nouveau. La clarté de la lune est très belle quand elle forme ses magnifiques angles lumineux dont la base se forme à l'arrière du navire et dont le point de jonction avec l'astre se perd dans l'immensité de la mer ; et puis ses effets de lumière sur l'énorme voilure des mâts de cent pieds de haut, sont dignes d'être admirés. Je me plaisais aussi à contempler la phosphorescence de la mer, quand sa surface était un peu agitée ; alors à la proue ou à la poupe, on croit voir surgir des tourbillons d'étincelles, ou plutôt on s'imagine qu'une nouvelle voie lactée vient d'être tracée dans l'océan, mais semée partout d'étoiles brillantes qui surgissent à sa surface. Par ces temps là, l'océan a l'air tout en flammes, et l'on voit apparaître des parcelles de feu aussi loin que peuvent s'étendre les regards. Ce n'est guère qu'entre les tropiques que j'ai remarqué cet étrange phénomène que quelques physiciens prétendent produit par des insectes innombrables. Mais je suis de l'avis de ceux qui croient que ces lumières sont l'effet du phosphore, quoiqu'il se trouve en réalité dans l'océan des animaux lucifères ; tels sont le *monophora noctiluca*, la *bérénice*, le *rhisostoma* et la *salpa*, décrits par M. Bory de St.-Vincent, lesquels, de même que notre ver luisant, ont la propriété de briller ou d'obscurcir leur éclat à leur gré. Ces êtres diaphanes et gélatineux, dont Cuvier forma sa classe des Mollusques acéphales, forment avec les Méduses, les Béroès, les Biphores et d'autres innombrables tribus flottant dans la vaste étendue des flots,

cette foule immense d'astres qui illuminent, le soir, la surface de l'océan ; et il est même à remarquer qu'ils brillent bien plus dans les nuits orageuses, parce que le mouvement tumultueux des vagues en les tourmentant, les dispose à jeter leur éclat. Mais comment croire que ces lueurs brillantes, qui font quelquefois paraître la mer tout en feu, soient produites par ces animaux? comment en admettre un nombre aussi prodigieux? J'ai vu par des nuits orageuses, avec un temps couvert, les vagues, en se choquant, émettre une si étonnante quantité de ces bluettes, qu'on aurait dit une mer d'alcool à laquelle le feu se serait mis, répandant ainsi dans les ombres une sorte de jour fantastique. Si l'on plongeait une corde dans la mer, les lames, en se brisant dessus, faisaient jaillir des étincelles semblables à celles qui s'échappent d'une machine électrique, et si l'on retirait la corde, long-temps après l'avoir mise sur le pont, on la faisait briller en la touchant. A San-Blas, port du Mexique, où j'ai séjourné quelque temps, rien n'était plus beau que de voir sur la surface unie de la rade, le soir, quand je retournais à bord, les rames en frappant en cadence soulever des vagues enflammées, et quand on les remettait dans le canot, la lueur phosphorescente brillait encore longtemps à leur surface.

Lors même que le microscope n'aurait pas levé tous les doutes à cet égard, pourquoi ne pas supposer que le phosphore peut s'élever dans la mer aussi bien que sur la terre, des matières animales en putréfaction, et quel lieu doit, plus que l'Océan, posséder de corps en décomposition. Si ce phénomène est plus fréquent dans les climats chauds, c'est que la chaleur est plus favorable à sa formation, ainsi que chacun sait.

C'est également dans ces régions que nous avons vu

pour la première fois des poissons volants. C'est une singulière bizarrerie de la nature, que de voir ces habitants des eaux s'élancer avec rapidité hors de leur élément, et aller s'abattre à une grande distance de leur point de départ. J'ai passé des heures vraiment agréables à observer leurs gais ébats. Je me figurais d'abord que ce volatile d'une nouvelle espèce ne sortait de la mer, que poursuivi par un plus gros poisson, qui voulait en faire sa proie : mais j'ai été bien désabusé en les voyant prendre leur essor par centaines. Il était très amusant de voir la vivacité de ce petit être, qui glissait parfois très loin touchant légèrement de son ventre blanc la surface des flots, et s'envolant d'autrefois à plusieurs mètres de hauteur. Le mousse de cuisine en prit un sur le pont, un jour, qui nous fut servit le matin à déjeûner, avec ses ailes étalées. Sa chair est bonne, et nous en aurions volontiers mangé chacun un. On ne rencontre ces poissons qu'entre les tropiques, et à peine les a-t-on dépassés qu'ils diminuent sensiblement, pour disparaître enfin tout-à-fait.

Nous voyions assez souvent aussi des marsouins. Ils apparaissent toujours par bandes d'une très grande étendue, et ils sautent de manière à montrer tout leur corps à découvert. Nous nous amusions à les fusiller quand ils nageaient près du navire : mais ils ont une peau si dure qu'elle résiste à la balle, et d'ailleurs, à moins de les tuer sur le coup, ils disparaissent dans les flots, de sorte que nous n'avons pas pu voir si nous les avions atteints.

Mais c'est surtout dans un calme plat que l'océan étale, en grand nombre, les enfants de sa nombreuse famille. On voit passer lentement une foule de mollusques de toutes les formes et de toutes les couleurs, les uns semblables au rubis, d'autres bleus, ceux-ci brillants comme

l'émeraude. Tous ces polypes avaient des reflets métalliques qui me charmaient. Leurs formes sont du reste des plus originales; les uns ressemblent à d'énormes chenilles, les autres sont enroulés sur eux-mêmes comme des serpents : ceux-là ressemblent à une bourse avec une petite ovale jaune-orange au sommet ; quelques-uns nommés *galères*, passaient comme un petit navire étincelant, voiles étalées.

Les oiseaux de mer formaient un autre de nos spectacles, assez rare pourtant, car nous avons navigué presque toujours loin de la terre. Cependant nous en avons aperçu quelquefois, et notamment en face du Maroc, et en vue des Canaries : mais quand nous avons perdu de vue la France, nous les voyions par centaines. C'étaient des goëlands de plusieurs variétés, des plongeons, etc. Maintenant nos seuls compagnons de voyage sont des alcyons qui ne nous ont pas quittés depuis la France. Nous donnions quelquefois l'hospitalité à des hirondelles de terre et de mer, à des tourterelles, et à d'autres petits oiseaux que nous voyions toujours arriver avec plaisir. Nous avons remarqué à la latitude de Sierra-Leone l'oiseau qu'on appelle le fou : il se montre néanmoins assez rarement.

Mais le 13 octobre, il y eut à bord une pêche qui mérite d'être mentionnée ici ; car ces prises là sont, sur un navire, un véritable évènement. Dès le matin on avait signalé la présence d'une peau-bleue, qui est une espèce de requin. J'aperçus en effet cette lourde masse qui nageait lentement et avec une majesté tranquille à côté des flancs du navire. Son dos et sa tête étaient couleur d'azur, et c'est là sans doute ce qui lui a valu son nom ; et son ventre paraissait d'un blanc argenté. Tantôt on la voyait à la surface de l'eau, et tantôt elle nageait à une plus grande profondeur. Trois autres petits poissons qu'on

nomme pilotes, dont la peau était rayée de la manière la plus gracieuse, se montraient de chaque côté du monstre et ne le quittaient jamais ; tout-à-fait sur son dos et adhérens à sa peau, il y en avait de plus petits encore qu'on nomme suçons. C'est une particularité remarquable qui s'attache au requin, que ces petits êtres dont l'existence est pour ainsi dire liée à la sienne, et liée par l'intérêt comme bien des choses ici bas. J'ai remarqué ailleurs cet admirable instinct de quelques animaux, à qui la conscience de leur faiblesse est révélée par la nature; ce qui les oblige à recourir à une intelligence ou à une force supérieure, pour satisfaire leurs goûts et leurs besoins. Ce petit oiseau d'Afrique, par exemple, qui remarque les arbres où les abeilles déposent leur miel, et qui, à la vue d'un nègre, ne cesse de voltiger d'un arbre à l'autre, en criant : *vuiéki !* jusqu'à ce que l'Africain ait découvert le précieux trésor, n'a-t-il donc pas un admirable instinct? Il est vrai qu'on ne manque jamais de laisser la part du petit conducteur ailé, ce qui augmente encore son zèle naturel. C'est aussi là le calcul du pilote en accompagnant le requin, car il trouve dans cette société deux avantages ; celui d'abord de prendre part à ses festins, en mangeant les parcelles qui ressortent de sa gueule; et un second, non moins précieux, d'être défendu par son hôte de l'attaque des autres poissons. Cependant si leur compagnon pouvait les atteindre, il ne leur ferait pas plus de grâce qu'aux autres ; mais cette lourde masse se remue si difficilement, qu'ils se mettent à l'abri contre lui-même, sous ses propres ailes.

Les matelots, à la vue de la peau-bleue, se hatèrent de jeter une ligne à la mer, avec un morceau de bœuf à l'hameçon. Après avoir tourné plusieurs fois autour du navire, le monstre avala la viande, en se mettant sur le dos,

et se prit. Quelque temps après les hommes de l'équipage le traînaient sur le pont, après lui avoir préalablement coupé la queue, que les requins ont d'une force à casser la cuisse d'un homme, quand ils font des mouvemens un peu brusques. L'opération du hissage à bord avait été curieuse. On lui laissa d'abord avaler force eau de mer, pour un peu l'affaiblir; ensuite un matelot, armé d'une hache, se laissa glisser à l'arrière du navire assez près de l'eau, et quand on l'eût enlevé de son élément, comme le monstre faisait avec sa queue d'effrayantes oscillations, le matelot lui donna un coup de sa hache et la lui coupa à moitié. Les marins ont ce poisson en horreur; car nul d'entr'eux n'est bien assuré de ne pas lui fournir avec son corps un bon repas; aussi le traitèrent-ils avec un peu de cruauté, en lui ouvrant vivant le ventre et la poitrine, et ils en arrachèrent le cœur dont on sentait encore dans la main les battemens convulsifs. Il avait deux mètres soixante-trois centimètres de longueur. On peut voir par là qu'il était jeune et n'avait pas encore acquis tout son développement. Nous en avons mangé pendant deux jours, et contre mon attente je l'ai trouvé très tendre et d'assez bon goût. Depuis nous avons revu les trois pilotes, qui avaient l'air d'orphelins, tant ils paraissaient désolés de la perte de leur énorme compagnon. Ils avaient provisoirement élu domicile sous la quille du navire, où ils attendaient probablement leur peau-bleue.

Quelques jours plus tard on prit un thon très gros. On connaît en France les qualités précieuses de ce poisson très estimé partout, pour la finesse de sa chair, et qui n'est pas moins remarquable par sa beauté. Il pesait environ quarante kilogrammes. Dans le voisinage de la ligne nous vîmes quelques baleineaux et plusieurs souffleurs. Ces derniers se faisaient remarquer par les jets d'eau gra-

cieux qui sortaient de leurs narines, chaque fois qu'ils se montraient au-dessus de la mer.

Ces poissons qui sont de la même famille que la baleine en diffèrent d'abord par la grosseur, et ensuite en ce qu'ils ne lancent l'eau que par une narine, tandis que la baleine la lance par deux. Quelques jours avant d'arriver à la Terre-des-Etats, j'aperçus un très grand nombre de ces dernières qui lançaient des gerbes liquides admirables, et à une si grande hauteur qu'elles semblaient des navires à l'horizon.

Long-temps avant d'arriver à la latitude de Montevideo, nous vîmes autour du navire une foule d'oiseaux de mer qui n'existent ni en Enrope, ni sur les côtes d'Afrique; (les marins leur donnent le nom de damiers, dont il y avait une variété blanche), des corbeaux de mer ou pétrels, etc. On prit une si grande quantité des premiers qu'on en voyait jusqu'à vingt pendus à la fois. Les matelots et les passagers de l'avant les mangeaient après avoir eu soin de les dépouiller. Ils les prenaient, comme les poissons, à la ligne, qu'ils jetaient à l'arrière du navire, en mettant à l'hameçon un petit morceau de lard.

C'est de la même manière qu'ils prirent des albatros, énorme oiseau pêcheur, dont les ailes ont quelquefois jusqu'à douze et quinze pieds d'envergure. C'était une dispute générale entre les passagers et les matelots, chaque fois qu'on en prenait, et chacun cherchait à enlever une aile, une pate, la tête. Avec les os des ailes ils faisaient de très longs et très solides tuyaux de pipe, et avec les pates de fort belles blagues. Je suis parvenu avec beaucoup de peine à en avoir un entier que j'ai empaillé.

On pêcha, le 6 décembre, deux oiseaux de mer, pétrels un peu moins gros que des albatros, dont le pluma-

ge était d'un gris brun luisant admirable ; les marins les appellent gros corbeaux de mer.

Dans les jours de calme nous apercevions quelquefois des oiseaux qu'on appelle pingouins ; mais où nous en avons vu le plus souvent, c'est autour de la Terre-des-Etats. Ce sont des plongeons d'une singulière forme. D'après leur organisation ils sont destinés à ne pas quitter la mer ; car au lieu d'ailes ils n'ont que deux petites nageoires qui leur servent à fendre l'onde, mais qui seraient impuissantes à les soutenir dans les airs. Ils ont la tête assez jolie, le bec jaune et la tête blanche près du bec, et ailleurs d'un noir foncé, ainsi que tout le corps, avec deux petits filets blancs qui unissent le bec aux yeux. Leurs plumes ou plutôt leur feutre, qui a l'air toujours mouillé, a le brillant du jais. Un jour que la mer était calme et unie comme une glace, le navire ne marchant pas, j'en observai deux qni jouaient à une très petite distance du gaillard d'arrière. Ils nageaient sous l'eau pendant quelques instants, et puis ils reparaissaient soudain, en faisant entendre un petit cri plaintif pour se retrouver.

Peu de temps après avoir doublé le Cap-Horn, nous vîmes plusieurs espèces d'oiseaux de mer dont la plus grande pouvait avoir la grosseur d'une oie. On en prit quelques-uns ; tout le dessus de leurs plumes était d'un brun clair cendré et brillant, et le dessous du corps d'un beau blanc : les marins les nomment malamoques ; il y en avait une variété plus petite. On voyait aussi voler derrière le navire des nuées de ces palmipèdes qu'on appelle alouettes de mer ou goëlettes. Ils ne sont guère plus gros qu'une bécassine ; mais personne ne put en prendre. Nous en avions déjà aperçu à la Terre-des-Etats. Le deux décembre, au coucher du soleil, nous observâmes un autre oiseau que nous n'avions pas encore vu. Il était d'un noir

très-foncé avec deux raies blanches au milieu des ailes et de la grosseur d'une bécasse ; mais il nous a paru, d'après la forme de ses ailes, que c'était un oiseau de terre. Je terminerai ce chapitre, sur les spectacles de la mer, par la description d'un des tableaux les plus magnifiques, les plus grandioses que j'aie vus de ma vie, celui d'un coucher du soleil.

C'était le 14 octobre, à quelques degrés de l'équateur, dans l'hémisphère nord. Il faut savoir d'abord que dans tout l'espace compris entre le tropique du cancer et la ligne équinoxiale, les calmes sont très-fréquens et que c'est là la principale cause qui allonge tant les voyages de long cours. Mais une mer du plus beau bleu se déroule devant les regards, légèrement agitée par des brises très-faibles, et l'arrivée soudaine des grains en détruit seule la tranquillité. Il est vrai néanmoins que les orages y sont assez fréquens. Pendant le reste du temps, un ciel du plus bel azur embrasse la mer à l'horizon, et la festonne des inégalités des nuages cuivrés qui annoncent les climats chauds. Mais ce soir là surtout cette contemplation avait pour moi un charme inexprimable ; c'est qu'il y avait dans le coucher du soleil une magnificence que je n'avais jamais remarquée. Le ciel était d'une limpidité parfaite ; seulement à l'horizon des nuages cendrés dessinaient d'une main capricieuse des monts, des arbres et des collines boisées ; ils jetaient çà et là quelques rochers isolés sur l'immense océan ; ici c'étaient d'énormes ruines ; là des volcans qui semblaient fumer dans le lointain : mais au couchant ils formaient des masses compactes du plus grand effet, semblables à des montagnes géantes, derrière lesquelles le soleil s'abaissa lentement et disparut sous leurs flancs ténébreux. Ces pics vaporeux revêtirent alors la couleur bronzée la plus brillante, disposée de la

manière la plus agréable par les clairs et les ombres, dont la combinaison formait les dessins les plus variés. Le pinacle s'illumina en même temps de la couleur dorée la plus riche. L'astre atteignit au bout d'un instant d'autres nuées découpées en bandes inégales, mais qui ressortaient les unes des autres et situées au-dessous des premières ; il y jeta en passant un mélange d'or, de pourpre et de feu. Mes yeux éblouis se détachèrent un moment de ce foyer de lumière et voulurent s'en reposer sur la mer. Elle était devenue couleur de rose, et rien n'était admirable comme ces petites vagues carminées qui roulaient en se jouant les unes contre les autres. Le ciel changeait aussi d'aspect, et les nuages s'éclairaient de chaque côté du soleil toujours caché sous son magnifique diadème, et diminuaient d'éclat à mesure qu'il s'éloignait de son lit embrasé.

Enfin il disparut dans l'océan; alors les teintes s'adoucirent dans le ciel, et les flots n'offrirent plus qu'une couleur violette qui se fondit peu-à-peu dans la brune. Le couchant conserva pourtant long-temps encore ses riches couleurs devenues plus douces à l'œil, pour revêtir un peu plus tard un blanc de perle transparent que faisait ressortir le beau gris du levant. Puis la nuit jeta son voile bleu foncé sur ce sublime tableau, et fit souffler un vent frais, qui est toujours le bien venu dans ces parages les plus chauds du monde.

Hâte-toi de fuir, ô soleil; mais jette un regard, avant de te cacher, sur la légion innombrable des nuages qui t'environnent ! considère leurs formes diaphanes et fantastiques ! hélas semblables en cela aux hommes à qui tu dispenses ta lumière, tu ne les reverras plus jamais, ou bien ils ne s'offriront à toi que déformés ; car le temps détériore tout. Leur immense légion se présentera à

toi demain, sous mille formes différentes, mais toujours nouvelles, et pleines de vie. Il n'en est pas ainsi de nous, ô astre immortel ! car, ou nous pouvons mourir loin de notre patrie, ou ne plus revoir les objets chéris que nous avons quittés, deux chances également désespérantes, et dont tes rayons éclairent chaque jour néanmoins la triste réalisation.

CHAPITRE TROISIÈME.

De la cuisine a bord. — Ses perfectionnemens. — Four a pain. — Appareil a rendre potable l'eau de mer. — Conserves alimentaires. — Passagers d'entrepont. — Singulier usage pratiqué sur les navires. — Une situation critique. — Un baptême de la ligne.

—

Nous n'en sommes plus au temps où la cuisine de bord était réduite à sa plus simple expression ; où les seules provisions qu'on pût prendre étaient des salaisons. Aujourd'hui, grâces au progrès des temps, on laisse la morue, le porc et le bœuf salés, avec le thé, aux Anglais, qui paraissent affectionner beaucoup ces mets-là ; car ils ne prennent guère d'autres provisions. Les Français plus raffinés se traitent un peu mieux, comme on le verra ci-après. A bord du *Succès*, où nous étions dix-neuf passagers de chambre, on nous nourrissait très-bien, et je ne pensais même pas qu'on pût avoir une aussi bonne table à bord d'un navire. Autrefois, par exemple, on ne mangeait que du biscuit, et on n'avait pas encore trouvé le moyen de faire un four, dans un espace aussi étroit qu'une cuisine de bord. Eh bien ! aujourd'hui nous mangions tous les jours du pain frais, et grâce à l'appareil à l'aide duquel on rend potable l'eau de mer, on ne risque plus de mourir de soif sur l'eau, supplice horrible et qui s'est renouvelé malheureusement trop souvent dans les voyages mariti-

mes; sans compter l'eau pourrie et d'une odeur révoltante qu'on était obligé de boire. Comme il faut chauffer l'alambic pour distiller l'eau de mer, le même combustible sert à faire la cuisine et à chauffer le four en fonte dont il est environné.

En outre des animaux, qu'on avait embarqués, afin de manger de la viande fraîche, et dont j'ai parlé, on avait fait une ample provision de conserves alimentaires, de jambon, de langues de bœuf fumées et de saucissons, à l'aide desquels l'abondance n'a pas cessé de régner sur la table de bord. Une quinzaine de jours avant d'arriver au cap Horn, on nous servit les derniers poulets et canards; on tua en même temps le seul mouton qui restât et qui était d'une très-grande maigreur. Il m'a paru que ces animaux étaient incapables de supporter une longue navigation, tandis que les porcs au contraire, dont quelques-uns vivaient encore, étaient beaucoup plus gras et plus tendres qu'au sortir de Pauillac.

Le cuisinier se rejeta alors sur les conserves, parmi lesquelles il n'y avait aucun de ces mets recherchés qu'on trouve dans les magasins de Bordeaux, tels que pâtés truffés, poisson, gibier, etc. Mais tout ce qu'on nous donnait était bon, quoique simple; c'était en viande, du bœuf bouilli, du bœuf à l'écarlate et sauce tomate, des fricandeaux de veau à l'oseille, du gras double, du foie et des têtes de veau. En légumes, on nous servait des haricots verts et des petits pois presque aussi bons que frais, des fonds d'artichauts et des champignons à l'huile excellens. Ensuite, en légumes secs, nous avions des purées de fèves, de pois et des haricots. Pendant le premier mois, on put conserver des carottes et des navets avec lesquels on faisait des juliennes: mais cette ressource nous manqua

bientôt, ainsi que les oignons; les pommes de terre seules se conservèrent jusqu'à Valparaiso.

Un plat que nous n'avons eu que peu de temps et que nous avons beaucoup regretté, c'est un entremêts sucré fait avec du giraumont. Le cuisinier l'apprêtait parfaitement et jamais on n'en voyait de reste. Mais le jeudi et le dimanche, on était dans l'usage d'ajouter quelque chose à la carte ordinaire. On nous servait alors des vole-au-vent, du macaroni au gratin, des plumbs-poudings, des tartes aux prunes ou aux raisins, des beignets soufflés ou diverses espèces de petits gâteaux. On donnait de plus du vin de Madère le jeudi, et du champagne le dimanche; quelquefois mais rarement, on nous a servi du lait de conserves avec notre café. Le dessert se composait toujours de fruits secs.

La seule chose que nous n'eussions pas à bord, c'était du poisson frais. On prit cependant, comme je l'ai dit plus haut, un assez gros thon dont nous mangeâmes plusieurs jours, avec bien du plaisir. Quand on pêcha la peau-bleue, nous demandâmes aussi qu'on nous en servit, quoique la chair soit peu estimée. Pour compenser un peu ce vide, plusieurs passagers se rejetaient sur les sardines à l'huile et la morue, qu'on nous donnait quelquefois.

On n'avait pas embarqué non plus un seul panier de fruits verts; et il en est cependant qu'on eut pût conserver très long-temps. Mais malgré cette négligence, on peut voir par ce tableau que nous n'étions pas mal, ce qui n'a pas empêché néanmoins quelquespassagers d'être mécontens de la nourriture; il est vrai que nous donnions chacun quinze cents francs à la chambre, jusqu'à San-Francisco; mais je crois néanmoins que la table était assez bien servie pour qu'on put se trouver satisfait.

Les passagers d'entrepont n'étaient pas à beaucoup près

aussi bien nourris, vivant de la même manière que l'équipage : aussi ils payaient bien moins cher, puisqu'ils ne donnaient que sept cents francs; malgré cela ils faisaient des plaintes continuelles sur les mets qu'on leur servait. Une fois même ils refusèrent le vin : mais c'était dans les premières semaines de la navigation, et on pouvait supposer que leur dégoût provenait de l'indisposition causée par le mal de mer. Après avoir persisté dans leur refus pendant plusieurs jours, ils s'aperçurent enfin que le mauvais goût du vin devait être attribué aux vases en zinc où il était déposé, et depuis ils n'ont pas cessé de le boire avec plaisir, et leur plus grand chagrin était de n'en avoir pas plus.

Leurs mets consistaient en porc et bœuf salés, haricots seuls ou mélangés avec du riz, café, beurre salé, pommes de terre, fromage et sardines, mais qu'on a supprimées, à leur demande, dès les premiers jours. Toutes ces provisions ne m'ont pas paru de mauvaise qualité : mais il est vrai que lorsque les mêmes mets reviennent continuellement, on finit à la longue par s'en dégoûter, surtout à bord où le défaut d'exercice ne contribue pas peu à ôter l'appétit.

Il existe à bord des navires des usages assez bizarres, et que je ne puis me dispenser de faire connaître ici. J'en fus victime comme beaucoup d'autres, tant il est vrai de dire que dans cette vie, le plus souvent, il faut s'instruire à ses dépens. Un jour que le ciel était couvert et qu'il soufflait une petite brise qui nous faisait filer environ deux ou trois nœuds, je jugeai le moment opportun pour satisfaire le désir que j'avais depuis long-temps de monter sur les haubans, afin de contempler de plus haut l'horizon de la mer, et d'agrandir par là son cercle. Un autre passager de chambre manifesta le désir de faire avec moi cette ascension. J'étais presque arrivé à la grande hune,

et mon compagnon même y était déjà monté. Je plongeais mes regards dans l'immensité du tableau qui se déroulait devant moi, et mon âme était absorbée dans cette contemplation, lorsque j'en fus tiré assez brusquement par deux matelots munis de cordes, qui me saisirent les jambes. — Qu'espérez-vous faire. ? — La moindre des choses, vous amarrer sur le hauban à la place que vous occupez. — Hein ? Pour toute réponse ils se mirent en mesure de m'enchaîner sur cette échelle de cordes. — Mais pourquoi agissez-vous ainsi ? — C'est d'après un antique usage qui nous permet d'amarrer ainsi un passager, la première fois qu'il met le pied sur les cordages d'un nouveau navire. — Comme ils parlaient, je détournai d'eux mes regards, pour les porter sur mon infortuné compagnon qui se trouvait dans une situation critique. Poursuivi par un troisième matelot, il s'était élancé sur une corde détendue qui descendait sur les flancs du grand mât. Sa femme, qui était spectatrice de cette scène, craignant pour les jours de son mari, vociférait contre les matelots, pendant que les autres spectateurs poussaient de grands éclats de rire, en voyant son infortune et la mienne. Enfin il échappa à l'amarrage ; mais il n'en fut pas quitte à bon marché, car la moitié de la peau de ses mains était restée à la corde. Pendant ce temps-là mes deux bourreaux achevaient ma toilette, et je me trouvais sur le hauban pieds et poings liés, situation qui me paraissait assez dure et qui ne tarda pas à m'ennuyer. Je leur demandai alors, si en leur faisant passer quelques gouttes de la glorieuse eau-de-vie dont j'étais un peu muni, ils ne feraient pas cesser mon supplice. Ils me répondirent en défaisant mes liens ; et quand je fus devenu libre, ils me dirent que je pourrais désormais monter sur les cordages quand bon me semblerait, sans avoir à craindre un nouvel *amarrage*. Je descen-

dis alors pour m'acquitter de ma promesse. Le capitaine en second me dit en passant : faites attention, ne leur distribuez pas une trop forte ration. Je leur en abandonnai une bouteille.

Je dis alors à mon compagnon : — « Eh ! bien, n'auriez-vous pas mieux fait de vous laisser amarrer? vous en auriez été quitte à bon marché, comme vous le voyez, au lieu que vos mains sont dans un pitoyable état. » Il me répondit qu'il n'aimait pas à jouer avec les matelots. Tous ceux qui plus tard voulurent se hasarder sur les haubans éprouvèrent le même sort. Mais celui qui me fit le plus rire fut un jeune homme, passager d'entrepont, qui fut surpris un jour sur le mât de beaupré, placé à la proue du navire dans une position oblique presque horizontale. Il fut amarré sur le dos par les pieds et par les mains : mais soit qu'il n'eut pas beaucoup d'argent, soit qu'il ne voulut pas en donner, il s'obstina à ne rien promettre. Il resta fort long-temps dans cet état en jurant contre les matelots; mais bientôt impatienté de la longueur de son supplice, il commença à pleurer modérément d'abord, puis il finit par jeter les hauts cris, disant qu'il avait la crampe dans tous les membres. Le second fut obligé d'intervenir pour lui, en ordonnant aux matelots d'aller le détacher.

Notre baptême de la ligne ne vaut pas la peine qu'on en parle. Les anciens usages disparaissent partout avec l'esprit de société. Aujourd'hui, on ne s'amuse plus. L'orgueil et l'ambition étouffent, sous leurs serres, tout amour pour les plaisirs innocents. C'est un fait à constater dans presque toute l'étendue des états Européens. Mais pour nous ce fut un peu la faute des officiers qui, craignant des rixes sur un navire où il y avait tant de passagers, ne voulurent pas permettre qu'on baptisât personne contre son gré. La cérémonie se borna à faire asseoir dans

une cuve d'eau ceux qui se présentaient, à leur verser sur la tête des seaux pleins d'eau, et à leur barbouiller le visage avec de la suie mêlée de suif que les malheureux avaient toutes les peines du monde à détacher. Mais je vais décrire ici un des plus beaux baptêmes de la ligne qui se soit fait.

Un baptême de la ligne.

C'était quelques années après le tremblement de terre qui renversa presque tout entière la malheureuse capitale de la Guadeloupe. Un vaisseau de guerre français, dont j'ai oublié le nom, partait pour cette colonie ayant à bord de nombreux passagers qui y résidaient.

Dès le moment du départ il y avait des projets de fêtes splendides pour célébrer le passage du tropique et l'on s'était muni de costumes en conséquence. Le ministre de la marine avait même accordé une petite gratification pour encourager cette réjouissance qui se grave d'autant plus sur mer, qu'on est à peu près privé de tout les genres de distractions. Il avait encore le but de faire un peu diversion aux tristes pensées des personnes qui avaient souffert du désastre ; seulement il avait recommandé de ne pas molester les passagers, pour lesquels, en semblable circonstance, on n'a pas toujours beaucoup d'égards. On s'attendait donc à un baptême qui marquât dans les fastes de la marine, et pourtant on fut fort surpris d'avoir mieux encore qu'on ne l'avait espéré. Je tiens les détails qui suivent d'un capitaine au long cours, qui était alors élève sur ce vaisseau. Les travaux qu'occasionnèrent nécessairement cette fête furent conduits avec tant de secret, que lui-même ne savait rien de ce qui se préparait, et

qu'il eut le plaisir de jouir de la surprise comme tous les autres.

Quoiqu'on appelle ces fêtes baptêmes de la ligne, il faut pourtant qu'on sache qu'elles ont lieu le plus souvent au passage du tropique du cancer, (pour l'Europe, bien entendu ;) car le beau ciel presque continuel des tropiques est beaucoup plus favorable à ces réjouissances que celui de l'équateur, dont le temps est souvent troublé par le voisinage du Poteau-Noir, dont nous parlerons plus loin.

La veille du jour où, par la hauteur du soleil, on jugea qu'on passerait le tropique du cancer, on entendit le soir le roulement du tonnerre, que l'on imitait par les procédés connus sur le théâtre. On lançait des éclairs avec des feux d'artifice. Tout le monde à ce signal se hâta d'aller sur le tillac. Bientôt, ô prodige inouï ! on voit descendre de la grande hune, un homme qui faisait claquer un fouet avec toute la dextérité d'un postillon, avec accompagnement du bruit des grelots, qu'il portait sur toutes les parties de son habillement. Cet homme, en califourchon sur un câble en pente oblique, et qui ne se servait de ses bras que pour faire résonner son fouet, paraissait aussi à l'aise qu'on l'est ordinairement à cheval, et semblait doué du don de voler dans les airs. (*)

Quand le postillon eut touché les planches du pont, on s'attroupa autour de lui. Chacun l'accablait de questions. — D'où venez-vous ainsi, beau postillon ? — De la cour du roi des Trois-Piques. — Eh ! depuis quand le roi des Trois-Piques a-t-il des ambassadeurs en livrée de postillons de

---

(*) Pour que personne ne s'imagine qu'il y avait dans la descente de ce postillon quelque chose de surnaturel, on saura que des matelots placés dans la hune le laissaient glisser tout doucement à l'aide de cordes.

Lonjumeau? — Depuis qu'on chante dans son royaume l'opéra de ce nom. — Et ce sont donc les postillons qui sont ambassadeurs dans ce pays? — Qui vous dit que je suis un postillon; quelle insolence est la vôtre? Je dis que tout est au postillon de Lonjumeau dans ce royaume aujourd'hui. Les ministres eux-mêmes raffolent de ce travestissement. — Puisque le Postillon de Lonjumeau est si en vogue aujourd'hui dans le royaume du vénérable Trois-Piques, vous devez savoir le célèbre morceau de cet opéra: « Ah! qu'il est beau! etc. » et dans ce cas je vous prie de nous le chanter. L'ambassadeur satisfit au désir qu'on lui manifesta. — Maintenant, s'écria le postillon-chanteur, conduisez-moi à votre commandant, afin que je lui remette le message dont je suis chargé de la part de notre respectable monarque. — Le commandant, après avoir pris connaissance de sa lettre, transmit verbalement sa réponse, qui était, qu'il accordait au roi des Trois-Piques l'autorisation qu'il sollicitait de se rendre le lendemain à son bord, afin de procéder au baptême prescrit, toutes les fois qu'on passe pour la première fois la limite de ses états.

Ce prélude commença à alarmer quelques passagers et surtout les dames, qui n'étaient point encore bien résignées à souffrir cette cérémonie. Cependant le commandant avait autorisé un baptême général, et il fallait bien en prendre son parti; mais elles murmuraient hautement de cette permission et le trouvaient fort peu galant de tolérer de semblables divertissemens. Le jour redouté ayant brillé, on avait dressé une espèce de trône, sur lequel s'assirent le roi des Trois-Piques et son auguste épouse, entourés de quelques courtisans en costumes plus ou moins grotesques. Le monarque avait sa couronne sur la tête et un sceptre à la main, en forme de trident. Il y avait

de plus des pontifes placés de chaque côté de la cuve, recouverte de planches, qui devait servir au baptême.

Le roi ayant fait un signe, des commissaires habillés en gendarmes se rendirent à la chambre pour y chercher les passagers, en commençant par les dames, auxquelles on voulait par là faire un honneur. Elles se rendirent sur le pont en deshabillé, conduites galammant par la main par les commissaires. On en fit asseoir une sur la cuve, au-dessus de laquelle on avait installé plusieurs pompes. On fit jouer la plus petite qui lança de l'eau de mer sur la tête et sur les épaules de la dame avec une telle force, qu'elle se trouva un peu saisie, quoiqu'à cette latitude l'eau ne soit pas d'ordinaire très-froide. Mais elle prit fort bien la chose et ne cria point; elle se releva même de son siége incommode en souriant. Toutes les autres dames subirent la même aspersion.

Quand on eut baptisé tous les passagers, on conduisit sur la cuve les maîtres et les sous-officiers d'artillerie, et lorsqu'il s'en présentait quelqu'un qui n'était pas aimé des matelots, héros naturels de cette fête nautique, ils s'en vengeaient en le torturant plus que les autres. Sur le premier de cette catégorie qui se présenta, on fit d'abord jouer la petite pompe; mais tout-à-coup, à un signal donné, on tire les planches placées sur la cuve, et quoique le patient fut déjà suffisamment saisi de tomber ainsi dans l'eau sans s'y attendre, on fit jaillir au même instant sur lui l'eau d'une grosse pompe à incendie, qui tombait sur son corps avec la force d'un torrent. Le malheureux surpris et saisi avait peine à respirer.

Cette scène paraissait amuser beaucoup tous les spectateurs, car ils poussaient de grands éclats de rire, ce que voyant, les matelots braquèrent la pompe différemment, pour voir s'ils seraient aussi joyeux en recevant l'asper-

sion. Aussitôt une grande rumeur se fit entendre parmi les rieurs; chacun voulait fuir; mais nul ne le pouvait tant la foule était compacte.

La grande hune était aussi remplie d'artilleurs de marine qui, se croyant à l'abri de la terrible pluie à la hauteur où ils se trouvaient, riaient d'autant plus de la misère de leurs compagnons. Mais tout était prévu par les rusés matelots, et au moment où ils s'y attendaient le moins, une pompe installée, et qu'ils n'avaient pas aperçue, lança l'eau sur eux avec une telle force qu'ils se crurent sérieusement menacés d'un nouveau déluge. Après le saisissement causé par cette cataracte qui s'abattait sur eux d'une hauteur prodigieuse, ils s'élancèrent en foule sur les haubans; mais la terrible cascade les y suivait, et se brisant sur le demi-cercle du grand hunier, elle retombait sur la foule compacte qui était sur le tillac.

Ainsi se passa cette journée de folie; mais le soir il y avait des spectacles divers, les uns faisaient les charlatans, les autres les paillasses; quelques-uns montraient la lanterne magique ou diverses curiosités et se partageaient ainsi la foule.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Traversée jusqu'aux Malouines. — Grains. — Calmes. — Un Pampéro, par la latitude de Buenos-Ayres.

—

Pendant un mois et demi notre traversée fut heureuse. A l'exception de quelques grains, qui rendirent la mer très-grosse pendant quelque temps, nous n'éprouvâmes aucune bourrasque qui pût inquiéter. Nous eûmes même presque toujours le cap en route, ce qui fit que nous atteignîmes assez vite le tropique du capricorne, en y comprenant pour une part aussi la structure du *Succès* qui est un navire de marche supérieure. Les calmes seuls nous apportèrent un peu de retard entre le tropique du cancer et l'équateur; mais il est bien rare qu'on n'en éprouve pas à cette latitude, et nous nous estimons même heureux de n'en avoir pas eu pendant plus long-temps. Dans ces parages brûlants, nous eûmes aussi plusieurs grains accompagnés d'une pluie sulfureuse, qui laissa sur la boiserie peinte en gris une teinte rougeâtre qui fut long-temps avant de disparaître. Plusieurs passagers ne s'en baignaient pas moins dans celle qui se rassemblait sur le pont sans en avoir éprouvé aucune mauvaise influence.

Mais le 8 novembre fut pour nous un jour qui restera long-temps dans mon souvenir. Depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, il fit un temps magnifique; on voyait

à peine sur le ciel d'un beau bleu foncé quelques légers nuages. La soirée fut également calme et sereine ; seulement vers minuit on aperçut au sud-ouest quelques longs éclairs. Ces signes-là, surtout dans la partie du monde où nous nous trouvions, ne présageaient rien de bon. Je ne m'en couchai pas moins, et je ne tardai pas à m'endormir profondément. Vers deux heures je fus arraché à mon sommeil par un grand mouvement qui se faisait sur le pont ; et j'entendis la voix de l'officier de quart qui commandait la manœuvre. Tout cela était accompagné du sifflement des vents et d'un certain craquement qui m'inquiéta.

Rien n'est lugubre comme une voix rapide et forte qui rompt le silence de la nuit ; cela ferait frissonner dans tous les lieux ; on peut juger par là de l'effet qu'elle doit produire sur mer, où l'on est exposé à des périls de chaque instant. Ce n'est pas cependant que je n'eusse entendu d'autres fois dans les ombres commander diverses manœuvres : mais cette nuit on pouvait voir par la manière dont parlait le capitaine en second qu'il cherchait à éveiller l'équipage.

Je me hâtai de monter sur le pont. Les vents frappaient les voiles avec un sifflement furieux. Tous les officiers étaient à leur poste. On entendait sans cesse leur voix qui pressait les matelots : « Carguez le grand perroquet ? carguez le kakatoës ? carguez la perruche et la grand'voile ? » Et l'on voyait tous ces hommes courageux suspendus aux vergues , à une hauteur effrayante , pendant que l'ouragan soufflait avec rage autour d'eux. Ma première crainte en quittant mon lit avait été qu'il n'y eut quelque chose de brisé dans la mâture. Heureusement la manœuvre s'exécuta si rapidement qu'il n'en fut

rien. On fit ensuite prendre le troisième ris dans les huniers, et l'on mit ainsi le navire à la cape.

La partie du ciel à l'est était encore étoilée ; mais un immense nuage noir s'avançait avec le vent de l'autre côté et ne tarda pas à couvrir le ciel, et à nous envelopper d'épaisses ténèbres. Je redescendis alors dans ma cabine, laissant les matelots achever leur travail. Quelques momens après, je les entendis qui chantaient en tirant leurs cordages. On eut dit que pour eux c'était une chose très-naturelle que d'entendre un aussi horrible mugissement des vents et des flots.

Nous nous trouvions alors à peu près à la même latitude que Montevidéo, dans la Plata. Il existe au sud de ce pays de vastes plaines nommées Pampas. On suppose que les vents que nous subissions alors prennent naissance dans ces contrées ; et les Espagnols leur ont donné le nom de Pamperos. Le capitaine me dit néanmoins qu'il était rare de les voir souffler dans les parages où nous nous trouvions.

Le 9 au matin, je montai sur le pont. Le roulis était si grand que les passagers ne pouvaient s'y tenir debout. La mer était très-grosse, et nous pensions avec peine que si le vent ne faiblissait pas, elle ne ferait que croître encore pendant plusieurs jours. A neuf heures on sonna pour le déjeûner : mais quelques-uns d'entre nous avaient le mal de mer et les autres étaient tristes, ennuyés. Il n'y avait pas moyen de rester assis ; on glissait sur sa chaise, de la table à la cloison. Les verres, les assiettes, les plats et tout ce qui était servi glissait à moins qu'on y eût constamment la main. Ce repas avait néanmoins un certain caractère d'originalité ; et il est difficile de se figurer la position de chacun de nous occupés, l'un à retenir un plat qu'il arrêtait au passage ; un autre saisissant sa four-

chette dans sa chute ; celui-ci retenant la table de son pied, précaution qui n'était pas tout-à-fait inutile, comme on le verra bientôt, tout en étant obligé de veiller sur son propre équilibre ; ceux-ci ayant leurs verres dans leur poche ; ceux-là la bouteille : c'était vraiment un spectacle admirable de désordre. Pour compléter l'agrément de la situation, une lame d'eau entra par les sabords qu'on avait laissés ouverts à moitié et inonda tout le salon.

Après le repas, on voulut passer un moment sur le pont, mais la mer étant de plus en plus grosse, on ne pouvait y rester, ni debout, ni assis, qu'en se tenant par les mains aux cordages, tant le roulis et le tangage étaient grands. La mer ballottait le navire comme une plume légère, et c'était un trois-mâts de sept cents tonneaux cependant. Il était quelquefois jeté tellement en côté et en arrière par les vagues mutinées, que les bastingages et le gui touchaient les flots, et on avait continuellement à souffrir de quelques lames qui s'abattaient sur le pont.

Le capitaine paraissait espérer que le vent se calmerait vers le soir : mais après le dîner, qui se passa plus tristement encore que le déjeûner, la tempête redoubla de violence dans des proportions effrayantes. Le vent hurlait avec fureur dans les cordages et dans les trois seules voiles qu'on avait laissées, après y avoir pris trois ris : on eût dit qu'il allait les éventrer , et les officiers se repentaient presque de les avoir laissées. On ne pouvait pas faire un pas sur le pont sans risquer de tomber et de se casser quelque membre, ou d'être précipité bien loin. C'est un des spectacles les plus terribles et les plus grandioses à la fois que j'aie contemplés de ma vie.

Quelques momens plus tard, le vent changea tout d'un coup de trois quarts. Le timonier gouverna dans ce sens ; mais les vagues, qui suivaient sa première impulsion, se

trouvant contrariées dans leur course par un souffle contraire, s'élevèrent à une hauteur prodigieuse. Une d'elles vint s'abattre, en mugissant, sur les flancs du navire et jeta dans toute son étendue une si grande quantité d'eau, qu'elle s'écoulait dans le roulis par le haut des parapets. Tous ceux qui se trouvaient sur le pont furent mouillés de la tête aux pieds, et auraient été entraînés par la lame, s'ils ne s'étaient accrochés à la hâte à la première chose qu'ils rencontrèrent.

Cette vague éclata avec le fracas de la foudre, et quand j'entendis ce bruit, me trouvant dans le salon en ce moment, je crus qu'il y avait beaucoup plus de mal qu'on n'en trouva. Au même instant l'eau se mit à couler comme d'une cascade par l'ouverture qui était au-dessus de notre tête et par l'escalier, et cela à trois reprises différentes. Quelques momens après, la table se renversa dans un coup de roulis, table lourde et massive dont le support servait d'armoire, et blessa plusieurs d'entre nous. Pendant quelque temps le roulis la faisait glisser d'un côté à l'autre et nous faisait craindre quelque fracture aux jambes, car nous entendions autour de nous craquer les chaises que brisait cette masse.

A onze heures du soir environ, il y eut une lame plus terrible encore que la première, qui brisa trois mètres à peu près des bastingages, de chaque côté du pont. Elle s'abattit en face du roufle, où un grand nombre des passagers de l'avant avaient leur lit, et inonda leur chambre. La plupart d'entre eux se crurent sérieusement en danger, et, ne pouvant pas s'expliquer comment il était entré tant d'eau dans un appartement dont ils avaient fermé toutes les ouvertures, s'imaginèrent que quelque partie du roufle avait été brisée. Heureusement qu'il n'en était rien : mais cela ne serait pas arrivé pour la pre-

mière fois ; car on a vu souvent la dunette enlevée par un coup de mer, avec la roue, la barre du gouvernail et la plus grande partie des parapets du pont.

Après avoir passé une nuit où personne ne put guère dormir, nous vîmes avec plaisir, le 10 au matin, que le vent avait un peu faibli : mais il fallut bien encore tout le jour et toute la nuit avant que la mer se fut calmée.

On est vraiment content, après que le danger est passé, d'avoir pu contempler ces grands spectacles. Plusieurs d'entre nous désiraient en avoir un, mais ils dûrent être pleinement satisfaits ; car au dire même du capitaine qui navigue depuis trente ans, il n'avait pas vu souvent des pampéros aussi violens, et il pense même que nous n'en éprouverons pas d'aussi forts pour doubler le Cap-Horn ; que Dieu le veuille ! car, pour mon compte, je me trouve assez d'une étude en ce genre.

Malheureusement on ne nous tenait pas quittes pour si peu. Les vents, qui avaient un peu molli dans la journée du 10, soufflèrent avec force au coucher du soleil et continuèrent pendant toute la nuit. Le 11 novembre, à notre lever, on avait cargué tous les huniers, et il n'y avait que les deux voiles de tempête, la benjamine et la brigantine, et encore avait-on pris sur cette dernière un ris qui l'avait réduite de beaucoup. Ainsi cette immense coque de navire, qui avait des mâts de plus de cent pieds de haut et au moins autant de longueur, se trouvait avec aussi peu de toile que la plus petite goëlette.

Le pampéro continua à souffler avec la même violence toute la journée et toute la nuit qui suivirent. Le navire était solide et il en avait besoin avec un pareil vent et une mer aussi grosse. Un vieux bâtiment eût éprouvé immanquablement quelque avarie, et le *Succès* lui-

même ne l'eut peut-être pas évitée sans la prudence du capitaine, car une fausse manœuvre ou une témérité peut avoir les suites les plus fâcheuses dans de semblables situations. C'est la principale raison qui m'empêchera de me mettre à bord d'un navire Anglais ou Américain dont l'imprudence des officiers n'a pas de bornes.

Enfin, le 12 au soir, le vent parut s'affaiblir, et un calme plat succéda, le lendemain, à tant de violence. C'était un contraste singulier et pourtant bien commun dans les voyages sur mer. La saison où nous avons navigué le long des côtes de la Patagonie était le printemps du pays; mais pendant les quatre jours que souffla le pampéro, l'air était glacé, et on m'avait tant parlé du froid du Cap-Horn, que je commençais à m'en effrayer, puisqu'à une si grande distance on commençait déjà à s'en ressentir. Mais le froid était produit seulement par la violence du vent, et dans tous les jours qui suivirent, la température fut très-agréable et le ciel presque toujours d'une limpidité parfaite; c'était la chaleur de mai en France, auquel mois correspond d'ailleurs novembre dans les régions où nous nous trouvions; car le soleil, pour l'hémisphère austral, entre dans le solstice d'été le 21 décembre. Personne néanmoins ne s'attendait à un temps aussi doux. J'ai remarqué cependant qu'à égal degré de latitude, il fait bien moins froid vers le pôle sud que vers le pôle nord. Nous avons eu aussi fort souvent des calmes qui nous ont mis bien en retard, ce qui est rare dans ces parages. Mais nous n'eûmes que ce jour de répit, et, le 14, le vent recommença avec toute sa furie, et pendant trois jours encore le navire fut le jouet des vagues.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Iles Malouines. — Coup d'œil rapide sur nos colonies. — Naufrage de la corvette l'Uranie. — Colonie française de Port-Louis, a la Soledad. Histoire des Malouines jusqu'a nos jours.

—

Le 27 novembre, nous vîmes se dérouler devant nos regards les collines herbeuses de l'île Solédad, aux Malouines, dominées par une chaîne de montagnes. Nous donnons ici, sur ces îles, quelques détails, par la double raison qu'elles ont été une colonie française et qu'elles sont peu connues. Le navire donna bientôt dans la Baie-Française, à l'entrée de laquelle gisait encore la carcasse de l'*Uranie* battue par la vague écumante. Le but du capitaine était de faire de l'eau, l'appareil à rendre potable l'eau de mer, que nous avions à bord, étant insuffisant pour tous les passagers. Il devait aussi profiter de la relâche pour se procurer, par la chasse, quelques vivres frais.

Toutes les fois que j'examine l'histoire de notre marine, je m'indigne qu'un aussi grand pays que la France, aussi bien situé que lui pour être puissant sur l'Océan, puisque ses côtes sont baignées par deux mers, ait aussi peu de points qu'il puisse offrir à son commerce. Les Anglais, nos voisins, étendent peu à peu leur domination sur le mondeentier; mais on dirait que le gouvernement a pris

à tâche de laisser échapper toutes les occasions favorables pour posséder même l'indispensable. En fait de colonies, si l'on en excepte Alger, nous n'avons rien du tout ; car qu'est-ce que c'est que l'Ile-Bourbon, qui n'a pas même un port où les navires soient en sûreté, et où ceux qui ont éprouvé des avaries sont obligés d'aller les réparer dans l'île Maurice? Qu'on suppose à présent une guerre avec l'Angleterre à qui appartient aujourd'hui cette île, dans quel port iront-ils alors? Et dans le cas où il y aurait un combat entre nos vaisseaux et ceux de ce peuple, dans l'Océan des Indes, quelle serait dans ces régions la position de nos escadres qui, lors même qu'elles remporteraient l'avantage, n'auraient aucun port où aller pour se ravitailler? Eh bien! on pouvait compenser la perte de (1) l'Ile-de-France abandonnée aux Anglais; car, il y a quelques années, les Madécasses ayant massacré dix-huit Français, dont ils plantèrent les têtes sur des pieux, pour les outrager même après leur mort, on pouvait, tout en vengeant nos malheureux compatriotes, trouver un prétexte d'établir dans Madagascar une colonie florissante. Mais on n'en a rien fait pour ne pas déplaire à nos bons amis les Anglais, et on s'est contenté là, comme ailleurs, d'une (2) possession très-restreinte.

L'Ile-Bourbon avec le Sénégal, la Martinique, la Guadeloupe et leurs dépendances, Cayenne, Pondichéry et Chandernagor (3), voilà donc tout ce qui reste aujour-

---

(1) Ile Maurice.

(2) La France n'y possède en ce moment qu'une petite île et quelques points sur la côte, qui est insalubre à Madagascar, tandis que l'intérieur de l'île est fort sain.

(3) Cette dernière possession est vraiment illusoire, et l'on dirait que les Anglais ne nous l'ont laissée que pour se moquer de nous; car, étant bâtie sur une des bouches du Gange qui traverse Calcutta, la défense de ce point n'est pas possible.

d'hui à la France ; c'est-à-dire ce que l'Angleterre n'a pas voulu : mais, des colonies qui avaient du prix, la Louisiane a été vendue aux Etats-Unis, l'Ile-de-France, Calcutta, ont été cédés aux Anglais. Ils se sont emparés du Canada.

Voici pourtant de quelle manière ces mêmes Anglais s'expriment sur nos possessions et sur nos projets d'envahissement. Je crains bien que la peur de nos voisins ne nous ait fait attribuer des projets auxquels on n'a pas songé en France, mais qu'on aurait bien dû former. Les réflexions qui suivent sont tirées de la *Revue Britannique*.

« C'est, du reste, un devoir d'autant plus impérieux, pour le gouvernement Anglais, de s'empresser d'établir des relations durables et suivies avec (1) Sahela-Selasse et ses sujets, que la France tend constamment à élargir le cercle de son influence dans cette partie du monde. Elle s'est emparée de plusieurs points importants de la côte occidentale d'Afrique. Son pavillon flotte à Golam, à deux cent cinquante milles de l'embouchure du Sénégal ; elle a fondé des établissemens à Gori, à l'embouchure de l'Assinée et du Gaboun ; elle s'apprête à en fonder un dans la baie de Benin, d'où elle dominera toute la côte occidentale. Sur la côte orientale ses empiètemens ne sont pas moins inquiétants. — A Massawal, elle a presque le monopole du commerce de l'or et des épices. Elle a acheté Edh et elle marchande Brava. Enfin personne n'ignore que le roi Louis-Philippe a jeté des regards de convoitise sur l'Abyssinie septentrionale. — La France pos-

---

(1) Sahela-Selasse, roi de Shoa, dans la Nubie.

sède l'Algérie, que l'Europe ne l'oublie pas! peut-être désire-t-elle s'emparer de l'Egypte quand les circonstances le lui permettront. Aussi, l'Angleterre et les autres nations européennes doivent-elles surveiller la France avec la méfiance la plus active, et ne pas lui laisser le monopole de toutes les grandes routes de l'Afrique.

» Il ne suffit plus maintenant à notre marine marchande de faire un insignifiant commerce de colportage dans quelque misérable port; nous devons désormais pénétrer dans l'intérieur, remonter les fleuves, franchir les chaînes de montagnes et arriver jusqu'aux capitales des royaumes du centre; en un mot, jeter dans cette partie du globe les fondemens d'une influence indestructible, en faisant jouir les premiers, ces populations barbares, de tous les bienfaits de la civilisation. »

Ce passage me semble curieux à plus d'un titre; car d'abord il veut dire, il me semble : — Puissances européennes, surveillez la France si puissante par ses possessions en Afrique! Mais laissez l'Angleterre prendre paisiblement l'initiative dans cette vaste partie du monde. L'Angleterre est pauvre, comme chacun sait. Il est vrai qu'elle possède, dans les Indes, presque toute la partie en deçà du Gange; dans l'Océan Pacifique, elle a la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Zélande; en Amérique le Canada et Honduras. Elle enveloppe, de plus, le monde entier dans le réseau de ses points militaires; tels sont Malte et Gibraltar, ces deux clefs de la Méditerrannée, et les îles Ioniennes. Sur la route des Indes orientales, elle a, dans l'Atlantique, les îles de l'Ascension et de Sainte-Hélène, l'Ile-de-France; et sur la route du Cap-Horn, les Malouines et la Terre-des-Etats.

Dans tous les pays, quand elle ne nous écrase pas, elle sait bien contrebalancer notre influence; car si notre

protectorat des îles Taïti et la possession de l'archipel Nouka-Hiva nous rend souverains dans la Polynésie, elle est toute puissante dans les îles Havaï, et l'on sait même les embarras qu'elle vient de susciter tout récemment à notre commerce, dans ces îles, qui ont nécessité l'envoi d'une frégate de Taïti et la menace du commandant de bombarder Honolulu la capitale, si le roi ne donnait pas satisfaction à notre consul, M. Dillon. Elle y possède aussi, au sud, une partie de la Nouvelle-Zélande; et enfin par la possession de l'Australie, elle est la reine d'une autre partie de l'Océanie, de la Mélanésie. Sur le continent africain, n'a-t-elle pas le Cap-de-Bonne-Espérance, la côte de Natal et une foule d'autres points qui me sont moins connus; et c'est précisément cette même Angleterre qui dit aux puissances Européennes : « surveillez la France ! » comme on voit bien percer là cette ambition britannique pour laquelle le monde paraît trop petit. Espérons que la France à son tour ouvrira enfin les yeux sur son commerce extérieur, et entrera d'un pas ferme et résolu dans la voie de la prospérité et de la véritable grandeur nationales.

Les îles Marquises, pour lesquelles il y avait d'abord un véritable enthousiasme, sont à peu près aujourd'hui abandonnées. Je vais raconter à présent ce qui s'est passé au sujet des îles Malouines; c'est encore un de ces essais de colonisation, comme on en rencontre tant dans notre histoire, malheureux, par la très-grande faute du gouvernement, qui, par son défaut de fixité, semble avoir été frappé d'impuissance toutes les fois qu'il s'est agi d'agrandir les proportions de notre marine.

On n'est pas bien d'accord sur le nom du navigateur à qui l'on doit la découverte de cet archipel ; quelques géographes l'attribuent à Améric-Vespuce, qui, en 1502, en

parcourut la côte nord, le prenant pour une tête avancée du continent Américain. Mais c'est à Davis, le célèbre navigateur qui a laissé son nom au détroit qui sépare le Labrador de la côte occidentale du Groenland, que l'on doit attribuer la première découverte des îles dont nous nous occupons, et, sur quelques cartes du temps, elles figurent même sous le nom d'Iles Méridionales de Davis. Strong vint ensuite et les nomma Falkland, nom qui est resté à l'une d'elles, et que les Anglais donnent même, sur leurs cartes, à tout l'archipel. Elles furent encore visitées par Beauchesne Gouïn, dont la plus méridionale des îles porte encore le nom. Une foule de navigateurs célèbres revirent successivement ces îles; mais je ne parlerai que du navire de Saint-Malo, le *Saint-Louis*, qui y mouilla plus tard, et dont les marins leur imposèrent le nom de Malouines, qu'elles ont conservé dans la suite.

Cet archipel est célèbre par les essais de colonisation qu'y ont faits tour-à-tour, et quelquefois en même temps, la France, l'Angleterre, l'Espagne, et plus récemment encore la République Argentine; et par le naufrage de l'*Uranie*, que son commandant, M. Freycinet, ramenait en France après un long voyage autour du monde. J'aurai recours, pour ce récit, à l'ouvrage du célèbre navigateur Dumont-Durville.

« De retour d'une longue navigation dans les mers du Sud, l'*Uranie* avait doublé le Cap-Horn, au milieu d'une tempête; et déjà à la hauteur des îles Malouines, elle traversait une mer plus unie et des cieux plus sereins. Ce fut dans ce moment où nul danger réel n'existait, et pendant qu'elle cherchait l'intérieur de la Baie-des-Français, sur les bords de laquelle Bougainville avait fondé son établissement, que la corvette se trouva soudainement arrêtée par les pointes d'une roche. C'était le 14

février 1820 : la brise soufflait si bonne et si douce que les perroquets étaient dehors. Aussi, la secousse que le rocher imprima au navire causa-t-elle d'abord plus de surprise que d'effroi. On se trouvait alors vis-à-vis du Cap-Barra, qui forme la pointe nord de la baie. Dès qu'on eût touché, un cri général se fit entendre : « Aux pompes ! Aux pompes ! » Tout le monde y courut. Soins inutiles ! La blessure faite au flanc de la corvette était trop large pour être guérie. Il entrait plus d'eau dans ses flancs que les pompes n'en faisaient sortir. Douze heures se passèrent ainsi, douze heures de travaux et d'angoisses, au bout desquelles le maître monta sur le pont pour dire qu'il fallait renoncer à une fatigue infructueuse. La cale était pleine d'eau ; le navire allait sombrer. Qui le croirait ? cet arrêt fatal fut reçu par l'équipage avec le sourire sur les lèvres : on y répondit à la française par des quolibets. Au milieu de la nuit, quand la terre était à plusieurs lieues et que l'on n'avait pas même l'espoir de sauver les hommes, il fallait voir les marins s'amusant et riant entr'eux, se renvoyant d'étranges plaisanteries sur la mort, sur le plaisir d'aller boire à la grande tasse, vidant en l'honneur de l'Achéron les dernières bouteilles qu'ils trouvaient sous leur main. Personne n'avait peur à bord, pas même la femme du commandant, qui avait voulu le suivre dans son aventureuse circumnavigation.

« Il était toujours nuit, et l'*Uranie* avait donné dans la vaste baie. M. Freycinet était allé en canot à la découverte de l'endroit le plus convenable pour l'échouage. Après l'avoir trouvé, il y pilota le navire, qu'il fit abattre de manière à pouvoir attendre sans danger le jour suivant. La corvette se coucha sur son lit de rochers où quelques vergues lui servirent d'étançons. Dès que l'aube eut éclairé les objets, on put voir qu'on se trouvait vis-

à-vis d'une plage sablonneuse : le regard se prolongeait sur des plaines herbeuses, tristes, monotones, presque sans fin, au milieu desquelles ruisselaient quelques cours d'eau, où dormaient quelques étangs. L'horizon était borné par de hautes montagnes nues ; pas un arbre, pas un arbrisseau ne se dressait sur ces steppes. Des nuées d'oiseaux de mer, peu habitués à de telles visites, tournoyaient autour du navire ; ils plongeaient à l'envi sur les débris d'alimens que la vague emportait de la corvette. Cependant la position empirait, la marée en se retirant avait forcé l'*Uranie* à s'incliner davantage, et les lames entraient et sortaient par le sabord de la batterie. Il fallut couper les mâts et se hâter de chercher un asile à terre.

« La nécessité de conserver tous les bras au maniement des pompes avait empêché de donner autant de soins qu'il eut fallu au sauvetage des objets utiles à l'établissement à terre. On y songea quand le navire fut échoué : on dégagea le plus qu'on put de poudre et de biscuit ; on espérait aussi que l'île fournirait le reste de la nourriture. En effet, à peine y était-on débarqué que les matelots tuèrent sur les bords d'un étang un phoque qui s'y était retiré sans doute pour mourir de vieillesse. C'était une énorme bête du poids de deux mille livres environ, et qui, pendant long-temps, fournit aux naufragés un aliment gras et huileux. Quand on n'avait rien à manger, on enlevait à cette grosse pièce la quantité de chair nécessaire pour la journée. Dans ces contrées à température fraîche, la viande se conserve d'autant mieux en plein air, qu'on n'y trouve aucun des insectes qui la corrompent ailleurs.

« Cependant tout était disposé pour le campement. A quelques pas du rivage, derrière des dunes de sable, on dressa des tentes non loin d'un ruisseau d'eau douce. Le

même ordre que celui du bord présida à cet arrangement. Le commandant eût sa tente, l'état-major la sienne, puis les maîtres, puis enfin l'équipage. Les rapports respectifs furent maintenus; la plus grande discipline fut observée : on se serait cru encore sur la corvette. Au milieu d'une terre ingrate et après avoir perdu ses provisions, le plus essentiel était de songer aux vivres. Il y avait là cent un hommes à nourrir. On alla donc, dès les premiers jours, à la chasse et à la pêche. Dans le temps de leur prise de possession, les Espagnols avaient lâché sur l'île des bœufs et des chevaux redevenus sauvages. On se mit à l'affût derrière des accidens de terrains, et l'on parvint à en tuer un petit nombre. Les oies du rivage, les oiseaux de mer, les canards, les alouettes servirent aussi, dans les premiers jours, à défrayer la table. On fit tout cuire, tout rôtir, les albatros, les pétrels géants, les mouettes, les vautours noirs, les aigles, les cormorans qui volaient par milliers autour de ces îles brumeuses. Ces oiseaux étaient si affamés, qu'ils tourbillonnaient autour des chasseurs, pour leur disputer le gibier qu'ils venaient de tuer : — ainsi les Français avaient deux proies au lieu d'une. Mais de tous, celui qui fut d'un plus grand secours, c'est le manchot ou pingouin. Cet oiseau-poisson, que nous avons déjà vu à l'île de Tristan-d'Acugnha, est organisé de manière à nager plutôt que voler. Au lieu d'ailes, il a des nageoires aplaties, et son corps est couvert d'un feutre serré, plutôt semblable à de la soie qu'à de la plume; on dirait même que ses petites rames sont couvertes d'écailles. Vivant presque toujours dans l'eau, où ils se nourrissent de poisson, les pingouins tenaient alors leurs assises passagères dans une petite île fangeuse de la rade. C'était l'époque où ils pondent et élèvent leurs petits : pour n'être point inquiétés, ils se cachaient par milliers au milieu des hautes graminées. Les naufragés

manquaient-ils d'autres ressources? On faisait une descente sur l'île aux pingouins ; on y surprenait, rangés à la file, dans leurs terriers, ces stupides oiseaux, qui se laissaient assommer un à un sans presque savoir ce que cela voulait dire, opposant à peine aux coups de bâton une fuite embarrassée et des cris lamentables semblables à ceux d'un ânon.

« Les amphibies et les oiseaux de mer furent aussi d'une grande utilité. Les matelots poursuivirent et tuèrent un grand nombre de phoques, mammifère qui ressemble au chien, et qui n'a pour se mouvoir à terre que des moignons informes sur lesquels il se traîne et rampe ; un jour la chance fut plus belle encore, on tua une baleine. L'énorme cétacé était venu s'échouer entre deux rochers : il frappait la mer de sa queue et lançait par ses évens des torrens d'eau réduite en vapeur. Vingt coups de fusil tirés sur lui n'avaient pu entamer le monstre marin, quand un matelot nommé Barthe alla vers lui en sautant d'un rocher à l'autre, grimpa, armé d'une hache, sur son dos, et lui fit une entaille énorme dans laquelle il enfonça un grappin qu'il avait d'avance amarré à terre. La baleine se débattait ; mais échouée et hors de son élément, elle ne pouvait que redoubler la terrible oscillation de sa queue et le jeu hydraulique de ses évens. A la marée montante, elle parvint cependant à se dégager, rompit le filin qui la retenait fixée au rivage et prit le large ; mais quelques heures après elle fut de nouveau rejetée mourante sur la grève. A peine les oiseaux de proie eurent-ils vu ce corps énorme, qu'ils fondirent sur lui pour le déchiqueter pièce à pièce. Leurs coups de bec en eurent bientôt fait jaillir une énorme quantité d'huile, qui rendit les alentours glissants et inabordables.

« Ainsi, chacun se distribuait le travail. Pendant que

les chasseurs et les pêcheurs s'aventuraient au loin, on ne restait pas oisif dans le camp. A terre comme à bord, chaque matin, la cloche appelait les gens à l'ouvrage. Ceux-ci allaient enlever au navire échoué ce qui était nécessaire pour en construire un autre ; ceux-là préparaient la tourbe qui servait à la cuisson des alimens. Les charpentiers et les serruriers donnaient leurs soins au pontage de la chaloupe qu'on devait, à la dernière extrémité, envoyer vers le continent Américain à la recherche de secours. Cette dernière tentative était si sérieusement projetée qu'on avait déjà choisi les matelots qui devaient monter cette embarcation.

« Dans une situation si critique, les savants de l'*Uranie* ne se croyaient pas plus dispensés que les autres du travail commun, et encore, dans leurs heures libres, continuaient-ils à étudier la zoologie de cette terre. Dans une de ces reconnaissances, le docteur Quoy poussa jusqu'au village Saint-Louis, ruines de l'établissement fondé par Bougainville. Il parcourut avec un serrement de cœur ces maisons debout encore, mais sans toiture. Il retrouva des plantes potagères qui annonçaient le passage d'une civilisation. Ce qu'il y eut de plus singulier, c'est qu'au moment où il traversa ces lieux, une fumée abondante s'échappa du sol. Il s'approcha : il crut que quelqu'un avait abordé sur l'île à l'insu de ses nouveaux habitants. Vain espoir ! c'était un feu qui brûlait depuis deux mois sur ce terrain tourbeux. La date en était écrite en anglais sur le mur.

« Cependant, les jours s'écoulaient et l'hiver était proche. Encore quelques mois et ces cent hommes allaient périr, sous les neiges, de misère et de faim. Les pingouins avaient déjà émigré ; les autres oiseaux, les phoques aussi allaient les suivre. L'île ne pouvait suffire à nourrir tout

ce monde dans la mauvaise saison. La perspective était affreuse, désolante, sans issue. Si aucun navire ne se montre, c'en est fait de tout l'équipage. La chaloupe s'aventurera bien à la recherche du continent; mais arrivera-t-elle? et si elle arrive, enverra-t-elle du secours à temps? horrible incertitude! effrayant et triste avenir! telle était la situation des naufragés dans la première quinzaine d'avril, quand, un matin, on entend une voix de matelot crier : « navire! navire au large! nous sommes sauvés! » On regarde; on monte sur les hauteurs : c'était en effet un navire. Le canot est mis à la mer avec quelques provisions, les meilleurs matelots et l'officier de marine Fabré. Le navire sauveur paraît, disparaît, puis reparaît encore. M. Fabré l'atteint. C'est une goëlette dépendant d'un navire américain de cinq cents tonneaux, qui est en cours de pêche sur une île voisine. Le patron ne peut traiter directement, n'ayant que des pouvoirs subalternes. Mais un officier, M. Dubaud, monte à bord pour aller avec la goëlette vers le capitaine nommé Horn, de qui dépend dès lors le salut de l'équipage français. Ce ne sera pas lui toutefois qui le sauvera. Pendant l'aller et le retour, paraît en tête de la rade un navire américain, qui vient aux Malouines pour se réparer d'une voie d'eau. L'officier Dubaud étant alors de retour avec le capitaine qu'il est allé chercher, tout s'arrange pour le mieux. On indemnise le capitaine Horn, et l'on achète l'autre navire après l'avoir fait remettre en état par les calfats et les charpentiers de l'*Uranie*. Ainsi secouru, ce malheureux équipage put gagner Montevideo, et de là un des ports de France. »

Voici maintenant quelques détails sur les essais de colonisation de la France, dans ce groupe :

Le célèbre navigateur Bougainville, dans un de ses voyages, ayant remarqué, par la position de ces îles qui se trou-

vent vis-à-vis du détroit de Magellan, qu'un établissement y serait très-utile pour servir de relâche aux navires destinés à se rendre dans les mers du Sud, en doublant le Cap-Horn, ou qui en reviendraient par le même chemin, s'efforça d'engager le roi Louis XV à envoyer une colonie aux Malouines. Afin de mieux réussir dans son projet, il proposa d'établir sur ce point un établissement à ses propres frais. Aidé auprès de la cour par deux de ses parens, il fut autorisé à le faire, et partit de Saint-Malo, emmenant plusieurs familles Canadiennes sur deux vaisseaux, l'*Aigle* et le *Sphinx*.

L'illustre navigateur aborda dans l'île de la Soledad, et débarqua dans la Baie-Française le 3 février 1764. Tout annonçait aux colons que leur nouvelle terre n'avait jamais été habitée. Les oiseaux, sans être effarouchés par la vue de l'homme, venaient se poser sur leur tête, dans leur familiarité primitive; et plus loin, dans l'intérieur des terres, rien qui eut conservé des traces de l'homme. La tranquillité dont jouissaient les animaux semblait prouver, au contraire, qu'il n'y avait fait que de courtes et rares apparitions ; car on voyait dormir sur les grèves silencieuses des troupes de phoques de plusieurs variétés, tels que l'otarie de Forster ou ours marin, le petit lion marin, le monstrueux phoque à trompe, appelé aussi quelquefois éléphant marin. Dans les hautes herbes de la plage, les pingouins couvaient en paix leurs œufs, sans se déranger, même à l'approche de leurs nouveaux hôtes ; on se croyait transporté aux premiers jours de la création, et au renouvellement de ces scènes ingénues, qu'a si admirablement tracées le pinceau du sublime auteur du *Paradis perdu*. La construction des maisons des émigrants fut loin d'enlever à l'île Soledad cette couleur primitive, qu'elle avait à leur arrivée ; ces cases, construites en gazon et couvertes de

jones, ajoutaient même au pittoresque du tableau. Bougainville fit aussi bâtir des magasins et un fort, dans la cour duquel il fit élever un petit obélisque. Sous ses fondemens il fit placer une médaille d'argent, avec une inscription destinée à rappeler la date de cet événement. Ce jour-là, 5 avril 1764, il accomplit les formalités de prise de possession de tout le groupe, au nom du roi de France.

Cependant, les nouveaux colons s'efforçaient de se suffire à eux-mêmes. Ils allaient à la chasse et à la pêche, qui étaient presque toujours heureuses, dans un pays où les poissons et les oiseaux abondent ; et ces distractions ne leur faisaient pas négliger pour cela leurs travaux agricoles. Toutes les graines qu'ils avaient apportées de France avaient réussi, et ils pouvaient espérer, l'année suivante, de puiser, dans leurs cultures, le fond de leur nourriture. Mais pendant que la colonie française accomplissait tous ces travaux, l'Angleterre cherchait à contrecarrer ses projets ; car à peine Bougainville eût-il installé à la Soledad les familles destinées à y résider, que le commodore Byron parut dans l'île Falkland, et, jetant l'ancre dans le port de la Croisade, qu'il nomma Port-Egmont, il prit possession du groupe entier, au nom du roi d'Angleterre, et l'année suivante, la frégate *le Jason* menaça la colonie française d'une descente. Mais cette formalité ne fut suivie d'aucune tentative d'établissement. Ce ne fut que deux ans plus tard que Mac Bride commença, sur ces rives, une colonie qui ne devait pas mieux réussir que celle de notre compatriote.

Cependant Bougainville, qui était retourné en France, n'avait pas oublié les vingt-sept colons qu'il avait laissés sous les ordres de M. de Nerville, son cousin germain. Il revint aux Malouines le 5 janvier 1765, et voyant que

l'île manquait complètement d'arbres, il repartit peu de temps après pour aller chercher, dans le détroit de Magellan, des bois de charpente, des palissades et de jeunes plants d'arbres. A cette époque, la colonie commençait à prendre forme, le commandant et l'ordonnateur occupaient des maisons en pierre, vastes et commodes ; les colons travaillaient avec ardeur à l'agriculture, et leurs travaux étaient couronnés d'un plein succès. Ils cherchaient en même temps à utiliser les ressources locales, et l'année suivante, l'*Aigle* ramena en France un chargement d'huile et de peaux de phoques tannées.

Tout allait bien, et l'établissement de la Soledad n'eût pas tardé à devenir florissant, si l'Espagne, qui voyait d'un œil d'envie toutes les occupations voisines de ses possessions d'outre-mer, ne fut intervenue aussi dans cette question. Elle réclama les Malouines, sous l'étrange prétexte qu'elles n'étaient qu'une dépendance de l'Amérique du sud, dont l'extrémité reconnaissait sa domination. Qui le croirait jamais, si l'histoire n'était pas là pour le prouver ! le cabinet parut reconnaître les prétendus droits de l'Espagne. Il exigea seulement le remboursement des frais occasionnés par l'établissement de Port-Louis, qui se montaient à 600,000 livres.

Il ne se trouvait donc plus que l'Angleterre dont la présence, dans cet archipel, pût inquiéter l'Espagne ; et ce qu'il y a de plus extraordinaire dans cela, c'est que cette dernière ne fit pas plus attention à son établissement que si elle l'eût ignoré complètement. Ce ne fut que deux années plus tard, que deux vaisseaux de ces nations rivales s'étant rencontrés, leurs commandants parurent très-surpris de leurs établissemens réciproques, et Anglais et Espagnols s'ordonnèrent mutuellement de quitter ces îles, et

puis les deux navires continuèrent paisiblement leur voyage.

Il était visible que les choses n'en pouvaient rester là, et les colons ayant informé de ce fait leurs gouvernemens réciproques, Francisco Bucarelli y Ursua, gouverneur de Buénos-Ayres, s'empressa d'envoyer contre la colonie anglaise une escadre composée de cinq frégates, avec 1,400 hommes de débarquement, commandés par don Mariadaga. Les Anglais, quoique prévenus à l'avance, n'ayant pu réunir que trois vaisseaux, furent obligés, après un combat meurtrier, de céder la victoire aux Espagnols : la colonie anglaise tomba en leur pouvoir le 10 juin 1770.

L'Angleterre se montra vivement irritée de cette agression, et l'Espagne, craignant que cette puissance alors alliée du Portugal, ne tentât quelque coup de main sur ses possessions d'Amérique, désavoua hautement l'acte de brutalité que le gouverneur Bucarelli avait cru devoir prendre sur lui, et décida que Port-Egmont serait restitué à Sa Majesté Britannique ; mais ce qui ne l'étonna pas peu, c'est que l'Angleterre ne fut pas plutôt rentrée en possession de l'île Falkland, qu'elle l'abandonna.

L'établissement espagnol de la Soledad ne prospéra pas mieux : les colons avaient apporté aux Malouines leur indolence native. L'agriculture ne faisait pas de progrès. Les arbres apportés du détroit de Magellan n'ayant pas réussi, ils ne s'occupèrent pas de les remplacer par d'autres mieux appropriés au climat. Accoutumés à un plus chaud soleil, ils ne pouvaient s'habituer au ciel brumeux et humide de ces îles. C'est donc avec joie qu'ils abandonnèrent un pays où ils avaient beaucoup souffert, laissant après eux des taureaux, des chevaux et des porcs, qui sont l'origine de ceux qu'on rencontre aujourd'hui par milliers aux Malouines. Mais le cabinet de Madrid, voulant conserver ce poste

avancé de ses possessions coloniales, entretint une garnison à l'extrémité occidentale de l'archipel. On ne sait pas au juste l'époque où l'Espagne la retira, on croit néanmoins que c'est au commencement de ce siècle, car de 1810 à 1820, il ne se trouvait plus personne aux Molouines pour en revendiquer la possession.

Ce n'est pas là le dernier mot de leur histoire, et elles devaient subir encore bien d'autres transformations. En 1820, la république de Buénos-Ayres envoya la frégate l'*Héroïne* prendre possession de ce groupe. Les violentes agitations auxquelles était en proie, à cette époque, l'Amérique méridionale qui luttait avec l'Espagne pour conquérir son indépendance, l'empêcha de donner suite à ses prétentions. Ce ne fut qu'en 1829 qu'on vit paraître un décret où la République-Argentine prétendait hériter de tous les droits de l'Espagne sur les terres situées près du Cap-Horn. Ces raisons assez étranges, il me semble, puisqu'il en résulterait qu'un état qui s'émancipe, hériterait par cela même des territoires voisins appartenant à ses anciens maîtres; ces raisons, dis-je, n'empêchèrent pas d'y envoyer une colonie sous le commandement de M. Louis Vernet de Hambourg, qui venait de faire tout récemment une exploration complète des Malouines.

Le nouveau gouverneur débarqua à la Baie-Française avec quarante colons. Mais il semble que ces îles doivent être fatales à tous leurs établissemens, et des contre-temps fâcheux attendaient les nouveaux colons, comme ceux qui les avaient précédés, au moment où la colonie commençait à prospérer. M. Vernet, qui s'attribuait le privilège exclusif de la pêche dans les parages de cet archipel, s'empara d'un navire américain des Etats-Unis qui, malgré plusieurs avertissemens communiqués au consul de cette nation, n'en continuait pas moins à pêcher dans les eaux des Malouines. Cet acte arbitraire donna lieu à des re-

présailles funestes, et attira sur la colonie la colère de Silas Duncan, commandant de la corvette *Lexington* qui, sans y être autorisé par son gouvernement, se rendit de la Plata aux îles Falkland, attaqua à l'improviste le nouvel établissement, saccagea les propriétés des colons et ruina leurs demeures. Plusieurs d'entr'eux, parmi lesquels M. Brisbane, furent emprisonnés dans le vaisseau américain et accablés de mauvais traitemens jusqu'à Buénos-Ayres, où on les remit entre les mains du gouverneur, dans le mois de février 1832. Les Etats-Unis approuvèrent hautement la conduite du capitaine Duncan, et réclamèrent non-seulement des indemnités pour le préjudice causé au commerce de l'Union, mais encore une réparation éclatante pour les prétendus dommages éprouvés par les citoyens des États.

Je n'entrerai point dans les interminables discussions qui s'élevèrent à ce sujet entre les deux républiques. Mais ce qu'il y a de plus curieux dans tout cela, c'est que l'Angleterre, qui n'avait pas renoncé un seul instant à ses prétentions sur cet archipel, mit à profit les débats des deux nations rivales ; et les deux frégates la *Clio* et le *Tyne* ayant mouillé, l'une dans le Hâvre de Berkley et l'autre à Port-Egmont, on vit se renouveler la réalisation de la morale d'une fable de La Fontaine :

Arrive un troisième larron, etc.

Pour qualifier parfaitement la conduite de l'Angleterre dans cette circonstance, j'aurai encore recours à notre fabuliste, lorsqu'il dit, que le lion prétendait à toutes les parts, dans un partage, parce qu'il s'appelait lion. Ce qu'il y a de peu gai dans tout cela, c'est que la France joue trop souvent avec elle le rôle de mouton.

Les îles Malouines sont donc aujourd'hui sous la griffe du lion britannique, qui ne les lâchera pas aussi facilement que ses adversaires.

CHAPITRE SIXIÈME.

Aspect général des Malouines. — Ile Conti ou de la Soledad. — Description de l'ile. — Ses productions. — Ile Falkland. — New-Island' nouvelle historique.

Les Malouines présentent aux regards du voyageur, qui les contemple pour la première fois, un aspect étrange et tout-à-fait nouveau ; ce ne sont plus les montagnes boisées et verdoyantes de Juan-Fernandès ; ce ne sont plus les bananiers et les palmiers des contrées intertropicales ; ici, on ne rencontre rien de cette nature luxuriante et grandiose qui fait le charme de quelques contrées. La vue se prolonge sur d'immenses plaines tristes et nues, couvertes d'une espèce d'herbe qui croît toujours à la même hauteur, et qui jette aussi son vert tapis sur les hautes montagnes qui accidentent l'horizon. Pas un arbre ne vient varier la désolante uniformité de ces terres, qu'on ne peut comparer, pour la physionomie, qu'aux Pampas de l'Amérique méridionale. Le paysage n'est pas plus riant sur les bords de la mer ; des falaises de rochers grisâtres incessamment battues par une mer turbulente, de vastes plages de sables au-dessus desquelles tourbillonnent des nuées d'oiseaux de mer, qui mêlent leurs cris perçants à la voix rauque des amphibies et aux siffle-

mens des vents déchaînés; de nombreuses criques dont les anses festonnent le rivage, séparées les unes des autres par d'énormes blocs de rochers; et, non loin de ces petits hâvres, des îlots que recherche le lion marin. Au loin, des cétacés sur la mer, tel est l'aspect que présentent les Malouines.

Pourtant ce paysage uniforme s'anime par fois. Dans ces prairies sans bornes, où les plantes rampantes s'étendent en inextricables réseaux, galopent en liberté des troupes de chevaux sauvages, près des lieux où paissent paisiblement de nombreux taureaux. Des porcs habitent près des ruisseaux et des étangs, d'où l'on voit s'envoler sans cesse une multitude d'oiseaux aquatiques, le cormoran, la bécassine, le cygne à tête noire, l'oie et le canard, dont les deux derniers furent naturalisés à la Soledad par les Français. L'outarde, l'hirondelle de mer, le vanneau et la grive sont si nombreux, qu'ils couvrent quelquefois des plaines immenses et des plages à plusieurs lieues d'étendue.

Quelques fleurs s'épanouissent aussi dans ces îles ; çà et là on aperçoit des tapis de verdure, où brillent la violette, l'hépathique et la brillante calcéolaire. On trouve encore le singulier bolax, ou gommier à touffes pittoresques de six pieds de haut, dont les tiges distillent une gomme d'un parfum aromatique qui rappelle l'encens. Exposée à la lumière d'une lampe, cette gomme brûle comme la plus fine résine, et laisse pour résidu une huile noirâtre, incombustible qui devient, en se refroidissant, un corps solide et collant. Le jonc à grandes fleurs, la bruyère et la gunnère de Magellanie se montrent encore quelquefois dans la plaine et sur les montagnes ; et l'explorateur est averti, par son doux parfum d'amande, des lieux où croît la vinaigrette, dont la fleur blanche

ressemble à une petite tulipe. Les fougères et les nassauvies embellissent les versants raides et prolongés des montagnes, et les mousses y donnent des tapis verdoyants. Sur les rochers se balancent, au souffle des vents, des lichens fruticuleux qui, par leurs ramifications, ressemblent de loin à des arbustes.

—

Ile Conti ou de la Soledad.

Nous avons déjà vu que l'île appelée Conti par les Français, et la Soledad par les Espagnols, était la plus intéressante au point de vue historique ; elle l'est aussi sous le rapport de ses productions. Elle a 26 lieues du nord-est au sud-ouest, et 15 lieues dans sa plus grande largeur. Je ne parlerai point de sa physionomie générale, qui me forcerait de répéter ce que je viens de dire pour le groupe entier.

La Soledad est entièrement couverte de prairies où aucun végétal ne dépasse l'autre, et qui, pour cette raison, semble avoir été tondue au ciseau. Lorsqu'on se dirige de la Baie-des-Français vers l'intérieur, on traverse d'abord de vastes plaines couvertes de bruyère, pour arriver à des montagnes arides et nues, formées d'une espèce de grès blanc, où l'œil rencontre à peine çà et là quelques écharpes de mousses, ou des touffes de nassauvies et de fougères gigantesques, qui, sortant des interstices des rochers, suspendent leurs franges de verdure sur leurs flancs escarpés. A mesure qu'on avance, on est frappé de la grandeur et en même temps du désordre qui règnent dans ces solitudes. Les crêtes des montagnes, hautes de 300 toises environ, présentent partout des traces d'ébranlemens terrestres. Tantôt elles affectent la forme

de cubes ou de tables d'un grand volume, dont la matière est un grès quartzeux, imitant dans leurs assises des monumens d'architecture. Ces énormes blocs se déroulent au loin, rangés avec une régularité qui révèle à l'esprit les épouvantables convulsions physiques de ces lieux. Le front chauve et couvert de cicatrices de ces montagnes, usées par le temps, est d'un effet imposant, et, pour me servir de l'expression de M. Pernetty, c'est un spectacle horriblement beau. Du sommet des rochers, on aperçoit une autre chaîne qui court dans une direction parallèle, séparée d'elle par une vallée d'un demi-quart de lieue de large et de deux cents pieds de profondeur. Cette vallée offre une véritable image du chaos, et jamais terre ne présenta aux regards tant de meurtrissures. D'énormes blocs de pierre détachés des montagnes l'encombrent de tous côtés, dans un désordre effrayant. Quelques touffes de plantes, qui se font jour avec peine sous ces masses mal jointes dormant là depuis des siècles, mêlent seules un peu de vie à cette scène de désolation.

L'île est dominée, dans le centre, par le mont Chastellux, d'où partent une foule de petites chaînes qui, s'avançant ensuite dans différentes directions, donnent naissance à une foule de ruisseaux dessinant dans leur course rapide des étangs, des baies et des lacs où se tiennent sans cesse des oiseaux aquatiques.

La terre de l'île est ocreuse, rouge et jaune, et se compose aussi de spath et de quartz. On y trouve en grande quantité cette tourbe si précieuse comme moyen de chauffage; mais ces couches augmentent d'épaisseur à mesure qu'on s'avance dans l'intérieur des terres. Taillée sur ses bords d'une manière irrégulière, on la prendrait de loin pour des murs élevés par la main des hommes. Ces accidens de terrain sont très-fréquens, surtout sur les hauteurs, et

sans leur grand nombre, on croirait aisément que ces espèces de remparts ont été élevés par les chevaux sauvages, qui viennent s'y abriter contre la fureur des vents.

La température est plus douce aux Malouines que ne le ferait conjecturer leur situation. Le thermomètre y monte rarement au-dessus de douze degrés Réaumur, et n'y descend presque jamais au-dessous du point de congélation : mais le climat est variable et inconstant, et le vent glacé du (1) sud y amène des tempêtes qui désolent ces parages, et qui se renouvellent dans toutes les saisons. Le fléau le plus redoutable, celui dont se sont toujours plaints les anciens colons, c'est l'humidité entretenue par le grand nombre des cours d'eau.

La Flore des Malouines, sans être très-riche, offre néanmoins des variétés assez intéressantes. Outre les plantes que nous avons déjà citées, il s'en trouve encore une grande quantité sur lesquelles on possède les observations de M. Dumont d'Urville, consignées dans les mémoires de la société linnéenne de Paris.

Le seul quadrupède autocthone qu'on ait trouvé aux Malouines, est une espèce de renard tout-à-fait différent de ceux des autres pays, auquel on n'a trouvé quelque ressemblance qu'avec le renard de la Patagonie et de la Terre-du-Feu ; ce qui a fait supposer, avec quelques autres raisons, que le groupe de ces îles était, dans le principe, une pointe avancée de l'Amérique du sud. Tous les autres animaux qu'on y rencontre à l'état sauvage, les chevaux, les bœufs, les cochons et les lapins, y ont été naturalisés par les Espagnols. Ils y ont tellement multiplié, malgré la

(1) Nous sommes dans l'hémisphère sud, que le lecteur ne l'oublie pas, de sorte que le vent du sud est celui qui vient du pôle, et se trouve, par conséquent, le plus froid.

chasse que leur font les marins et les pêcheurs, qu'en 1834 on pouvait évaluer à 12,000, au moins, le nombre des bêtes à cornes, et celui des chevaux à 4,000. Aussi ces îles sont-elles, pour les équipages, une terre de promission, où ils vont rétablir leur santé et renouveler leurs provisions.

Je ne parlerai point ici des différentes espèces d'oiseaux que j'ai nommés plus haut, qu'on rencontre dans ces îles; je donnerai seulement quelques détails sur les pingouins, ces oiseaux dont Pernetty a dit : « A les regarder de cent pas, on les prendrait pour des enfants de chœur en camail.» Ils se retirent dans une petite île située dans la Baie-Française, et en si grand nombre qu'on lui a donné le nom d'Ile-aux-Pingouins. Ils s'y creusent des terriers au milieu des grands gramens, ou fétuques en éventail, qui couvrent entièrement cet îlot, et c'est là que la femelle pond et qu'elle élève ses petits. Il se trouve encore à l'entrée de la Baie-Française deux autres îlots, auxquels on a donné le nom d'île aux loups marins et aux porcs.

Mais les animaux les plus remarquables des Malouines, ceux qui, pendant long-temps, ont donné de l'importance à ces îles, sont les amphibies connus sous la dénomination générale de phoques, dont plusieurs variétés fréquentent ces parages. Sur ces plages, où l'on en voit si peu aujourd'hui, campaient autrefois des pêcheurs occupés à faire bouillir la graisse de ces amphibies pour remplir leurs barils de l'huile qu'elle rendait. Depuis quelques années, ils sont obligés d'aller plus loin, et ils poussent leurs excursions jusqu'à la Terre-des-États et même jusqu'à la Nouvelle Shetland. Les variétés qu'on y trouvait autrefois étaient l'otarie de Pernetty, l'ours marin, ou otarie de Forster, dont la peau fournit des fourrures précieuses qui servent à faire des chapeaux très-fins, des garnitures de robes et des manteaux ; mais, grâce à son odorat subtil

qui lui fait reconnaître de loin l'approche de l'homme, il échappe souvent aux pêcheurs. Les autres variétés sont l'otarie molosse et l'éléphant marin ou phoque à trompe, le plus monstrueux du genre, qui a de 25 à 30 pieds de longueur. Ces animaux ne restent pas constamment aux Malouines, ils émigrent dans les grands froids ; mais ils sont aussi sensibles à l'excès de la chaleur qu'à l'excès du froid, et quand ils reposent sur la plage, si les rayons du soleil les incommodent, ils se couvrent le corps de sable humide à l'aide de leurs grandes nageoires.

Les mœurs des éléphants marins sont singulières, mais surtout au moment de leurs amours, où les mâles se livrent une guerre opiniâtre pour la possession de leurs femelles. Ils ne cessent le combat que lorsque leurs forces sont entièrement épuisées et après s'être mutuellement meurtri le corps par des blessures profondes qui se cicatrisent avec une promptitude incroyable. Pendant cette lutte, les femelles entourent les combattants, et attendent indifférentes l'amant que le sort leur prépare. Dans leur accouplement, leurs facultés sont tellement absorbées par la jouissance qu'ils se laisseraient tuer plutôt que de se déranger.

La femelle ne fait ordinairement qu'un petit, qu'elle nourrit par l'allaitement pendant sept ou huit semaines, pendant lesquelles elle ne mange pas non plus que le mâle; ensuite, le père et la mère conduisent leur nourrisson dans l'eau où toute la troupe nage de concert.

Quand ces mammifères reposent en grand nombre sur le rivage, ils ont assez d'instinct pour placer, en sentinelle, un ou plusieurs des leurs qui, lorsqu'il y a du danger, donnent par leurs cris le signal d'alarme. Mais comme ils sont très-lourds, et qu'ils sont obligés de suspendre leur marche tous les quinze ou vingt pas, exténués de fa-

tigue, il n'est pas difficile de les joindre, et l'on en fait alors un grand carnage.

—

Ile Falkland, proprement dite.

Il y a peu de chose à dire sur cette terre, qui n'a d'autre célébrité que celle qui se rattache à l'établissement Anglais au Port-Egmont. Elle est la plus grande des Malouines. On évalue sa longueur à cent milles de l'est à l'ouest, et sa largeur à soixante-dix milles du nord au sud; mais ses côtes sont si profondément découpées qu'on n'a pu déterminer parfaitement ses dimensions.

Quoiqu'elle serve souvent d'asile, ainsi que les autres îles de cet archipel, aux baleiniers qui fréquentent ces mers orageuses, elle est loin d'offrir les mêmes ressources que l'île de Conti; car les porcs, déposés par les colons Anglais dans l'île Saunder, ont sensiblement diminué. On n'y trouve plus guère aujourd'ui que des canards et des oies sauvages, encore ces oiseaux y sont-ils devenus fort rares.

Parmi les autres îles, nous nous bornerons à citer les îles Anican et celle des Lions-Marins au sud de la Soledad ; l'île Beauchesne, la plus méridionale de toutes ; au nord-ouest les îles Salvages, le Pain-de-Sucre, en face de l'île Saunder, et les Quais-Verts un peu plus au nord.

—

New-Island,

NOUVELLE HISTORIQUE.

Quelquefois, quand mes regards se portent sur les in-

nombrables îles disséminées sur une mappemonde, je me sens tout-à-coup plongé dans une indéfinissable mélancolie, en songeant à tous les malheurs dont ont été témoin un grand nombre d'entr'elles; infortunes solitaires, ignorées du monde entier, où l'homme luttait corps à corps avec les nombreuses nécessités qui venaient l'assaillir, en déployant une admirable philosophie et un courage plus héroïque que le guerrier qui, d'un pied ferme, attend la mort sur le champ de bataille ; car il y a certes plus d'héroïsme à vivre ainsi isolé de la nature entière, manquant de tout et ne devant le plus léger adoucissement à ses peines qu'à la plus infatigable industrie, que de mourir glorieusement dans un combat en cherchant la renommée et entouré de ses compagnons pour la proclamer. Mais en est-il de même pour les malheureuses victimes du naufrage ou de l'égoïsme ? Non, leur agonie douloureuse compte autant de tourmens que de minutes à vivre, et leur pensée appelle leur famille et leur patrie avec d'autant plus d'ardeur qu'il y a moins d'espérance de les revoir. Ces existences s'éteignent ensuite dans leur solitude sans avoir auprès d'elles un seul être chéri ; et puis, plus tard, quand on aborde dans ces tristes asiles, quelques squelettes blanchis par le temps, une petite cabane, un petit tombeau surmonté d'une croix, quelques maximes douloureuses gravées sur un rocher, sont les seuls témoins existants pour nous annoncer leurs malheurs et leurs souffrances.

Qui nous dira comment est mort Lapérouse après son naufrage devant l'île de Vanikoro? On a retrouvé quelques-unes de ses ancres, et divers objets qui avaient appartenu aux vaisseaux qu'il commandait ; mais personne n'a jamais soulevé le voile qui cache sa fin tragique. Est-il mort enseveli par les flots, ou assassiné par les ba-

bitants de ces îles inhospitalières? c'est là ce que personne n'a jamais su.

Dans l'île de New-Island, qui fait partie de l'archipel des Malouines, on aperçoit, près de la grève, une petite maison en pierre adossée contre un rocher destiné à la garantir de la violence des ouragans qui soufflent du sud, et dont la façade est tournée vers le nord. Cette petite habitation dispose à la rêverie. Quel mortel a pu la construire, en effet, dans une île déserte qui n'a jamais été colonisée? c'est, à n'en pas douter, une malheureuse victime du nau frage ; et l'histoire de l'infortuné qui l'a habitée est dramatique et intéressante, et donne profondément à réfléchir sur les hommes et sur les choses. Voici ses aventures.

Un navire anglais venait de faire naufrage, et ses débris, que l'on voyait encore flottants sur les ondes, allaient se briser avec fracas sur les écueils de la plage; mais il n'y avait pas eu de mort à déplorer, et les passagers et l'équipage, à l'aide de la chaloupe, avaient pu gagner l'île avec quelques provisions, au nombre de trente. Cependant, quoique sauvés de la fureur des flots, leur avenir leur paraissait désespérant, abandonnés comme ils se trouvaient sur une île déserte et sans ressources, ayant à souffrir, de plus, des cruelles intempéries d'un climat rude et froid.

Ils étaient depuis quelque temps dans cette triste solitude, lorsque, du sommet d'un haut promontoire, un d'entr'eux aperçut, un jour, une voile à l'horizon. Il se croyait d'abord abusé par un mirage trompeur. La faible lueur blanche paraissait quand elle surmontait une vague et puis disparaissait tout-à-coup, comme il arrive ordinairement quand on ne commence qu'à apercevoir un navire. Le naufragé suivait le point blanc, dans l'es-

pace, avec une anxiété qu'on ne comprendra jamais, quand on n'a pas été comme lui presque sans espoir de revoir son pays. Enfin la lueur blanche grandit ; bientôt les voiles se dessinent ; puis les mâts avec leurs vergues ; puis la coque du navire montre une légère bande noire au-dessus de la plaine liquide. L'infortuné, ivre de joie, n'avait pas attendu jusqu'à ce moment pour avertir de cette arrivée ses infortunés compagnons, qui tous réunis sur le sommet de la roche tendaient les mains au navire libérateur avec des démonstrations de joie non équivoques.

Bientôt il n'est plus qu'à une faible distance. Ils entendent l'ancre qui descend avec fracas au sein des ondes. Le capitaine naufragé choisit alors quatre matelots, et, prenant la chaloupe, il se rend à bord du navire. Il apprend alors que le navire est américain des États-unis. Cette nouvelle l'attrista un peu ; car l'Angleterre était alors en guerre avec cette république ; mais il invoqua avec tant de véhémence les droits sacrés de l'humanité, que le capitaine américain, qui était doué d'une âme sensible, fut touché de leur infortune. Le nombre seul des naufragés l'inquiétait un peu ; car son bâtiment était petit : mais le sentiment de l'humanité l'emporta sur toute autre considération. Eh bien ! s'écriait-il, puisqu'il nous arrive un surcroît de convives si inattendu, afin d'augmenter un peu nos vivres qui seraient insuffisants, nous chasserons dans l'île, nous y tuerons des porcs sauvages et des oiseaux ; puis, quand il alla à terre précédé par le capitaine anglais, qui avait appris cette bonne nouvelle à ses infortunés compagnons, tous les naufragés l'entourèrent en l'appelant leur père, leur libérateur.

Cette scène l'attendrit, et jamais il ne s'était trouvé aussi heureux. Toute la journée du lendemain se passa à chas-

ser, et on tua force gibier. On consacra quelques jours encore à ces exercices, et, la veille du jour fixé pour le départ, cet honnête capitaine, qui se nommait Barnard, fit conduire à son bord ses nouveaux passagers, leur déclarant en même temps son désir de chasser encore tout ce jour ; et bientôt, en effet, il disparut dans l'île suivi de quatre matelots. Il devait conduire les naufragés dans le premier port du Brésil qui se présenterait. Mais quel abîme d'ingratitude il y a dans le cœur de l'homme ! Pendant que Barnard se brisait de fatigue pour le bien commun, on complotait sa ruine sur le navire hospitalier qui s'ouvrait ainsi devant l'infortune.

Quand les premiers transports de reconnaissance furent un peu refroidis, quelques alarmistes vinrent à considérer que l'Angleterre était en guerre avec les Etats-Unis, et quoique Barnard leur eût engagé sa parole d'honneur de les déposer au Brésil, ils en vinrent à douter de la pureté de ses intentions, le soupçonnant de ne vouloir les arracher à leur solitude, qu'afin de les livrer comme prisonniers, pour un salaire, aux Américains. Ces défiances répandirent bientôt le soupçon dans tous les cœurs, et la crainte fit former le plus horrible projet qui ait jamais déshonoré le cerveau humain. Pour prix de son humanité et de sa noble conduite, l'honnête Barnard devait être abandonné dans l'île, sans autres ressources que ce qu'il avait emporté avec lui, en sortant du navire. De la résolution on en vint à l'effet, et ces forcenés, mille fois plus méprisables que les pirates qui jouent au moins leur vie dans leurs déprédations, et qui sont susceptibles de reconnaissance pour leurs bienfaiteurs ; ces hommes indignes de la vie, dis-je, coupent le câble qui retenait l'ancre, mettent à la voile et portent le cap sur Rio-Janeiro.

L'infortuné Barnard arrive à son canot chargé de gibier, joyeux d'avance du plaisir qu'allait causer sa chasse à bord. Au moment de monter dans son embarcation, il veut jeter les regards sur la place où son navire était ancré, mais il n'aperçoit rien. Comme un léger brouillard enveloppait, depuis quelque temps, l'île et la mer dans son réseau, il n'en prit pas d'abord beaucoup de souci. Et comment d'ailleurs aurait-il prévu un semblable coup? qui se serait douté jamais que des hommes à qui il venait de rendre un service aussi signalé, eussent comploté une action aussi noire. Mais pourtant, en avançant sur la mer, comme il ne voyait rien paraître, il lui fallut bien se rendre à l'évidence. Son malheur était certain ; et il faudrait être bien philosophe pour ne pas s'émouvoir d'un trait pareil, et surtout quand il est accompagné de semblables circonstances. Comme ces hommes durent lui paraître misérables ! comme il dut les mépriser ! mais ces indignes forbans, la honte de l'humanité, allaient revoir leur patrie et leurs familles, et lui, malgré la noblesse de son âme et la beauté de son action, était peut-être destiné à mourir de chagrin et de misère dans cette île sauvage et à peine connue.

Ces pensées l'agitèrent au point qu'il s'écria : « quoi, de tels scélérats oseront lever la tête ; peut-être même qu'on profanera, en le leur donnant, le titre d'honnête, et la foudre ne les écrasera pas ! oh ! il y a des momens où l'on serait tenté de douter de toi, ô Providence ! mais malheureux ! plus que jamais j'ai besoin d'y croire ! j'ai besoin de penser qu'elle ne fait rien sans dessein et pour en venir à des voies inconnues aux mortels. Je n'avais jamais connu tout ce qu'il y avait de consolant dans cette maxime, que Dieu récompense les bons et punit les méchants.

Ces malheureux n'avaient avec eux presque aucun de

leurs effets; aussi eurent-ils cruellement à souffrir pendant la nuit, dans ces climats glacés, où la fraîcheur et l'humidité sont si pénétrantes. Pour comble d'infortunes, dans la première qu'ils y passèrent, le vent de sud soufla avec violence. Barnard, qui n'avait pu goûter un seul moment de repos, se promenait sur la grève en récitant les vers que Shakespeare met dans la bouche du roi Lear, et qui étaient si bien appropriés à la circonstance.

« Orage, épuise tes flancs, épanche tes torrens de pluie et de feux! vents, tonnerre, tempête, vous n'êtes point mes filles ; élémens furieux, je ne vous accuse point d'ingratitude..... Cependant j'ai le droit de vous appeler de lâches monstres, vous qui vous liguez avec deux filles perverses et me déclarez la guerre du haut des cieux! »

Quand la première vivacité de la douleur fut passée, Barnard vint à penser qu'un malheur ne devait pas nous jeter volontairement dans un plus grand, et que, parce qu'il avait été abandonné aussi lâchement, ce n'était pas une raison pour se tuer; que d'ailleurs Dieu pouvait bien faire pour lui ce qu'il avait fait pour ces forbans, en envoyant vers l'île un navire sauveur. Dans cette suite d'idées, il voulut donner quelques ordres à ses matelots : Mais ces hommes le regardèrent avec dédain, et l'un d'eux lui répondit : — es-tu donc plus que nous pour nous commander? eh! qu'avons-nous à faire des ordres d'un capitaine sans navire! d'un capitaine imbécile, qui, par son incurie, a fait son malheur et le nôtre! eh! plut au ciel que tu eusses connu ton incapacité; car toi et nous ne serions pas parvenus au comble de l'infortune! »

Barnard dévora son outrage; mais comme le tigre captif, en déchirant ses rets; et il dit à ces brutes : — « oui, je vous supporterai, rebut de l'humanité, comme le lion mourant souffrit le coup de pied de l'âne, comme

Job sur son fumier reçut le soufflet du paria, en appelant sur vous la malédiction du ciel et de la terre! »

Mais là ne se bornèrent pas ses humiliations. Le soir, à souper, les quatre matelots se servirent les premiers, et l'un disait : — « camarades, le voilà pourtant cet homme qui voulait nous commander! tu nous donnes, en effet, un beau salaire pour que nous consentions à te servir! nous prétendons, au contraire, qu'ici le rôle change; tu prenais ce qu'il y avait de meilleur pour ta table; eh bien, nous t'abandonnerons la part que nous ne voudrons pas. » — « Si vous n'étiez pas les plus misérables et les derniers des hommes, leur répondit le capitaine avec force, vous comprendriez que, frappés par l'adversité, comme nous le sommes, ce n'est que par l'union que nous pourrons adoucir un peu la dureté de notre sort. » — « En effet, si nous agissions comme tu l'entends, nous adoucirions certainement le tien, s'écria un autre, paroles qui furent accompagnées des gros éclats de rire de toute la troupe. »

Barnard ne répliqua pas, et, malgré les affronts qu'il avait à souffrir journellement de ces brutes, il ne voulut pas se séparer d'eux. Il espérait toujours qu'ils finiraient par voir leur aveuglement et leur injustice.

Pendant ces déplorables querelles, chacun n'en travaillait pas avec moins d'ardeur pour se procurer le nécessaire. Vivant d'oiseaux, d'œufs d'albatros qu'ils prenaient dans le creux des rochers, ils firent aussi la chasse aux loups marins, dont la peau leur fournissait une excellente fourrure pour se couvrir, et la chair un aliment pour la table. Ils en faisaient aussi sécher une partie pour en manger, dans l'hiver, quand le gibier serait moins abondant. Ils allumaient leur feu avec de la poudre, et l'île étant dépourvue d'arbres, ils l'entretenaient avec de la tourbe. Ils plantèrent ensuite quelques pommes de terre

dont ils s'étaient heureusement munis, en quittant le navire. Après tous ces soins, ils se mirent en mesure de bâtir la petite maison en pierre dont nous avons parlé au commencement de cet article, afin d'avoir un abri contre la violence des vents de cette triste terre.

Mais leur petite provision de poudre ne tarda pas à diminuer fortement par les nombreuses détonations que nécessitaient leurs besoins journaliers ; ils consacrèrent le peu qui leur en restait, ainsi que leurs balles, à la chasse au loup marin, qui leur offrait plus d'avantage que les autres ; et comme la nécessité rend industrieux, Barnard dressa un chien qui, heureusement l'avait suivi à terre, à poursuivre les porcs sauvages, et cet animal était parvenu à en prendre plusieurs par son adresse. De plus, quand l'hiver approcha, leurs pommes de terre leur fournirent une assez bonne récolte qui eût pu leur permettre de vivre quelque temps sans aucune autre ressource.

Leur situation aurait été aussi bonne qu'ils eussent pu l'espérer, dans la circonstance, si la concorde avait régné parmi eux : mais malgré la patience du brave Barnard, leur ardeur à le persécuter ne s'était point ralentie, et, comme il était destiné à éprouver tous les malheurs à la fois, ils voulurent faire mieux que de l'humilier.

Un jour, ils affectèrent de ne pas vouloir chasser avec lui, et quand Barnard revint, la conduite étrange de ses compagnons envers lui, ce jour-là, leur air sombre et préoccupé, et peut-être aussi quelque secret pressentiment le conduisirent à la plage. Le canot n'y était plus, et ces misérables l'avaient enlevé pour s'enfuir. Leur société n'était certes pas regrettable ; mais une solitude absolue a quelque chose de si effrayant, que cet infortuné se crut plus à plaindre encore après leur départ, et il lui semblait que tout se réunissait à la fois pour l'accabler.

Pendant ses journées solitaires, il parcourait la surface de l'île avec son chien fidèle, seul être vivant qui ne l'eût pas trahi; elle était herbeuse, montagneuse et sans arbres, comme toutes les autres Malouines, et ses plaines se couvraient, dans la belle saison, d'une multitude innombrable d'oiseaux, d'outardes, de vanneaux et de grives; tandis que les lacs et les rivières étaient peuplés de cormorans, de bécassines, d'hirondelles de mer, d'oies, de canards et de cygnes à tête noire. Ce spectacle l'avait enchanté à son débarquement; mais maintenant il ne voyait plus ces paysages animés qu'avec un regard distrait et ennuyé, tant il est vrai de dire qu'il ne suffit pas qu'une chose soit belle pour être admirée; mais qu'il faut encore que l'esprit soit disposé à la sentir.

Il y avait dans l'île un spectacle qui, bien que moins gracieux, lui était beaucoup plus agréable dans la situation actuelle de son esprit. Dans la partie occidentale de New-Island s'elève un haut promontoire, immense muraille élevée à pic, par la main de la nature, à une hauteur de cent cinquante pieds. Sa base n'est qu'une suite d'affreux précipices, où les vagues, poussées par un violent vent d'ouest, viennent s'engouffrer avec un bruit épouvantable, et qu'on entend à une grande distance. Une vapeur d'eau jaillit, dans ces affreux chocs, au-dessus de l'abîme mugissant, suspendue comme des nuages plus légers au-dessus de ceux qui portent le tonnerre et la foudre. Ces flocons vaporeux s'élèvent à une prodigieuse hauteur, laissant voir au-dessous d'eux une écume battue et éblouissante de blancheur. Quand du sommet de ce promontoire élevé on veut plonger le regard dans cet affreux abîme, le courage le plus ferme recule d'effroi par un mouvement involontaire et spontané. C'est sur ce rocher solitaire que Barnard aimait à méditer quand ses nombreux

soins lui en laissaient le loisir. Ce bruit sinistre des vagues sur les rochers formait un concert si imposant, qu'il aimait à l'entendre et de loin et de près. Mais un jour qu'il regardait dans le fond de cet horrible gouffre, il se sentit tout-à-coup pris d'une affreuse tentation; — « une minute de souffrance, dit-il, et je sors des misères de cette vie! ce sort n'est-il donc pas préférable à une agonie de tous les instants ?... Puis il médita péniblement.... Mais peut-être que demain le navire libérateur abordera dans cette île, et alors, s'il était donné à mon âme de le voir, combien j'aurais à me reprocher mon manque de courage. »

Comme il était agité par ces tristes pensées, il vit paraître à l'horizon une lueur blanche. Il fixa ce point avec attention, et bientôt il distingua une embarcation qui avait une voile. Elle se rend vers la petite rade. Barnard y accourt. Quel est son étonnement de reconnaître ses quatre compagnons qui, honteux et repentants, se jettent à ses pieds en implorant leur pardon. Oh! ce jour fut une fête à New-Island. Le brave capitaine avait bu de l'eau du Léthé et ne se rappelait plus les mauvais procédés de ses matelots. « Eh bien! mes amis, leur disait-il, puisque vous me revenez, que le passé vous serve de leçon! ce n'est qu'en restant unis, croyez-le bien, que nous pouvons espérer de supporter la rigueur de notre destinée. En nous divisant, nous ajoutons une nouvelle infortune à celles qui nous accablent déjà : mais veuillez me raconter vos dernières aventures. »

Les matelots lui dirent alors qu'ils n'avaient pas pu aller plus loin que les dernières îles à l'ouest, et que, durant leur absence, qui avait été de plusieurs mois, ils n'avaient fait que courir d'une île à l'autre pour tâcher

de découvrir quelque navire, mais que leurs efforts avaient été vains.

Mais avec ces hommes brutaux, cette réconciliation ne porta pas d'heureux fruits ; la guerre se ralluma plus vive que jamais, et bientôt même ce fut trop peu des injures pour accabler leur malheureux capitaine, on alla jusqu'à former un horrible et lâche projet ; mais trois de ces hommes reculèrent devant la pensée d'un assassinat. Ils firent même plus, ils dénoncèrent le coupable à Barnard qui le fit conduire, pour sa punition, sur un îlot du hâvre des Quakers. Mais sa générosité le porta à lui envoyer chaque jour des vivres. Cet homme, peu habitué à rentrer en lui-même, fut forcé à la méditation par son inactivité forcée, et le lieu où il se trouvait était d'ailleurs bien propre à entretenir en lui des pensées sérieuses. Ses réflexions lui montrèrent toute l'horreur de son action, et le firent rougir d'avoir pu songer à la commettre. Au bout de trois semaines, Barnard, le jugeant assez puni, le fit ramener à New-Island ; et, depuis cette époque, ses cinq habitants vécurent unis.

Mais le chagrin minait sourdement ces existences, et Barnard suivait les progrès rapides du mal chez ses quatre compagnons, que la nostalgie allait bientôt conduire à leur dernière demeure. Lui-même, malgré une plus forte dose d'énergie et même un peu de philosophie, déclinait visiblement. Quelques mois encore et c'en était fait de ces cinq personnes, qui succombaient dans cette cruelle agonie du cœur et de l'esprit. Mais le 10 décembre 1815, une voile apparut sur la mer ; c'était le navire libérateur. On les reçut tous cinq à bord ; et le hasard voulut qu'ils dussent à la fois aux Anglais et leur malheur et leur délivrance.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Terres Magellaniques. — Terre des-États. — Détroit Lemaire. — Détroit de Magellan. — Voyage de Sarmiento. — Le Port-Famine. — Terre-du-Feu; — Son aspect. — Aventures de Banks et de Solander. — Habitants; — Leurs usages; — Leurs mœurs. — Anthropophagie. — Tribus diverses.

Terre-des-États.

Le 5 décembre, au matin, nous vîmes distinctement la Terre-des-Etats. Les sommets des montagnes étaient encore couverts de neige, quoique ce mois, dans l'hémisphère austral, équivalût à notre mois de juin. Cette neige paraissait d'un blanc plus foncé dans les crevasses, à cause de la masse que le vent y avait accumulée. Les monts s'étendaient à la suite les uns des autres, séparés entre eux par de très-petits espaces, qui semblaient des précipices affreux. Vers le soir, des volées de damiers, qui se retirent par milliers dans leurs rochers, couvrirent la mer; ce sont, avec les albatros et les phoques, les seuls habitants de ces terres désolées. Je n'y ai d'ailleurs aperçu aucune végétation; mais il paraît qu'il existe des arbres dans l'intérieur de l'île.

Les phoques, chassés des Malouines par la guerre opiniâtre qu'on leur y livrait, sont venus chercher un refuge sur ces plages glacées ; mais les pêcheurs les y poursuivent et s'avancent même jusqu'aux îles de l'Aurore pour cette intéressante pêche. Aujourd'hui la Terre-des-Etats appartient aux Anglais.

Le célèbre voyageur Anson ne fait pas de cette île une peinture fort avantageuse. Voici, du reste, ce qu'il en dit :

« Quelqu'affreux que soit l'aspect de la Terre-du-Feu, celui de la Terre-des-Etats a quelque chose encore de plus horrible. Il n'offre qu'une suite de rochers inaccessibles, hérissés de pointes aigues d'une hauteur prodigieuse, couverts d'une neige éternelle et ceints de précipices. Plusieurs de leurs pointes paraissent suspendues d'une manière étonnante. Les rocs qui leur servent de bases ne semblent séparés les uns des autres que par des crevasses qu'on croirait formées par des tremblemens de terre. Leurs côtes sont presque perpendiculaires. Elles paraissent pénétrer dans la substance des rochers, jusqu'à leurs racines. Enfin l'imagination ne peut rien se représenter de plus sauvage que cette terre. »

Mais aujourd'hui il paraît certain que la Terre-des-Etats est moins désolée qu'elle ne l'a paru à l'amiral Anson. Elle possède au nord des baies et des hâvres, et son sol nourrit des bois et de la verdure. Ce fait est aussi confirmé par Cook.

—

Terres Magellaniques.

On appelle ordinairement, Terres Magellaniques, cette vaste étendue d'îles qui s'étendent au sud de la Patagonie, du nom du célèbre navigateur qui, le premier,

s'aventura dans le détroit qui les sépare du continent américain. Ces îles courent en longueur dans une étendue de 130 lieues sur 80 de largeur. Cet immense archipel se divise, en outre, en plusieurs groupes qui sont : celui des îles l'Hermite, dont l'extrémité méridionale forme le véritable Cap-Horn, et d'autres moins importants, qui sont : les îles Barnevelt, les îles d'Evouts, et, plus au nord, l'Ile-Nouvelle. A l'entrée du canal de Noël, on trouve un archipel dont les principales îles sont, au sud et allant de l'ouest à l'est, la Cathédrale d'Yorck, l'île des Nigauds et celle des Oies ; au nord de cette dernière, l'île de l'Œuf, et au nord-ouest de celle-ci, l'Ile-Brûlée. Au nord de ce groupe s'étendent de grandes îles qui sont la plupart sans nom. Entre la Terre-du-Feu et le continent américain, qui se termine par la péninsule de Brunswick, il se trouve encore plusieurs groupes, dont un a reçu le nom d'archipel de Tolède. L'île principale est celle de la Mère-de-Dieu. Mais la plus connue est celle de Saint-Martin, où les Espagnols ont établi un poste. Le capitaine Parker-King a signalé, dans les mêmes parages, le groupe de Guayaneco. Il a aussi visité les îles qui bordent la côte de la Patagonie jusqu'à l'archipel de Chiloé, parmi lesquelles se trouvent Lobos, Roca-Partida et Campana, qu'il a baptisée du nom de Wellington.

Mais la plus grande et la plus intéressante de ces îles est la Terre-du-Feu, qui n'est séparée, que par le détroit Lemaire, de la Terre-des-Etats. Le canal qui les divise fut, pendant long-temps, le chemin qu'adoptèrent les navires qui devaient doubler le Cap-Horn ; mais ce détroit a été abandonné depuis quelque temps, surtout depuis que le capitaine King, qui fait autorité en cette matière, a nié positivement les avantages de la navigation dans ce dangereux canal.

Détroit de Magellan.

Beaucoup de navigateurs pensent que les avantages de la navigation, par ce détroit, ne sont pas assez généralement appréciés, et mettent cette route bien au-dessus de celle par le Cap-Horn, dont le moindre des inconvéniens est d'allonger beaucoup les voyages. Voici, à ce sujet, quelques réflexions de Bougainville qui peuvent faire autorité.

« Malgré les difficultés que nous avons essuyées, dit-il, je conseillerai toujours de préférer cette route à celle du Cap-Horn, depuis le mois de septembre jusqu'à la fin de mars. Dans les autres mois de l'année, quand les nuits sont de seize, dix-sept, dix-huit heures, je prendrais le parti de passer à mer découverte. Le vent contraire et la grosse mer ne sont pas des dangers, au lieu qu'il n'est pas sage de passer à tâtons entre les terres. »

Malgré le conseil de Bougainville, le détroit de Magellan n'est guère fréquenté aujourd'hui que par des goëlettes et des petits bricks. En outre de l'avantage d'abréger considérablement le voyage, cette route a encore l'agrément de pouvoir procurer, avec facilité, par la grande proximité des terres, des vivres frais, en gibier, en poisson, en coquillages, et même des plantes anti-scorbutiques pour réparer la santé des équipages malades.

Les voyageurs qui ont navigué dans le détroit de Magellan font des descriptions charmantes des sites qui s'offrent aux regards, de chaque côté. J'aurai recours, pour faire connaître ces lieux, à l'ouvrage de M. Lacroix :

« Le détroit de Magellan est peut-être le lieu le plus

pittoresque du globe, et le plus digne d'être décrit par les poètes. Il est, à juste titre, l'objet de l'admiration des marins. « Où trouverait-on, en effet, dit le capitaine Du-
» haut-Cilly, un détroit aussi profond, aussi long, aussi
» navigable, et cependant aussi resserré, offrant un si
» grand nombre de ports naturels, de mouillages sûrs et
» commodes : partout de l'eau excellente et du bois en
» abondance, du gibier, du poisson, des coquillages; en-
» fin, toutes les ressources que peut offrir un pays jus-
» qu'à présent inculte et à peu-près inhabité. »

» A la hauteur de la baie Grégoire, le pays, des deux côtés du détroit, n'offre que des plaines unies comme le reste de la Patagonie. Au Cap-Négro, un peu plus loin, il reprend tout-à-coup les caractères du sol de la Terre-du-Feu. On est surpris d'apercevoir, dans un espace de vingt milles, un changement si frappant dans le paysage. Le contraste est encore plus remarquable si l'on pousse jusqu'au Port-Famine, à soixante-dix milles de la baie Grégoire. Là, les montagnes sont couvertes de forêts impénétrables, sans-cesse battues par la pluie et les tempêtes; tandis que, dans les environs du cap Grégoire, un ciel pur et un soleil brillant illuminent de clartés splendides des plaines stériles et sablonneuses.

» Au Port-Famine, la vue s'étend sur des masses de rochers granitiques, et sur des bois tellement épais que pour s'y diriger en sûreté, il est nécessaire de se munir d'une boussole. Le mont Tarn, qui s'élève de 2,600 pieds au-dessus de la mer, domine la baie où les Espagnols fondèrent un établissement. Pendant l'hiver, l'aspect de ce lieu tristement célèbre est sombre et mélancolique. La neige couvre les montagnes environnantes, et un brouillard glacial s'étend, comme un linceul, sur toute la contrée.

» Nulle part, dans le détroit, on ne voit d'aussi beaux

arbres qu'au Port-Famine; le capitaine Duhaut-Cilly dit qu'il fut frappé de la beauté des forêts qui bordent la rivière, dont les eaux se jettent dans le fond de la baie. Il mesura des arbres qui avaient six pieds de diamètre, et plus de cinquante pieds au-dessous des branches, sains et droits comme des mâts de vaisseau.

» Les équipages des navires, qui relâchent dans ce port, y font la chasse à plusieurs espèces d'oiseaux, et notamment à des oies, à des canards sauvages, à des sarcelles, à des bécassines, à des pluviers et à des *race-horses*.

» D'ordinaire, quelques Patagons errants se montrent sur la rive, et viennent faire un commerce d'échange avec les marins. Les toldos de ces Indiens, qui s'élèvent dans le lointain, donnent au paysage un caractère encore plus singulier.

« Avant d'arriver au cap Froward, qui s'avance à l'extrémité de la péninsule Brunswick, le détroit s'élargit et donne entrée dans les canaux Saint-Gabriel et Madeleine. Les bords du premier de ces passages sont couverts, jusqu'au port Waterfall, d'immenses glaciers qui alimentent, d'espace en espace, de magnifiques cascades, supérieures, sous le rapport du nombre et de la hauteur, à toutes celles que l'on connaît. Dans une étendue de neuf ou dix milles, on compte plus de cent cinquante chutes, qui précipitent leurs eaux bouillonnantes dans le canal, d'une hauteur qui varie de quinze cents à deux mille pieds anglais. Quelques-uns de ces torrens sont masqués par le feuillage des arbres qui ombragent leurs bords; mais arrivés à la moitié de la descente, ils apparaissent tout-à-coup à la vue, comme s'ils jaillissaient du milieu de ces bois épais. D'autres se réunissent à la fin de leur course, et se jettent ensemble dans la mer au milieu d'un nuage de vapeurs. Les formes variées et les accidens de

ces cascades, le contraste qu'elles offrent avec le feuillage sombre des arbres dont les flancs des montagnes sont couverts ; le mont Buckland, dont le sommet, couvert d'un éternel manteau de neige, s'élève dans les airs sous la forme d'un gracieux obélisque ; les blanches nuées qui s'arrêtent sur le front de ces hauteurs volcaniques ; tout cela présente aux regards du voyageur un spectacle dont il est impossible de rendre la beauté. Il n'y a peut-être pas dans le monde entier une scène de la nature qui égale, en grandiose et en pittoresque, celle que l'on contemple dans cette partie du détroit de Magellan.

« Les eaux du cap Froward abondent en cétacés, en phoques et en marsouins. Ici, l'eau que les baleines lancent en jets brillants, présente une particularité remarquable : elle forme dans les airs des nuages argentés, visibles pendant plus d'une minute à l'œil nu, et à la distance de quatre milles.

« Du cap que nous venons de nommer au Port-Gallant, la rive septentrionale se prolonge presque en ligne droite. Du côté opposé, au contraire, on rencontre une multitude de passages bordés de hautes montagnes, séparées les unes des autres par des ravins profonds. Les deux rives sont couvertes d'une végétation vigoureuse ; toute fois, les arbres de la partie méridionale sont plus petits. L'aspect de cette partie du détroit, loin d'être horrible comme le dit Cordova, est, dans la bonne saison, extrêmement intéressant et pittoresque. Les montagnes les plus élevées sont sans doute privées de verdure, mais leurs crêtes abruptes et couvertes de neige font un contraste des plus poétiques avec le plateau inférieur, qui est entièrement revêtu d'une verdure gracieuse. Le paysage est encore varié par les teintes chaudes dont se

parent, en automne, les arbrisseaux qui s'élèvent sur le rivage. »

—

Voyage de Sarmiento.

LE PORT-FAMINE.

Le Port-Famine est tristement célèbre par un essai de colonisation malheureux qu'y entreprirent les Espagnols. La relation de voyage d'Arginsola, historien de l'exploration scientifique de Sarmiento, autour de l'Amérique méridionale, avait monté toutes les têtes en Espagne. L'enthousiaste voyageur, dans ses récits fantastiques, avait montré le sud de la Patagonie comme un véritable Eldorado. Il peignait les habitants de ces contrées comme des géants de trois aunes de haut, et répandit un certain merveilleux sur les mœurs et les usages de ce peuple extraordinaire, qui habitait dans l'intérieur de villes considérables, ornées d'édifices magnifiques, et possédant d'immenses richesses. La teinte féerique qu'Arginsola avait répandue sur ses récits, ne tarda pas à produire son effet sur l'imagination ardente des Espagnols. Un établissement fut résolu, et un assez grand nombre de personnes s'étant présentées comme colons, Sarmiento les débarqua, en 1582, sur la partie est de la péninsule de Brunswick, à l'endroit qu'on appelle aujourd'hui Port-Famine. Ils jetèrent alors, sous la direction de Sarmiento

et de Florès, les premiers fondemens de la ville de Saint-Philippe. Mais ces malheureux ne trouvèrent, dans ces régions glacées, aucun des objets qu'ils avaient rêvés. Cette terre, qu'ils avaient vue à travers le prisme de l'illusion, leur parut ingrate et inhospitalière. La contenance des peuples indigènes était hostile, et ils étaient obligés de se tenir constamment sur la défensive.

Cependant, les vivres qu'ils avaient apportés avec eux s'épuisaient et l'hiver approchait, l'hiver si terrible dans ces froids climats! car ceux qui n'ont pas pu conserver de provisions pour cette saison, ne doivent compter sur aucune ressource. Dans l'été, on peut s'y procurer, par la chasse, des oiseaux et des animaux, et par la pêche, des coquilles et des poissons; mais tout cela disparaît lorsque la neige, en couches épaisses, s'amoncèle sur le sol. Pour tâcher de prévenir la plus horrible des famines, Sarmiento résolut d'aller chercher des vivres dans les colonies du nord. Il s'embarqua, en effet; mais, après plusieurs naufrages, son mauvais destin le jeta entre les mains des Anglais, qui le retinrent prisonnier. Pendant ce temps, les quatre cents malheureux colons qu'il avait laissés à Saint-Philippe étaient dans le dernier des dénûmens. Manquant de tout, souffrant du froid et de la faim, ils étaient encore obligés de se défendre constamment contre les Patagons. Tant de fléaux réunis ne tardèrent pas à réduire leur nombre à vingt-cinq. C'est alors qu'ils prirent le parti de chercher, par terre, un lieu plus propice, qui leur fournirait les moyens de soutenir leur misérable existence. Ils partirent tous, à l'exception d'un seul qui voulut rester, et on n'a jamais entendu parler d'eux. Ce dernier fut trouvé, en 1587, sur les ruines de la ville naissante, par le corsaire Cavendish, qui l'emmena captif.

Aujourd'hui, le Port-Famine est utilisé par la république du Chili, à qui il appartient, qui en fait un lieu de déportation pour ses prisonniers politiques.

—

Terre-du-Feu.

Si l'on entendait par Terre-du-Feu un pays très-chaud, cette île ne pourrait pas être plus mal nommée, à moins qu'on ne lui ait donné ce nom par ironie; car c'est une contrée froide, désolée, couverte de montagnes qui entretiennent un hiver perpétuel. De terribles ouragans tourmentent encore les misérables habitants de cette portion de terre si mal dotée par le créateur, et pourtant sa latitude est bien plus élevée que celle de quelques pays de l'hémisphère nord, qui sont loin d'être froids au même degré. L'extrémité sud de la Terre-du-Feu, c'est-à-dire la partie où le climat est le plus (1) rigoureux, ne se trouve que par les 56° de latitude, tandis que la partie la plus méridionale de la Suède ne se rencontre que par les mêmes 56°, dans l'hémisphère nord, et certes, il est à croire que l'on n'a jamais vu en Suède, ni même en Norwège, geler des hommes en plein été, comme cela est arrivé dans la Terre-du-Feu.

---

(1) Il ne faut pas perdre de vue ici que le pôle se trouve au sud, dans cet hémisphère.

Le nom de Terre-du-Feu a été donné à cette île par les Espagnols, pour consacrer le souvenir des feux qu'ils avaient aperçus du rivage. Pour cette raison, le nom de Terre-du-Feu est beaucoup mieux approprié que celui de Terre-de-Feu, qu'on lui donne le plus souvent; car il rend parfaitement la dénomination Espagnole de Tierra-del-Fuego.

Les voyageurs qui ont exploré cette contrée en font des descriptions tout-à-fait contradictoires. L'amiral Anson, entr'autres, la peint sous les plus sombres couleurs. Le capitaine Wallis n'en fait pas non plus une description fort avantageuse. Mais Cook, qui la visita en 1769, a commencé à faire revenir un peu l'opinion publique en sa faveur. Il la vit en janvier, mois qui correspond à juillet, dans notre hémisphère, et il la trouva couverte d'arbres et de verdure; et il prétend même que l'erreur de ses devanciers vient de ce qu'ils ne l'avaient vue que pendant l'hiver. « Les hauteurs, dit-il, sont assez remarquables, mais ne peuvent être appelées des montagnes, quoique leurs sommets soient entièrement nus. Le sol des vallées est riche et d'une grande profondeur. Au pied de presque toutes ces collines, on trouve un petit ruisseau dont l'eau a une couleur rougeâtre, comme celle qui coule à travers nos tourbières d'Angleterre; mais elle n'a aucun mauvais goût, et, en tout, nous avons éprouvé que c'était la meilleure que nous eussions trouvée dans notre voyage. »

Ces montagnes, au front chauve, conservent de la neige pendant presque toute l'année; mais leur base et leurs flancs sont revêtus d'une verdure d'autant plus fraîche et plus riante que, l'été ne desséchant jamais la terre, les plantes y trouvent une éternelle fraîcheur. Presque tous les grands arbres, qu'on rencontre dans la plaine ou

sur les collines, sont des variétés du bouleau, (*betula antarctica*). On y voit aussi quelques individus d'une espèce de cannelle.

Dans les vallées revêtues de cette tendre verdure, quand le soleil de son rapide été échauffe l'air de ses rayons, ces paysages ordinairement si tristes s'animent tout-à-coup, et le chant perçant du colibri qui va suçant l'arôme des fleurs de la véronique azurée et de l'élégante fuchsie; l'accent plaintif du gobe-mouche à huppe blanche, perché sur le sommet des arbres, éveillent les échos de ces vallées dormantes, qui, dans ces jours trop courts, semblent sortir d'un long sommeil. Plus souvent le cri singulier du pic-noir, à la tête ornée d'une belle crête rouge, fait résonner les forêts; et le grimpereau, l'oiseau familier de ces contrées, qui accompagne avec curiosité le voyageur dans ses courses, fait entendre son joyeux ramage, semblable à un ricanement.

Dans les lits des ruisseaux se déploient les nappes verdoyantes du cresson, et leurs bords sont couverts de céleri sauvage et de canneberges rouges et blanches, plantes chéries des marins qui s'aventurent dans ces parages lointains; car leurs vertus salutaires font disparaître tous les symptômes du scorbut.

Les animaux, comme les plantes, n'y sont pas très-variés. On y trouve une espèce de chauve-souris et trois variétés de rats, le *tucutuco*, animal rongeur qui vit en troupes nombreuses, surtout dans la partie orientale; la loutre marine à qui les Fouégiens font une guerre opiniâtre, tant pour sa fourrure dont ils se couvrent le corps, que pour sa chair qui est pour eux un mets fort délicat. Les gouanacos vivent en troupes nombreuses sur les montagnes, et on rencontre quelquefois des cerfs dont il n'y a plus que de rares individus. Indépendamment des oi-

seaux dont j'ai déjà parlé, les bois abritent le *fucus scytalopus* ou roitelet qui se cache dans les buissons, et parmi les troncs d'arbres tombés de vieillesse ; et les parties les plus découvertes de l'île renferment trois ou quatre espèces de pinsons, une grive, un étourneau, deux *furnarii,* enfin des oiseaux de proie et quelques oiseaux nocturnes.

Les cétacés et les phoques fréquentent, en grand nombre, les rivages de la Terre-du-Feu, et sont, pour les Fouégiens, un présent providentiel ; car ils leur permettent de faire quelques provisions, sans lesquelles ils mourraient de faim, dans leurs longs hivers. Les insectes y sont rares et on ne trouverait pas un seul reptile dans tout le pays.

Les rochers sous-marins, dans le détroit de Magellan, sont revêtus partout de goëmons parmi lesquels on distingue le *kelp* ou *fucus giganteus* de Solander, dont les tiges ont jusqu'à trois cent soixante pieds, quoi qu'elles ne soient guère plus grosses que le pouce. Cet étonnant végétal voit un monde de petits poissons et de coquillages se mouvoir et vivre sur ses feuilles, des crabes, des oursins de mer, des étoiles, des holoturies, des planaries et des néréides, de toutes les formes et de toutes les couleurs, et une foule d'autres qu'il serait trop long d'énumérer. Plus d'un bâtiment navigant dans ce canal orageux a dû son salut à cette plante dont les longues tiges, entrelacées de cent manières, peuvent l'arrêter, au besoin, aussi bien que le meilleur câble.

Le récit suivant d'une excursion de Bancks et de Solander, pour étudier la végétation de la Terre-du-Feu, complètera les idées du lecteur sur ces tristes et froides régions.

Cook ayant relâché à la Terre-du-Feu, avant de s'engager dans le détroit Lemaire, les naturalistes qui fai-

saient partie de l'expédition, manifestèrent le désir d'étudier les productions d'une île si peu connue. Le 16 décembre 1769, de grand matin, MM. Bancks et Solander partirent du vaisseau, dans ce but, accompagnés du chirurgien, M. Monkhouse, de M. Green, l'astronome, de leurs gens et de deux matelots pour les aider à porter leur équipage.

Ils avaient aperçu, de la plage, une montagne dont la base était boisée, le centre occupé par une plaine et le sommet nu. La prairie fut l'objet qui les attira d'abord ; mais il se trouva qu'elle n'était qu'une plaine marécageuse, couverte de petits buissons de bouleaux, dont ils ne sortirent pas sans difficultés et en s'enfonçant dans la vase jusqu'à la cheville, n'écartant qu'à grand'peine le réseau serré que formaient les bouleaux par leurs branches entrelacées les unes dans les autres. Pour comble d'incommodité, le temps devint nébuleux et froid. Ils étaient à peine aux deux tiers de ce bois marécageux, que M. Buchan, un des dessinateurs de M. Bancks, fut saisi d'un accès d'épilepsie. On alluma du feu, et ceux qui étaient les plus fatigués furent laissés derrière pour prendre soin du malade. MM. Bancks et Solander, M. Green et M. Monkhouse continuèrent leur route, et dans peu ils parvinrent au sommet de la montagne, où ils purent faire une récolte abondante et curieuse de plantes nouvelles. Mais, ce qui bientôt ne fut pas pour eux aussi agréable, ce fut l'impossibilité où ils se trouvèrent de retourner à bord, le soir même, et la nécessité de coucher dans le bois, exposés au froid et à la neige. Ici je vais prendre le récit même de Cook.

« Il était près de huit heures du soir, mais il faisait encore assez jour, et l'on se mit en marche pour traverser la vallée. M. Bancks prit sur lui de faire l'arrière-garde

de sa troupe, pour empêcher qu'il ne restât des traîneurs. On verra bientôt que cette précaution n'était pas inutile. Le docteur Solander, qui avait traversé plus d'une fois les montagnes de la Norwège, savait bien qu'un grand froid, surtout quand il est joint à la fatigue, produit dans les membres une stupeur et un engourdissement presque insurmontables. Il conjura ses compagnons de ne point s'arrêter, quelque peine qu'il leur en pût coûter, et quelque soulagement qu'ils espérassent dans le repos. Quiconque s'asseiera, leur dit-il, s'endormira, et celui qui s'endormira ne se réveillera plus. Après cet avis qui les alarma, ils allèrent en avant ; ils étaient toujours sur le rocher, et n'avaient pas encore pu arriver jusqu'au marais, lorsque le froid devint si vif qu'il produisit les effets qu'on leur avait tant fait redouter. Le docteur Solander fut le premier qui ne put résister à ce besoin de sommeil contre lequel il s'était efforcé de prémunir ses compagnons; il demanda qu'on le laissât coucher. M. Bancks lui fit des prières et des remontrances inutiles. Il s'étendit sur la terre couverte de neige, et ce fut avec une peine extrême que son ami le tint éveillé. Richemond, un des noirs de M. Bancks, qui avait aussi souffert du froid, commença à rester derrière les autres. M. Bancks envoya en avant cinq personnes, parmi lesquelles était M. Buchan, pour préparer du feu au premier endroit qu'ils trouveraient convenable, et lui-même, avec quatre autres, demeura avec le docteur et Richemond, qu'on fit marcher, partie de gré et partie de force. Mais lorsqu'ils eurent traversé la plus grande partie du marais, ils déclarèrent qu'ils n'iraient pas plus loin. M. Bancks eut encore recours aux prières et aux instances; tout fut sans effet. Quand on disait à Richemond que, s'il s'arrêtait, il mourrait bientôt de froid, il répondait qu'il ne désirait

rien autre chose que de se reposer et de mourir. Le docteur ne renonçait pas si formellement à la vie; il disait qu'il voulait bien aller; mais qu'il lui fallait auparavant prendre un instant de sommeil, quoiqu'il eût avertit tout le monde que s'endormir et périr était la même chose. M. Bancks et les autres se trouvant dans l'impossibilité de les faire avancer, les laissèrent se coucher, soutenus en partie sur les broussailles, et l'un et l'autre tombèrent tout de suite dans un sommeil profond.

» Bientôt après, quelques-uns de ceux qui avaient été envoyés en avant revinrent avec la bonne nouvelle que le feu était allumé à un quart de mille de là. M. Bancks alors s'occupa d'éveiller le docteur Solander, et heureusement il y réussit; et quoiqu'il n'eût dormi que cinq minutes, il avait presque perdu l'usage de ses jambes, et tous ses membres étaient si contractés que ses souliers tombaient de ses pieds : il consentit cependant à marcher avec les secours qu'on pourrait lui donner ; mais tous ses efforts furent inutiles pour faire relever le pauvre Richemond. Après avoir tenté sans succès de le mettre en mouvement, M. Bancks laissa auprès de lui son autre noir et un matelot, qui semblaient avoir moins souffert du froid que les autres, leur promettant de les remplacer promptement par deux autres hommes qui se seraient suffisamment réchauffés ; il parvint enfin avec beaucoup de peine à faire arriver le docteur auprès du feu. Il envoya ensuite deux de ses gens qui s'étaient reposés, espérant qu'ils pourraient, avec le secours de ceux qui étaient restés derrière, rapporter Richemond, quand même il serait impossible de le réveiller. Environ une demi-heure après, il eut le chagrin de voir ses deux hommes revenir seuls ; ils dirent qu'ils avaient parcouru tous les environs de l'endroit où

l'on avait laissé Richemond, qu'ils n'y avaient trouvé personne, et bien qu'ils eussent crié à plusieurs reprises, on ne leur avait point répondu. Ce récit fut une cause d'étonnement et de chagrin, particulièrement pour M. Bancks qui ne pouvait concevoir comment cela était arrivé. Cependant, on se souvint qu'une bouteille de rhum, qui faisait toute la provision de la compagnie, était demeurée dans le havresac d'un des absens, et on conjectura que le noir et le matelot, qu'on avait laissés avec Richemond, s'étaient servis de ce moyen pour se tenir en haleine, et que tous trois en ayant bu un peu trop, s'étaient écartés de l'endroit où on les avait laissés, au lieu d'attendre les secours et les guides qu'on leur avait promis. Sur ces entrefaites, la neige ayant recommencé à tomber et duré deux heures entières, on désespéra de revoir ces malheureux, au moins vivants. Mais vers minuit, à la grande satisfaction de ceux qui étaient autour du feu, on entendit des cris. M. Bancks et quatre autres se détachèrent sur-le-champ, et trouvèrent le matelot n'ayant que la force de se soutenir en chancelant, et pour demander qu'on le secourut. M. Bancks l'envoya tout de suite auprès du feu, et, à l'aide des renseignemens qu'on put tirer de lui, on se remit à la recherche des deux autres qu'on retrouva bientôt après. Richemond était debout, mais ne pouvant mettre un pied devant l'autre. Son compagnon était étendu sur la terre, aussi insensible qu'une pierre ; on fit venir tous ceux qui étaient auprès du feu, et on essaya d'y porter ces deux hommes ; tous les efforts furent inutiles ; la nuit était extrêmement noire ; la neige était haute, et il leur était très-difficile de se faire un chemin à travers les broussailles et sur un terrain marécageux, où chacun d'eux faisait des chutes à tous les pas. Le seul expédient qu'ils imaginèrent fut de faire du feu sur

le lieu même; mais la neige qui était sur la terre, celle qui tombait encore du ciel, et celle qui se détachait des arbres à gros flocons, les mettait dans l'impossibilité d'allumer du feu dans ce nouvel endroit, ou d'y en porter de celui qu'ils avaient allumé dans le bois. Ils furent donc réduits à la triste nécessité d'abandonner ces malheureux à leur destinée, après leur avoir fait un lit de petites branches d'arbres, et les en avoir couverts jusqu'à une hauteur assez considérable.

» Après être demeurés ainsi exposés à la neige et au froid pendant une heure et demie, quelques-uns de ceux qui n'avaient pas encore été saisis du froid, commencèrent à perdre le sentiment. Entr'autres Briscoé, un des domestiques de M. Bancks, se trouva si mal, qu'on crut qu'il mourrait avant qu'on put l'approcher du feu.

» A la fin cependant, ils arrivèrent au feu et passèrent la nuit dans une situation qui, quoique terrible en elle-même, l'était encore davantage par le souvenir de ce qui s'était passé et par l'incertitude de ce qui les attendait. De douze hommes qui étaient partis le matin, pleins de vigueur et de santé, deux étaient regardés comme morts, un autre était si mal qu'on doutait beaucoup qu'il pût revoir le lendemain, et un quatrième, M. Buchan, était menacé de retomber dans son accès, par la nouvelle fatigue qu'il avait essuyée dans cette fâcheuse nuit. Ils étaient éloignés du vaisseau d'une journée de chemin; il leur fallait traverser des bois inconnus dans lesquels ils pouvaient craindre de s'égarer et d'être surpris par la nuit suivante. Comme ils ne s'étaient préparés qu'à un voyage de huit ou dix heures, il ne leur restait pour provision qu'une espèce de vautour qu'ils avaient tué en se mettant en marche, et qui, partagé également, ne pouvait fournir à chacun d'eux que quelques bouchées. Ils ne sa-

vaient comment ils pourraient soutenir le froid, si la neige continuait ; ils jugeaient de la dureté de ce climat par une seule observation, c'est qu'ils étaient alors au milieu de l'été ; le 21 décembre étant le plus long jour de cette partie du monde ; et tout devait leur faire craindre les plus grandes extrémités du froid, lorsqu'ils étaient témoins d'un phénomène qu'on ne voit pas même en Norwège et en Laponie dans la même saison de l'année.

» La pointe du jour commençait à paraître. En jetant les yeux de tous côtés, ils ne virent rien que de la neige qui leur paraissait aussi épaisse sur les arbres que sur le terrain ; et de nouvelles bouffées se succédant continuellement avec la plus grande violence, il leur fut impossible de se mettre en marche. Ils ignoraient combien cette situation pouvait durer, et ils avaient trop de raisons de craindre de ne pouvoir sortir de cette horrible forêt, et d'y périr de faim et de froid.

» Ils avaient souffert tout ce qu'on peut imaginer de l'horreur d'une pareille situation, lorsqu'à six heures du matin ils conçurent quelques espérances de salut, en distinguant le lieu du lever du soleil, au travers des nuages qui commençaient à devenir un peu moins épais et à se dissiper. Leur premier soin fut de voir si les pauvres malheureux, qu'ils avaient laissés ensevelis sous des branches d'arbres, vivaient encore. Trois de la compagnie furent dépêchés pour cela, et revinrent bientôt avec la triste nouvelle qu'ils étaient morts.

» Quoique le ciel se nettoyât toujours davantage, la neige continuait à tomber avec tant d'abondance, qu'ils n'osaient se hasarder à reprendre leur route vers le vaisseau ; mais, sur les huit heures, une petite brise s'éleva, qui, fortifiée de l'action du soleil, acheva d'éclaircir le temps, et bientôt après ils virent la neige tomber des ar-

bres en gros flocons, signe certain de l'approche d'un dégel. Ils examinèrent alors avec plus d'attention l'état de leurs malades. Briscoé était encore très mal; mais il dit qu'il se croyait en état de marcher. M. Buchan était beaucoup mieux, que ni lui, ni ses compagnons n'eussent osé l'espérer. Ils étaient cependant pressés par la faim qui, après un si long jeûne, l'emporta sur les autres craintes. Avant de partir il fut convenu unanimement qu'on mangerait le vautour; il fut plumé, et comme on jugea qu'il serait plus aisé de le partager avant qu'il fut cuit, on en fit six portions, que chacun accommoda à sa fantaisie. Après ce repas, qui fournit à chacun environ trois bouchées, ils se préparèrent à partir; mais il était dix heures, avant que la neige fut assez fondue pour laisser le chemin praticable. Après une marche d'environ huit heures, ils furent agréablement surpris de se trouver sur le rivage, et beaucoup plus près du vaisseau qu'ils ne pouvaient s'y attendre. En revoyant les traces du chemin qu'ils avaient fait en partant du navire, ils s'aperçurent qu'au lieu de monter la montagne en ligne droite, ce qui les aurait fait pénétrer dans le pays, ils avaient décrit un cercle autour d'elle. Quand ils furent à bord, ils se félicitèrent les uns les autres de leur retour, avec une joie qu'on ne peut sentir qu'après avoir été exposé à un danger semblable, et dont je pris bien aussi ma bonne part, après toutes les inquiétudes que j'avais senties, en ne les voyant pas revenir le même jour. »

Tel est ce climat glacial de la Terre-du-Feu, qui, au premier abord, paraît bien plus rigoureux que celui de la Norwège et même de la Laponie; (car, même, ce dernier pays jouit d'un court été, quoiqu'il soit beaucoup plus rapproché du pôle que la Terre-du-Feu, ainsi que je l'ai fait observer plus haut). Cependant, étant passé par sa lati-

tude en été et en hiver, j'ai acquis la conviction intime que l'été différait fort peu de l'hiver, pour la température, qui reste à peu-près constante toute l'année. Je fonde mon opinion sur la vaste étendue de mers qui s'étend au pôle antarctique, et qui, en hiver comme en été, ne peut jamais se refroidir ou se réchauffer assez pour produire un changement très sensible. L'été ne se distingue de l'hiver, dans ces contrées, que par l'énorme longueur de ses jours, dont nous entretiendrons bientôt le lecteur ; mais c'est du reste toujours le même temps, de la grêle, de la neige, de la pluie, des vents déchaînés et très-froids, et quelquefois des calmes accompagnés d'une température très-douce. En mer, nous n'avons jamais eu de gelées, et cependant nous nous sommes avancés trois degrés plus près du pôle, au moins, que la Terre-du-Feu.

Quelque disgraciée que soit cette terre, elle nourrit pourtant des habitants, et qui encore ne changeraient peut-être pas leur chétive existence pour celle des peuples les plus privilégiés. Cook, dont l'ouvrage est marqué par fois par des pensées de la plus haute philosophie, fait à ce sujet les réflexions suivantes : Après avoir énuméré la nourriture, les vêtemens et les logemens de ces sauvages, il s'écrie :

« Pourtant ces hommes étaient contens ; ils semblaient ne désirer rien au-delà de ce qu'ils possèdent. Rien de ce que nous leur offrions ne leur paraissait agréable, à l'exception des grains de verre et de quelques ornemens superflus. Nous n'avons pas pu savoir ce qu'ils souffrent pendant la rigueur de leur hiver ; mais il est certain qu'ils ne sont douloureusement affectés de la privation d'aucune des commodités sans nombre, que nous mettons au rang des choses de première nécessité. Comme ils ont peu de désirs, il est à croire qu'ils les satisfont tous. Il n'est

pas aisé de déterminer ce qu'ils gagnent à être exemptés du travail, de l'inquiétude et des soins que nous coûtent nos efforts continuels pour satisfaire cette multitude infinie de désirs divers, que l'habitude d'une vie artificielle a fait naître dans nos cœurs; mais peut-être cela seul compense-t-il tous les avantages de leur situation, et tient égale entre eux et nous la balance du bien et du mal, qui sont l'un et l'autre le partage de l'humanité. »

Je me rappelle aussi d'avoir vu dans le voyage d'Anténor un passage qui m'a bien frappé. Anténor se trouvait alors chez le poète Bion, qui était heureux moins à cause de sa fortune, que parce qu'il savait s'en contenter et trouver en lui-même des ressources contre l'ennui; et comme de son bonheur particulier on en vint à parler du bonheur en général, Bion s'offrit de faire connaître un autre heureux. Toute la compagnie accepta sa proposition avec empressement; car c'est un phénix assez rare dans tous les siècles. On se rendit en partie de promenade à la demeure de ce fortuné mortel. Je vais laisser maintenant parler Anténor lui-même :

« Nous arrivâmes de très-belle humeur à la misérable cabane d'un mortel heureux. Je vis un homme, d'un teint frais et vermeil, revêtu de haillons, accroupi sur l'âtre de son foyer : il avait devant lui, sur quelques charbons, une marmite qu'il soignait : il nous reçut d'un air riant. Bion nous fit apercevoir qu'il était privé de l'usage de ses jambes, paralysées depuis son enfance : il ne pouvait marcher que sur ses genoux; il était seul dans cette chaumière enfumée. Je lui demandai si la marmite contenait de la viande. — « Non, ce sont des racines : je ne suis pas assez riche pour me régaler d'un tel mets. — De quoi vivez-vous? — De mon travail. Je fais des paniers, de petits meubles de bois. — Et cela vous suffit? Vous êtes

content? — Comme un roi, surtout quand j'ai de l'ouvrage. — Mais au moins cette demeure vous appartient? — Je serais trop heureux, un ami me la prête. — Sortez-vous quelquefois? — Très-rarement; il faut me traîner sur les pierres, dans la boue, et, d'ailleurs, je ne pourrais pas faire un long trajet. — Ne vous ennuyez-vous point ainsi solitaire, abandonné? — Jamais. — Savez-vous lire, écrire? — Je le voudrais, mais je m'en passe. — Vous n'avez pas peur dans cet endroit écarté, seul, sans défense, impotent? — Peur! et de quoi? Je n'ai rien à perdre; et les voleurs sont comme les furets, ils flairent les richesses et n'entrent pas dans les tanières du pauvre. — Quel âge avez-vous? — Quarante-quatre ans. — Vous avez toujours été perclus et indigent? — Toujours; mais, grâce aux dieux, l'appétit et le travail ne m'ont manqué que très-rarement. » Je ne pouvais me lasser d'interroger ce philosophe de la nature, dont la sagesse, selon moi, était supérieure à celle de Pythagore et de Zénon. Après plusieurs autres questions, nous lui demandâmes si nous pouvions lui être utiles, ce qu'il désirait de nous? — « De l'ouvrage, voilà tout. » Bion lui en promit. Nous voulûmes le gratifier de quelque peu d'argent, il le refusa. — « Tu m'affliges, lui dit Bion. — Allons, j'accepte. Vous êtes d'honnêtes gens qui donnez par bonté d'âme, et non par ostentation. »

« Vous voyez, dit Bion, quand nous fûmes sortis, où va se nicher le bonheur! tant de gens opulens, de princes, de rois s'agitent, se tourmentent au sein des grandeurs et des plaisirs; et cet homme impotent, pauvre, sans société, réduit à lui-même, est content de sa destinée! ô justice des dieux, je reconnais votre munificence! »

❦

Terre-du-Feu. — Habitants.

Anthropophagie.

Ces régions tristes et désolées, où les étrangers meurent de froid en plein été, sont donc habitées et encore par des hommes à peine vêtus. Triste dégénération de la race humaine, tant pour les formes du corps et du visage que pour l'abrutissement de l'esprit, les Fouégiens semblent être le dernier échelon de la créature qui fut faite à l'image de Dieu. La tête grosse comme les Patagons, les yeux assez grands et bruns, les joues saillantes, le nez plat, la bouche large et la lèvre inférieure épaisse, le front étroit avec des cheveux noirs et sales, qui leur cachent une partie de la figure, ils ont une physionomie sans expression. Ils ont le corps maigre, les jambes très-minces, et sont plus ou moins grands, suivant les tribus auxquelles ils appartiennent. Si l'on ajoute à ce portrait l'usage où ils sont de se barbouiller le corps avec un mélange de charbon, d'ocre rouge et d'huile de phoque, ce qui les rend non seulement hideux, mais encore horriblement puants, on verra que les Fouégiens sont les plus misérables et les plus dégoûtants de l'espèce humaine.

On a de la peine à comprendre comment, dans un climat si rude, ces peuples n'ont pas apporté plus de soins à se vêtir chaudement. Un manteau de peaux de gouanaques ou de phoques, moins adroitement fait que ceux des Patagons, compose toute leur garde-robe, sans que jamais l'idée leur soit venue de chercher à garantir du froid les parties du corps que ce vêtement laisse à découvert.

Leurs cabanes ou wigwams ne sont pas non plus très-propres à atténuer la rudesse de leurs hivers. Elles sont faites de branches d'arbres fixées circulairement dans le sol, réunies à leur extrémité supérieure par des joncs, et unies entre elles par des broussailles. Chacune de ces huttes a deux portes, l'une du côté de la mer et l'autre du côté des bois. L'habitude de ces sauvages étant de faire le feu au milieu de leurs habitations, la fumée les remplit entièrement et s'échappe par les portes; ce qui, joint à la détestable puanteur qu'exhalent les viandes à moitié gâtées qui composent les approvisionnemens d'hiver, rendent leurs wigwams à peu près inabordables pour les européens.

Les armes favorites des Fouégiens sont l'arc, les flèches armées d'un caillou à dents aigues, et la fronde dont ils se servent avec une grande adresse. Il est rare qu'avec une pierre ils manquent un but placé à une grande distance. King leur a vu faire des merveilles en ce genre, et il raconte qu'ayant demandé à un de ces sauvages de lui montrer la manière dont il se servait de la fronde; le Fouégien, après lui avoir marqué un canot pour but, avait ramassé une pierre de la grosseur d'un œuf, puis, se tournant du côté opposé, il l'avait lancée contre un arbre d'où le projectile avait rebondi ensuite sur le canot. Mais il ne paraît pas que l'adresse de ces peuples à manier leurs armes s'exerce ailleurs que contre les animaux de leurs forêts, et on ne croit pas qu'ils se livrent ces guerres d'extermination de tribus à tribus, qui semblent occuper l'oisiveté des peuplades sauvages de l'Amérique. S'ils ne mangent pas leurs ennemis faits prisonniers à la guerre, il n'en est pas moins vrai qu'ils sont cannibales; car ce qu'on ne faisait d'abord que soupçonner, est devenu une certitude, depuis que Fitz-Roy ayant emmené

quelques-uns de ces indigènes en Angleterre, il obtint d'eux, quand ils surent la langue, des explications positives et détaillées à ce sujet. Il ne paraît pas, d'après leurs révélations, que cet horrible usage soit chez eux une affaire de goût ; ils ne mangent, au contraire, ce mets affreux que lorsqu'ils y sont forcés par la nécessité, quand, dans leurs longs hivers, leurs provisions de réserve sont complètement épuisées. Ils immoleraient, dans ce cas, les plus vieilles femmes, coutume qui se trouve en opposition avec l'amour de la famille, sentiment que les Fouégiens semblent pourtant posséder à un haut degré.

Ces sauvages doivent toute leur nourriture à leur seule activité ; car leur terre ingrate ne produit rien d'elle-même, et ils ne mangent en végétaux que les baies d'un chétif arbuste, et un *fungus* de couleur jaune, gros comme une pomme, qui croît en grande abondance sur l'écorce des hêtres. L'extérieur de ce champignon, d'une espèce particulière, offre une multitude de cellules profondes qui ressemblent un peu à une ruche irrégulière. Ce fungus, dans sa maturité, a une saveur sucrée et un parfum analogue à celui du mousseron, qui flatte le goût des Fouégiens, qui sont dans l'habitude de le manger cru.

Mais le fond de la nourriture de ces Indiens est la chair des animaux sauvages qui peuplent leurs forêts, celle des amphibies qui fréquentent les rivages de la mer, celle des cétacés qui leur fournissent, de plus, une huile précieuse, et surtout des coquillages que leurs femmes, un panier à la main, un sac de peau de guanaque sur le dos, et munies d'un bâton pointu, vont détacher des rochers et des brisants que découvre la marée descendante. Ces malheureuses sont chargées des travaux les plus fatigants. C'est à elles aussi que sont dévolues les occupations du ménage et le soin pénible de ramer sur

mer. Leurs maris ne les remplacent que lorsqu'ils les voient exténuées de fatigue.

Leurs canots ont une quinzaine de pieds de long sur trois de large, et trois de profondeur. Mais quoique plus vastes que celles des Samoièdes, ces embarcations sont moins artistement confectionnées. Elles sont faites de branches d'arbres courbées en arc, et unies entre elles avec des tendons d'animaux ou des bandes de cuir.

Quand ils veulent faire du feu, ils frappent d'un caillou sur un morceau de *mondie*, en ayant soin de placer dessous, pour recueillir les étincelles, un peu de mousse ou de duvet mêlés avec une terre blanchâtre, qui, formée de détritus végétaux entièrement desséchés, s'enflamme comme l'amadou. Ces mondies, qu'ils ramassent sur leurs montagnes, annoncent, au jugement des géologues, des mines d'étain, et peut-être même des métaux plus précieux.

Ces peuples n'ont d'autre animal domestique que le chien ; mais il me semble pourtant qu'avec un peu de persévérance ils parviendraient à apprivoiser le guanaque, comme cela s'est déjà fait dans plusieurs parties de l'Amérique du sud ; et cet animal leur serait, de cette manière, d'une grande utilité.

On ignore encore si les Fouégiens ont une religion. Peut-être se borne-t-elle, comme celle des Patagons, à quelques superstitions grossières. Mais les voyageurs, très-peu nombreux, qui ont visité leur pays, ne leur ont vu aucun culte extérieur.

Tels sont ces peuples qu'on nous dépeint, dans les relations de voyage, comme les plus stupides et les plus misérables des hommes. Malgré cette opinion, on a pu voir néanmoins que leur adresse à manier les armes, qui est portée chez eux au plus haut degré, doit faire supposer

qu'ils ne sont pas tout-à-fait dépourvus d'intelligence. Ils ont l'humeur fort douce, et plusieurs observations, notamment un examen phrénologique fait par un officier Anglais sur quelques-uns d'entre eux, montre qu'ils sont susceptibles d'une certaine éducation. Ils sont assez hospitaliers pour les étrangers, et quand ils sont un peu revenus de la surprise qu'ils leur causent, ils les accueillent fort bien.

Nous allons maintenant jeter un coup d'œil rapide sur leurs diverses tribus et sur les points principaux en quoi elles diffèrent entre elles. On compte quatre tribus principales : Les Yacana-Kunny, les Tekinika, les Alikhoulips et les Pécherais.

Les plus favorisés de ces sauvages, pour le pays, sont les Yacana-Kunny qui habitent la partie nord-est de la Terre-du-Feu, qui se trouve placée dans des conditions meilleures que la Patagonie. On ne trouve pas, dans cette contrée, les montagnes froides et boisées des autres provinces. Le pays se compose seulement de coteaux couverts de bois en partie, entre-coupés d'espaces découverts qui présentent d'excellens pâturages. Le climat tient le milieu entre les extrêmes de l'humidité et de la sécheresse, triste partage des pays environnants.

Les Yacana-Kunny ressemblent aux Patagons pour la taille, la couleur de la peau et la manière de se vêtir. Ils semblent être aujourd'hui dans la situation où étaient ces derniers avant l'introduction, dans leur pays, des chevaux, bœufs, moutons et autres animaux d'Europe, qui ont fait une révolution dans les mœurs des sauvages de l'Amérique. Avec le secours de leurs chiens et armés d'arcs, de flèches, de bolas, de frondes, de lances et de massues, ils tuent des guanaques, des phoques, des autruches et autres oiseaux.

Il faut bien que le climat exerce une grande influence

sur les individus, car les Tekinika, leurs voisins, sont loin d'être dans des conditions morales et physiques aussi avantageuses. On attribue cet état au triste climat que cette tribu a pour partage. Leur pays n'est qu'une succession de hautes montagnes chargées de neiges éternelles, tandis que leurs bases sont couvertes de bois humides et impénétrables, inconvéniens auxquels il faut ajouter l'humidité causée par une multitude de bras de mers, qui découpent leur terre, dans tous les sens. Les beaux jours sont rares dans cette région qui semble être le triste rendez-vous des nuages, des brouillards et des tempêtes formés à l'extrémité de la Terre-du-Feu.

Les Tekinika sont petits et mal faits ; leur peau a la couleur de l'acajou vieilli ; leurs jambes sont minces et en disproportion avec le reste du corps ; leurs cheveux longs, noirs, sales et plats, cachent une partie de leur figure et rendent encore plus hideux le caractère de leur physionomie. Habitués à vivre au milieu d'une atmosphère de fumée, à se frotter le corps d'huile et de diverses couleurs, mangeant quelquefois des alimens malfaisants ou putréfiés, la physionomie des Tekinika tire de ces divers usages, et de leurs privations, un caractère tout particulier, et l'état de stupidité physique dans lequel ils semblent plongés.

Les Alikhoulips sont, après les Yacana-Kunny, les plus grands et les mieux faits des Fouégiens. Leurs femmes ont aussi la physionomie beaucoup moins hideuse que celles des autres tribus. La contrée qu'ils habitent a beaucoup de ressemblance avec celle des Tekinika, avec la différence que les vents y règnent plus souvent et avec plus de force.

Les Pécherais sont de pauvres et chétifs Indiens d'un aspect repoussant ; mais comme ils habitent la partie cen-

trale du détroit de Magellan, ces sauvages sont les plus visités par les marins, leur pays étant mieux placé pour une relâche. Cette tribu est aussi celle qu'a observée Bougainville, et c'est même lui qui leur a donné le nom de Pécherais, qu'il a tiré d'une exclamation familière à ces sauvages. Aucun voyageur n'a eu à se plaindre de leur caractère. Ces Fouégiens sont petits ; leurs cheveux sont noirs, raides et épais; leurs membres sont grêles, difformes et peu musculeux. Ils s'arrachent soigneusement la barbe, les moustaches et les sourcils. Le front est bas ; le nez proéminent, les narines dilatées. Ils ont les yeux noirs et de grandeur moyenne, la bouche grande, la lèvre inférieure épaisse. Leurs dents sont petites et régulières, mais fort noires. Leur physionomie est sans expression.

Je terminerai là ce que j'avais à dire sur la Terre-du-Feu, et je ne pense pas que la description que j'en ai donnée puisse engager beaucoup les voyageurs à la visiter. Il est hors de doute que ces peuples proviennent d'une émigration des Patagons qui, chassés de leur pays par une tribu ennemie, sont allés chercher le repos dans cette nouvelle terre. L'introduction des chevaux, des bœufs, des moutons et des chèvres a déjà fait accomplir, chez leurs voisins de l'autre côté du détroit, une révolution dans les mœurs, et celui qui les introduira chez les Fouégiens leur rendra le service le plus signalé qu'ils puissent espérer de la bonté du ciel.



CHAPITRE HUITIÈME.

Traversée jusqu'à Valparaiso. — Rencontre du navire le Superbe parti le même jour que nous de Pauillac. — Cap-Horn. — Longueur des jours. — Coucher du soleil à dix heures. — Plus de nuit. — Grain terrible au Cap-Horn. — Alarme à bord. — Un réveillon. — Arrivée à Valparaiso.

—

Le jour où se déroula devant nos regards la terre neigeuse des Etats, nous eûmes un spectacle qui nous fut bien agréable. Le navire le *Superbe*, parti de Pauillac en même temps que nous, mais que nous avions perdu de vue dès notre entrée en mer, avait paru depuis plusieurs jours. Une fois cependant nous crûmes que nous en serions séparés pour long-temps ; car il disparut à l'horizon avec deux autres navires : Mais ce jour-là nous le revîmes à une très-petite distance à l'arrière du *Succès*. Bientôt même il s'avança si près qu'on vit distinctement les passagers ; ils étaient tous réunis sur le gaillard d'avant agitant leurs mouchoirs, et nous faisant diverses démonstrations de joie, et nous tous, montés sur le roufle de l'arrière, nous répondions à leurs signes d'amitié. Bientôt ils entonnèrent le chœur des *Montagnards Ecossais* dont nous distinguâmes parfaitement la musique; et nous leur répondîmes par le *Chant des Girondins* que le *Superbe* salua en hissant et

baissant trois fois son pavillon. Après nous être envoyés mutuellement des bravos, nous allâmes reprendre notre déjeuner que nous avions quitté pour ce spectacle, et le navire prit un peu plus à l'est que nous.

En approchant du Cap-Horn, les jours étaient d'une longueur démesurée. Par 58° 8' de latitude méridionale, et 60° de longitude, le soleil se couchait à 9 heures 3 minutes, et le crépuscule du soir durait au moins jusqu'à minuit. A onze heures, on pouvait encore lire sur le pont, et l'aube du matin commençant avant deux heures, il n'y avait pas en réalité de nuit. Plus près du pôle, le soleil se couchait seulement quelques minutes avant dix heures. Du 28 novembre au 6 décembre, nous eûmes quelques jours d'un froid très-piquant. Le 5, il tomba même le soir de la neige et de la grêle, et pourtant, comme je l'ai dit plus haut, c'était le dernier mois du printemps de ces climats, ce qui me fait supposer que (1) l'hiver y doit être fort rude. Nous eûmes néanmoins, dans cet intervalle, une journée de la température la plus douce et la plus agréable qu'on puisse désirer.

Le 5 décembre, en outre du *Superbe* que nous eûmes constamment à l'horizon, depuis notre rencontre à la Terre-des-Etats, nous aperçûmes trois autres navires qui allaient dans la même direction que nous. Ce même jour il s'éleva une brise qui nous poussa bien au-delà du méridien des îles Diego-Ramirez qui se trouvaient entre nous et le Cap-Horn. Nous les avons laissées au moins 60 lieues au nord.

---

(1) J'ai déjà dit plus haut qu'ayant traversé ces climats en été et en hiver, je n'avais pas vu de différence sensible entre la température de ces saisons : mais cela se trouvait écrit dès mon premier passage.

Quand on a vu, dans le sommaire, le mot de Cap-Horn, on s'est peut-être attendu que je ferais une description de l'archipel où il se trouve : Mais rien n'est plus vague que cette dénomination ; car on n'entend pas seulement, par doubler le Cap-Horn, dépasser le méridien de l'île la plus méridionale du groupe de l'Hermite, où il se trouve en réalité ; mais on appelle ordinairement, en marine, Cap-Horn, toute l'étendue des terres et des mers qui s'étend, depuis la Terre-des-Etats, jusqu'à la même latitude, à peu-près, du côté ouest de la Terre-du-Feu.

Six décembre. — Encore un de ces jours qui se gravent dans la mémoire en caractères ineffaçables ! un de ces jours où l'homme sent toute sa fragilité et toute son impuissance. Il est toujours bien frêle et bien petit sous la main de Dieu ; mais surtout quand il s'expose sur la mer où il voit sans cesse la mort face à face.

Le 6 fut une journée froide et par conséquent ennuyeuse. La fraîcheur du vent nous ayant fait abandonner le pont, nous en fûmes réduits à nos cabines ou à faire la partie ; mais l'un et l'autre finissaient par nous lasser dans la longueur de ces jours polaires, où le crépuscule remplissait l'intervalle entre le coucher du soleil et son lever ; aussi la promenade sur le pont, quoique dans un espace très-borné, est une des plus grandes récréations du bord ; car là, plus que partout ailleurs, on a besoin d'exercice, parce que n'ayant aucune distraction, ni aucune affaire qui vous oblige de marcher, on finirait par perdre tout-à-fait l'usage de ses jambes, si l'on n'employait pas ce moyen d'entretenir son activité.

Quoiqu'il en soit, après une journée bien monotone et bien triste, je venais de me mettre dans mon lit, et il y avait encore plusieurs passagers dans ma cabine, lorsque, tout-à-coup, il se fait un grand mouvement sur le pont,

et nous entendons la voix du capitaine qui criait de toute la force de ses poumons, et qui, de l'endroit où nous nous trouvions, nous paraissait très-alarmante. Dans un instant, la chambre fut vide; tout le monde abandonnait sa couche pour aller sur le pont voir ce qui se passait. A la voix du capitaine s'étaient jointes celles du second, du maître d'équipage et des matelots, qui répétaient le commandement, et qui s'entendaient à peine au milieu du mugissement de la tempête. On sonna la cloche pour éveiller les matelots qui n'étaient pas de quart. Les passagers qui étaient restés dans la chambre ne s'abordaient que par les questions : « Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que c'est? »

Ce qui se passait sur le pont n'était pas non plus fort tranquillisant. Un grain terrible venait d'éclater comme un coup de foudre. Les mâts craquaient d'une manière effrayante, quoiqu'il n'y eût de voiles déployées que les huniers et la grand'voile, et dans lesquelles encore on avait pris un ris. Le capitaine criait au timonier : Faites porter au vent! et le matelot faisait des efforts inouis pour exécuter le commandement; mais le navire n'obéissait pas à la direction imprimée par le gouvernail. On avait lâché les amures de la grand'voile qui battait avec un bruit épouvantable, et l'on craignait qu'elle ne fut emportée par la violence du vent. Pendant qu'on la pliait, le capitaine ne cessait de crier : « Le navire porte-t-il? » Et le timonier répondait tristement : « Non capitaine. » Cet embarras, survenu dans la manœuvre, provenait du changement subit du vent, et comme la direction des vagues n'avait pas pu varier aussi promptement que lui, le navire, pour tourner, éprouvait dans leurs chocs un très-grand obstacle. Mais l'ouragan les fouettait si vivement qu'il les força bientôt d'obéir à son impulsion, et le

Succès put alors accomplir sa manœuvre pour recevoir vent arrière. Ces sauts si brusques du compas sont très-dangereux pour les navires, parce que, dans la lutte des deux élémens, le vaisseau reçoit des mouvemens si violens et si saccadés qu'il court le danger d'être démâté.

La violence du vent était telle que, sans qu'il y eut encore un très-fort roulis, on se sentait poussé par lui avec tant d'impétuosité qu'on était obligé de se tenir aux cordages pour ne pas tomber. Le bruit qu'il faisait était horrible, et le grondement du tonnerre s'y mêlait encore par intervalles.

Nous fûmes protégés cette fois encore ; mais si le navire eût eu toutes ses voiles larguées, ou bien, si ce grain eût éclaté par une nuit sombre qui eût retardé la manœuvre, il fut arrivé immanquablement quelque malheur ; car en outre des nombreux navires démâtés par un grain, on en a vu d'autres renversés par la violence du vent. Le *Superbe*, qui était en vue au moment où la tempête éclata, disparut tout d'un coup sans qu'on ait pu savoir ce qu'il était devenu.

Après la lecture du pampéro et du grain que j'ai décrits, on n'aura pas manqué de dire : Ah ! c'était un novice en navigation, et il se fait peut-être un monstre d'un gros temps qui n'avait rien d'inquiétant. Eh bien ! qu'on écoute alors la description d'un coup de vent éprouvé, dans ces parages, par un célèbre navigateur, l'amiral Anson.

« Depuis la tempête qui nous accueillit au débouquement, nous eûmes, dit Anson, une suite continuelle de temps orageux, qui fit avouer à nos marins les plus expérimentés, que tout ce qu'ils avaient appelé tempête n'était rien en comparaison. Elles élevaient des vagues si hautes et si courtes, qu'on ne voit rien de semblable dans aucune mer connue. Ce n'était pas sans raison que nous

frémissions continuellement. Une seule vague qui se serait brisée sur notre vaisseau, nous eut coulés à fond. Elles causaient d'ailleurs un roulis si violent, qu'on était dans un danger continuel d'être brisé contre le tillac ou contre les côtés du vaisseau. Nous eûmes quelques gens de tués par cet accident et d'autres fort blessés. Un des meilleurs matelots fut jeté hors du bord et se noya. Un autre se disloqua le cou. Un troisième fut jeté par l'écoutille entre les ponts et se cassa la cuisse. Un de nos contre-maîtres se cassa la clavicule en deux endroits. Ce qui contribue à rendre ces tempêtes plus dangereuses, c'est leur inégalité et les intervalles trompeurs qui les séparent. Elles étaient accompagnées de pluies froides et de neige qui couvraient nos agrès de glaces et gelaient nos voiles; ce qui rendait les uns et les autres si cassants, qu'ils ne pouvaient résister au moindre effort. Nos gens en avaient les membres engourdis. A quelques-uns, les pieds et les mains tombaient en mortification, etc. »

Sept décembre. — Ce jour fut pluvieux et triste comme le précédent. Une brise assez forte, qui avait succédé à l'agitation de la nuit, nous faisait faire près de trois lieues à l'heure et en bonne route; mais, dans la nuit, le vent changea et n'ayant fait qu'augmenter toute la nuit, nous trouvâmes, à notre lever, le navire à la cape.

Huit décembre. — Le roulis était très-grand ce jour-là. Nous déjeunâmes avec les mêmes incommodités dont j'ai déjà parlé dans la description du Pampéro. Pour augmenter l'agrément de la situation, la pluie ne cessa point de tomber. Pendant des temps comme celui-là, si l'on n'avait pas des livres, il y aurait de quoi mourir d'ennui.

Je ne continuerai point à parler de notre traversée jour par jour; je craindrais de fatiguer le lecteur. Elle fut une succession non interrompue de grains, qui nous don-

naient alternativement de la pluie, de la grêle ou de la neige, de vents furieux qui forçaient de mettre le navire à la cape et qui, presque toujours, nous éloignaient de notre route. Ajoutez à cela un air froid qui ne nous permettait de faire, sur le pont, que de courtes apparitions; des brouillards assez fréquens qui duraient quelquefois tout le jour, et vous vous figurerez une partie de nos jouissances, pendant plus de quinze jours; depuis le 5 décembre, jour où nous doublâmes la Terre-des-Etats, jusqu'au 21 décembre où la température commença à devenir sensiblement plus douce. Nous étions alors par 48° 20' de latitude australe.

Ce qui était plus triste jusque-là, c'est qu'avec des jours d'une longueur démesurée, nous avions eu constamment un ciel couvert; mais le 21 décembre les nuages se dissipèrent, et le soleil parut dans un ciel bleu qui fit revenir la joie sur tous les visages. Nous avions aussi un vent de sud-est, qui avait commencé à souffler dès la veille et qui nous faisait filer trois lieues à l'heure. Chacun de nous rêvait aux délices de Valparaiso dont nous n'étions plus qu'à une petite distance.

Mais avant d'aller plus loin, je dois raconter un accident, qui n'eut pas de suite heureusement, mais qui montrera, une fois de plus, combien est fragile la destinée des personnes qui vont sur mer.

Le 17 décembre, le cuisinier nous avait fait à dîner un plumb-pouding. Malheureusement, pendant tout le temps que dura ce repas, nous fûmes tourmentés par un roulis très-fort occasionné par un coup de vent, qui s'était déclaré dans la nuit précédente. Nous avions beaucoup de peine à nous tenir à table. Le capitaine, après avoir représenté au cuisinier qu'il avait eu tort de faire un plumb-pouding, dans un moment où la mer était si agitée, n'en versa pas moins de l'eau-de-vie dans le vase. Malheureusement

il en versa trop, et le jeune homme qui s'en était chargé, craignant de le renverser, me pria de l'aider un peu ; je lui représentai qu'à deux nous ferions plus mal, parce que l'un paralyserait ce que l'autre ferait de bien. Il insista ; alors, je n'hésitai plus. Mais ce que je prévoyais arriva ; nos mouvemens ne s'accordaient pas. Nous maintînmes cependant l'équilibre pendant quelques instants : Mais le navire ayant éprouvé un coup de tangage plus fort que les autres, malgré tous nos efforts, le liquide enflammé déborde, tombe sur la table et de là la cascade lumineuse roule sur le plancher. Nous nous troublons et ne voyons plus le plat que nous tenions ; nous ne songeons qu'à éteindre le feu qui est à nos pieds, aussi l'alcool ruisselle de plus en plus. Le plancher se trouvait fort heureusement couvert d'une toile cirée, et sans cela je crois bien que c'en était fait de nous ; car le liquide enflammé, circulant d'un côté à l'autre dans toute la largeur de l'appartement, se serait immanquablement frayé un passage par quelque fente jusqu'à la cale remplie de barils d'huile et d'eau-de-vie, où il eut été impossible d'arrêter ses progrès. C'est quelque chose d'horrible que l'idée d'un incendie sur un vaisseau, car la matière même du navire qui est de bois, les masses de goudron et les eaux-de-vie mettent presque toujours dans l'impossibilité de l'éteindre. Si ce malheur nous fut arrivé, il ne nous restait d'autre ressource que d'aller vent arrière pour faire échouer le bâtiment sur la côte la plus voisine. Le capitaine en second du navire, qui présidait l'autre table, fut le seul qui ne perdit pas la tête dans cette occasion, et voyant notre embarras à tous et combien nos efforts étaient vains pour éteindre le feu, il se munit d'un grand nombre de serviettes et tout le monde l'imitant à l'envi, nous parvînmes à l'étouffer.

A bord d'un navire, on a si peu de distractions, que celles qu'on attrape, au hasard, font époque dans la vie; mes lecteurs ne m'en voudront donc pas de leur décrire un petit banquet que nous offrîmes au capitaine et à son second, la veille de Noël. Dès le 23, la gaieté régnait parmi les passagers et les officiers; car une brise très-favorable qui s'était élevée, tout en nous laissant dans la bonne route, nous faisait filer neuf et jusqu'à onze nœuds par fois, c'est-à-dire trois lieues ou trois lieues et 2[3 à l'heure; c'était charmant. Nous n'étions plus qu'à deux cents lieues de Valparaiso; et, pour peu que ce vent durât, nous pouvions compter d'y être bientôt arrivés.

Dans notre joie, nous fîmes donc des projets de réveillon. Un passager avait des conserves alimentaires; nous lui achetâmes les mieux appropriées à la circonstance; et nous fîmes servir un petit festin, qui n'aurait pas été dédaigné même à terre. La carte se composait d'aloses, de sardines à l'huile, de pâtés de perdrix et de lièvres, truffés. Le capitaine fournit les vins, et il faut lui rendre ici justice : il fit dignement les choses ce soir-là; car il n'économisa pas le champagne non plus que le punch qui vint clore cette petite fête.

Quand je songe que c'est, grâce à l'inventeur des conserves alimentaires, qu'on peut se donner tout cela, sur mer, et à quatre mille lieues de son pays, je suis tenté de proposer de lui élever une statue. Il faut bien aussi que je fasse ici mon petit compliment au passager qui les a fournies, qui, à tout considérer, n'était qu'une brute : mais s'il n'avait pas eu l'idée de les acheter, on aurait eu beau les avoir inventées, nous ne nous en serions pas moins passés.

A présent, chers lecteurs, nous sommes tout à la joie d'arriver, dans peu, à Valparaiso, dont je vous raconterai

les merveilles dans le chapitre suivant. Nous allons passer une partie de ce jour sur le pont, pour chercher à découvrir cette terre que nous attendons avec tant d'impatience, et sur laquelle nous n'avons pas mis le pied depuis un temps si long. Demain soir, je l'espère, nous irons dîner au restaurant.

Quand nous étions en vue de la terre, la mer nous offrit un spectacle extraordinaire. Il y avait çà et là de vastes emplacemens où l'eau était toute rouge, dans d'autres elle était jaune, quoique dans l'intervalle elle conservât sa couleur ordinaire. N'étant pas assez physicien pour expliquer ce phénomène, je me bornerai à le citer. Nous eûmes aussi un autre spectacle non moins curieux; nous voyions au loin une vaste ligne noire sans pouvoir définir ce qui la produisait; quand nous fûmes plus à portée, nous distinguâmes une légion de marsouins, qui sautaient au-dessus de l'eau, suivis par des nuées d'oiseaux de mer.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

VOYAGE PITTORESQUE

EN

CALIFORNIE ET AU CHILI.

—

CHILI; *Premier voyage.*

CHAPITRE NEUVIÈME.

Arrivée a Valparaiso. — Aspect général de la ville. — Panorama des costumes. — Manière de se vêtir des hommes et des femmes. — Douane. — L'Almendral. — Jardins a fleurs et a fruits. — Tivoli. — Coup d'œil sur la végétation des montagnes qui dominent la ville. — Eau de source.

—

Nous fîmes notre entrée, dans le port de Valparaiso, le 28 décembre, à dix heures du soir. Le *Succès* glissait au milieu de nombreux navires, que nous avions de chaque côté. Il y avait alors dans la rade plusieurs vaisseaux de guerre, parmi lesquels, une frégate française, la *Poursuivante,* qui partit peu de jours après, et fut remplacée presque immédiatement par l'*Algérie*. Nous nous trouvions à peu de distance de la première, pendant qu'on

jetait l'ancre ; et nous entendions les coups de sifflets qui se succédaient. Au bout de quelques instants, elle envoya une embarcation avec un aspirant, qui demanda, au capitaine, son nom et celui de son navire. Après qu'on eût répondu à ces deux questions, elle s'éloigna.

Valparaiso nous apparaissait à l'extrémité de la rade, ou plutôt nous jugions que c'était la ville, au nombre prodigieux de lumières que nous apercevions. Après avoir joui quelques instants de ce spectacle nocturne, chacun de nous se retira dans sa cabine pour se mettre au lit, fort impatient que cette nuit fut écoulée, pour voir la première ville qui s'offrait à nos regards, sur le continent américain.

Le nom de Valparaiso était de bon augure ; car une ville, qui avait mérité l'honneur d'être appelée (1) Vallée-du-Paradis, devait être bien délicieuse. Cependant, les collines élevées qui la dominaient, ne nous offraient rien encore de cette belle nature que nous attendions ; une terre rougeâtre que ne pouvaient cacher entièrement quelques arbustes rachitiques ; pas d'herbe, pas de fraîcheur. Une verdure sévère était produite par toute cette végétation calcinée. De profondes ravines paraissaient sur les flancs de ces monts, dont les arbrisseaux ne semblaient pas plus vigoureux que sur les sommets. Au-delà de la baie, à gauche, se dessinaient les pinacles neigeux de la Cordillière des Andes, qui donnaient au paysage un caractère de gravité indéfinissable : aussi, était-ce avec une espèce de dégoût, que je m'avançais vers la ville ; je ne pensais pas qu'il put y avoir rien de fertile dans une terre qui me paraissait aussi désolée. Sa situation, d'ailleurs, ne me semblait pas très-heureuse, et, de loin, je

---

(1) *Val del Paraiso*, et par abréviation *Val Paraiso*.

ne lui aurais pas donné l'importance qu'elle a en réalité. Elle est bâtie, en partie, sur le penchant des collines, et quelquefois ses maisons disparaissent dans les ravines qui sillonnent profondément ses flancs ; en partie, sur la plage, dans la courbe que forme la baie. C'est dans cette dernière partie que se trouvent les plus belles rues et les maisons les plus élégantes ; c'est aussi là qu'habite la classe la plus riche de la population.

La place de Valparaiso est couronnée par le mont Allegro, dominant des maisons charmantes, mais qui se trouvent isolées ou du moins groupées par trois ou quatre, sur des pentes très-escarpées. Elles sont d'un agréable effet pour la ville; leurs parterres à terrasses, couverts de verdure et des plus beaux orangers, les font ressembler à des villas. Devant plusieurs, on voit flotter des pavillons de diverses nations; car elles sont presque toutes la demeure d'agens diplomatiques. Derrière ces maisons se trouve le cimetière nommé le Panthéon. Sur le flanc droit de la baie, est une espèce de maison basse et carrée, sans apparence, devant laquelle flotte un pavillon Chilien ; c'est le fort.

Ce qui frappe, tout d'abord, lorsqu'on met le pied sur le môle, c'est l'originalité du costume chilien, qu'on ne peut s'empêcher de trouver gracieux. La pièce la plus marquante, dans le costume des hommes, et la seule dont je parlerai, est le *poncho,* espèce de manteau d'une couleur très-vive et à grandes bandes, ordinairement d'une nuance plus voyante que le fond de l'étoffe. Ce vêtement a cela de remarquable, qu'il ne laisse qu'une petite ouververture, au milieu, pour passer la tête ; il a absolument la forme d'une aube dont on n'aurait pas coupé les angles ; mais il est un peu moins long ; car il descend rarement plus bas que le genou. En général, le *poncho* est le vê-

tement spécial des Indiens, des Péons et des Guassos, issus de l'union des anciens colons espagnols avec les indigènes, et qui forment la partie la plus inculte de la population du Chili. Mais néanmoins toutes les classes de la société, et même quelques dames, se servent du *poncho* pour monter à cheval ; et cette parure m'a semblé très-élégante. Ils portent, avec le *poncho,* le chapeau *pita*, en aloès, à petits bords, très-blancs, et fort jolis. Ces chapeaux viennent de Guayaquil, et il en est qui se vendent jusqu'à deux onces d'or.

Les femmes, au Chili, ont aussi un costume bien tranché. Les femmes du peuple, dans les rues, vont presque toujours tête nue, avec deux tresses de cheveux noirs qui leur tombent sur les épaules. Les dames de distinction se couvrent la tête d'une mantille de laine, de dentelle noire ou de soie. Beaucoup aussi se sont mises à porter le chapeau français ; mais dans une ville où il y a tant d'étrangères, on peut bien supposer que celles qui s'écartent ainsi de la mode du pays sont des Européennes. Du reste, je dois bien dire que le chapeau est loin d'approcher de la grâce de la mantille ; je conseille donc aux dames chiliennes de s'en tenir à la mode de leur pays. Le reste de leur costume s'est tout-à-fait confondu avec la mode française.

La population indigène ou métisse offre généralement un teint d'un brun rougeâtre plus ou moins foncé, d'après le degré de ses croisemens. Ces deux classes ne présentent que des femmes d'une laideur remarquable ; mais les créoles espagnoles sont généralement charmantes. On y trouve peu de mulâtres et encore moins de nègres. Sur la place de la Douane stationnent toujours quelques voitures de place de chétive apparence, presque toutes attelées de deux chevaux, dont les cochers montent tou-

jours un ; et les rues offrent une foule de péons à cheval, qui n'ont, pour étriers, que des morceaux de bois en forme de croissant, dans lesquels ils ont pratiqué de petits trous.

Si l'on considère la ville en détail, on trouvera plusieurs quartiers dignes d'attention. Le premier monument qui attire les regards de l'étranger, à son débarquement, c'est la Douane, qui se trouve en face du môle et qui n'est pas d'un vilain effet ; elle offre, au centre, une espèce de donjon, et est revêtue, à l'extérieur, d'un ciment rougeâtre qui plaît assez. Arrivé en face de la douane, si l'on prend à droite, on se trouvera dans une rue large, ornée de trottoirs, avec des maisons à deux étages, et, à son extrémité, on remarque une série de (1) maisons à trois étages, vastes, spacieuses et qui, quoique construites en bois, ne seraient pas déplacées dans les plus belles villes de France. C'est dans cette rue, (nommée Planchada), que se trouvent les plus beaux magasins, et de l'autre côté, à gauche, s'étend la rue de la Douane, qui est aussi une des plus belles de Valparaiso ; mais malheureusement elle tourne un peu en partant de cet édifice, ce qui l'empêche d'être la continuation de la précédente. Un peu plus bas, et de chaque côté de la place qui s'étend devant le débarcadère, il y en a deux autres qui sont aussi fort bien bâties, et dont celle de gauche rencontre, à une certaine distance, la rue de la Douane ; c'est la rue de lord-Cochrane.

Après avoir marché un quart d'heure dans cette direction, on arrive sur une place plantée d'orangers. C'est sur l'un des côtés de cette place qu'est le théâtre, un des

(1) Ces maisons sont le fruit d'une spéculation anglaise.

plus beaux édifices de la ville, et sur lequel je reviendrai plus tard. On suit ensuite un boulevard ombragé par des orangers, des peupliers, des *mimosas dealbatas* et des daturas. Ces derniers étaient alors couverts de leurs magnifiques fleurs blanches dont les parfums sont si suaves, surtout le soir. En passant devant une maison de ce quartier, j'admirai les plus beaux individus, de cette espèce, que j'aie vus de ma vie. Ils pouvaient avoir dix pieds de haut, taillés en boule, comme des orangers, et couverts de leurs magnifiques cloches d'un pied de long. Ailleurs, je m'arrêtais pour contempler des orangers, des citroniers et des oliviers, qui m'étonnaient par leurs proportions. J'ai même aperçu, dans un grand parterre, un très-bel (1) *araucania excelsa*. Partout c'étaient des haies de géraniums et des carrés d'œillets, qui nous jetaient, en passant, des bouffées de parfums. Dans le petit jardin où se trouvaient les deux daturas, il y avait deux buissons de chaque côté de l'allée, d'une plante dont la fleur rose ressemblait un peu au pois vivace, et la feuille au haricot ; je n'ai pas pu savoir quel était son nom.

Tout ce quartier, depuis la place du Théâtre, porte le nom d'Almendral ou bouquet d'amandiers. La rue que je suivais est large et pavée de petits cailloux ronds de la plage, ainsi que la plupart des autres ; ces pavés, placés en mosaïque, produisent un charmant effet. Cette rue a toujours un terrain uni et presque partout des trottoirs. Il y avait, ce jour là, un soleil brûlant, qui n'empêchait pas les jeunes gens de la ville de faire caracoler leurs chevaux, en se dirigeant du côté de la route de Santiago. On voyait souvent, parmi eux, des amazones, qui ne crai-

(1) Une variété de cet arbre vert est Chilienne et croît spontanément dans l'Araucanie, d'où il tire son nom, c'est l'*araucania imbricata*.

gnaient pas de lancer leur monture au galop, au sortir de la ville. Au pied d'un coteau où serpente la route de Santiago, à droite, j'aperçus une vallée dont les arbres étaient si verts, si frais et si chargés de fruits que j'eus le désir de visiter le verger où ils se trouvaient. Il y avait là des pêchers dont les branches ployaient sous le poids de leurs fruits, des brugnoniers, des noyers, des oliviers, de magnifiques orangers, des citroniers, des pommiers et des poiriers, dont les fruits étaient arrivés à l'état de maturité. Je me promenais avec deux de mes compagnons ; nous demandâmes qu'on nous servit quelques fruits avec lesquels nous fîmes une petite collation.

On vendait alors, sur les marchés de Valparaiso, des guignes, des prunes, des figues, des fraises, des poires et des abricots ; et en légumes, des choux d'été, de la laitue, des raves, des artichaux, des betteraves, des radis, ce qui paraîtra extraordinaire à mes lecteurs, quand ils sauront que le jour où je voyais tout cela était le 29 décembre ; mais ce mois, dans l'hémisphère sud, correspond à notre mois de juin. Leur été commence le 21 décembre, c'est-à-dire le jour où commence notre hiver en Europe. Il y avait encore des montagnes de courges, de pastèques et quelques melons. On trouvait aussi, chez quelques revendeurs, des fruits qui sont rares au Chili, le climat n'étant pas assez chaud pour qu'ils puissent y mûrir : c'était des bananes et des chirimoyes. J'ai mangé de ces deux fruits et je les ai trouvés excellens, la chirimoye surtout, qui m'a semblé réunir les parfums de nos meilleurs fruits. Elle a, à-peu-près, la forme et la grosseur d'une pomme de pin, à pignon ; sa couleur extérieure est un vert pâle et elle a quelques rugosités, mais régulières néanmoins. Sa chair est blanche et ses graines du plus beau noir.

En revenant, nous nous arrêtâmes à Tivoli, qui est un café-restaurant à la sortie de la ville, où il y a un jardin charmant : Parmi les arbres qui s'y trouvaient, j'en remarquai un dont les fleurs étaient jaunes, de la famille des légumineuses, et les feuilles semblables à celles de l'*érythrina-crista-galli*. C'est dans ce lieu, dont l'entrée est gardée par un factionnaire, que se rend la jeunesse fashionable de Valparaiso, quand elle veut faire un bon dîner.

En repassant dans les quartiers que je venais de parcourir, j'observai les flancs abruptes des montagnes qui surplombaient l'Almendral. Cette végétation qui, de loin, m'avait paru si rude et si sévère, ne me semblait plus revêtir le même caractère, en la voyant de plus près. On ne pouvait pas la trouver riante ; mais elle tirait un grand charme, pour mes yeux, de sa nouveauté et de son originalité. Là, croissaient, pêle-mêle, le *cactus-péruvianus* couvert de nombreux fruits excellens à manger, mais qui n'étaient pas parvenus encore à leur degré de maturité ; la lavande, la sauge, une espèce d'aloès dont on voyait d'immenses touffes, et une foule d'arbrisseaux inconnus pour moi. Là, rampaient aussi, sur le sol rougeâtre, le *cactus-mamillaris*, la raquette ou nopal, parmi lesquels se distinguaient le figuier de Barbarie et le monstrueux *échino-cactus*.

Quand on franchissait ces hauteurs, sur les bords des torrens presque desséchés, qui pourtant fournissent l'eau à la ville, on admirait des milliers de sujets de la plante élégante qu'on nomme calcéolaire et que l'on cultive, en France, en serre tempérée ; d'autrefois, c'étaient des touffes énormes de palma-christi, d'*escalonia-viscosa*, ou de calicanthes. On rencontrait encore, assez fréquemment, une plante de la famille des liliacées, dont la fleur était

rose et quelquefois d'un vert tirant sur le jaune, avec des panachures aux deux pétales inférieurs ; je ne sais si c'est celle qu'on nomme *linto* et dont l'oignon fournit une farine très-blanche qui sert à faire de la pâte de confitures. Une autre, tout-à-fait semblable au chardon pour la feuille, produisait une espèce de pavot blanc, très-large. Une fleur, de la même forme que le zinnia coccinea, croissait sur un pied dont les rameaux, très-minces, rampaient sur le sol entremêlés de mille façons. Il y avait encore des milliers de plantes qui m'étaient inconnues et dont quelques-unes étaient assez remarquables.

Ce qui manque à Valparaiso, c'est l'eau de source. Nous nous trouvions, dans cette ville, au commencement de l'été, et cependant les ravins n'avaient déjà que de minces filets d'une eau sulfureuse et de mauvaise qualité. Cette eau indispose presque toujours les étrangers, dans les premiers jours de leur arrivée; et elle doit être rare dans les grandes sécheresses ou, du moins, on doit être obligé d'aller la chercher fort loin ; (1) on rencontre toujours, dans ces vallées profondes, des hommes qui vont en prendre sur des ânes chargés de barils. Quelques chèvres qui broutent les arbrisseaux sur ces montagnes incultes, ajoutent encore par leur présence au pittoresque de ces lieux.



(1) A mon retour à Valparaiso on travaillait à des canaux pour conduire l'eau d'une ravine sur la place de la Douane.

CHAPITRE DIXIÈME.

PRIX ÉLEVÉ AUQUEL SONT TOUS LES OBJETS A VALPARAISO. — L'ARGENT Y A MOINS DE VALEUR QU'EN EUROPE. — ON N'Y COMPTE QUE PAR ONCE DANS LA CLASSE RICHE. — L'ÉGLISE CATHÉDRALE LA MATRICE. — MAISONS CHILIENNES. — TREMBLEMENS DE TERRE. — CLERGÉ. — MAGASINS. — M. JACQUES ARAGO A VALPARAISO. — COMPAGNIES. — THÉATRE. — REPRÉSENTATION DE « L'HOMME LE PLUS LAID DE FRANCE, » COMÉDIE. — BALLET. — CONCERT.

—

Tout est très-cher à Valparaiso, et l'étranger, pour peu qu'il s'y arrête, dépense énormément d'argent, sans être aussi bien qu'en France. On n'y compte guère que par (1) réal. Il y a cependant des monnaies inférieures, telles que le médio ou demi-réal et le cuarto qui en est le quart; mais il n'y a guère que le bas peuple qui en fasse usage, surtout du cuarto. Pour une poignée de fruits, pour la moindre des choses, il faut donc s'apprêter à donner un réal. Ce qui m'a paru être à meilleur marché, c'est le poisson dont la baie fournit des quantités immenses de toutes les espèces. Pendant notre séjour à Valparaiso, nous en mangions à tous nos repas, que nous trouvions excellent. On y prend des raies, des bonites, des carrelets,

(1) Le réal est une monnaie d'argent qui vaut 12 sous et demi.

des courbines, des mâchoirans, des merluches et des turbots à certaines époques de l'année. Pour donner une idée du bas prix dont ils sont, je dirai qu'une courbine, qui est un des plus délicieux, de six ou huit livres, ne coûte que 1 franc 50 centimes. J'ai vu donner à un passager du *Succès*, sous le navire même, où l'on pêchait souvent, une très-grosse bonite pour six galettes de biscuit. La viande n'est pas non plus fort chère, car on avait d'excellent bœuf ou du mouton pour un médio ou six sous la livre. Mais ce qui est d'un prix effrayant, c'est le vin. On fait payer le vin de France cinq francs, la bouteille, dans tous les hôtels de Valparaiso. Beaucoup de personnes, à cause de son prix élevé, font leur repas sans boire de vin, ce qui n'empêche pas qu'on ne donne 7 francs 50 centimes pour la chambre et la nourriture.

On est pourtant mal couché dans les hôtels du Chili. On vous place dans une vaste chambre dont le plancher est entièrement couvert par une natte en jonc ou en paille, où l'on a placé deux ou trois chaises. Le lit n'a rien autre chose qu'un matelas de laine, un traversin et ensuite les draps et la couverture ; c'est dire par là qu'il s'en faut de beaucoup qu'on soit mollement. Le peuple même ne se sert, le plus souvent, que d'une natte et d'un matelas sans bois de lit, qui sont fort chers dans tout le Chili. Aussi, les ouvriers, dont les états conviennent au pays, sont-ils certains d'y faire de bonnes affaires. Un jeune homme, passager du *Succès*, qui était ébéniste, avait quinze francs par chaise, et, dans une dixaine de jours, il a gagné une once et demie, ou 129 francs de notre monnaie. Les autres ouvriers des différens états, tels que tonneliers, menuisiers, ferblantiers, etc., n'avaient pas, journellement, moins de dix francs. Ce qui paraîtra encore plus extraordinaire, c'est qu'on a offert à un tailleur, également

passager, pour aller, en qualité de coupeur, à Santiago, capitale du Chili, 8 onces d'or par mois, ou 690 francs; mais, ce qui surprendra plus que tout le reste, c'est qu'il les ait refusées pour poursuivre son voyage jusqu'en Californie.

Si vous entrez dans un magasin à Valparaiso, et que vous marchandiez un objet de quelque importance, on vous le fera deux (1) onces, une demi-once, ou un quart d'once. Quand nous sommes arrivés dans cette place, il y avait encombrement de marchandises, à cause de la quantité de navires allant en Californie, qui s'y étaient arrêtés avant nous. On nous offrait, de nos marchandises, un prix très-peu élevé, et pourtant rien n'avait diminué dans les magasins. On ne voulait des vins et des eaux-de-vie pour aucun prix; pourtant j'ai vendu quelques objets, ainsi que les autres passagers, à un assez joli bénéfice.

J'ai cru devoir donner à mes lecteurs ces notions commerciales, qui pourraient être fort utiles à ceux qui auraient à voyager dans ce pays. Pour me résumer, presque tout ici me semble avoir une valeur plus grande qu'en Europe, ce qui fait que l'argent a, en quelque sorte, diminué la sienne. Là, point de sous (2), point de monnaie de cuivre; de l'argent et de l'or. Et tous les gros paiemens s'effectuent avec ce dernier métal. Il y a, par exemple, une étude très-sérieuse à faire sur les monnaies

---

(1) L'once au Chili vaut 86 francs 6 sous ; on perdait deux réaux pour les échanger contre de l'argent blanc; c'était donc le contraire de la France, où l'on achète l'or ; là-bas, c'est l'argent qu'on achète.

(2) A mon retour au Chili, on commençait à se servir d'une monnaie en cuivre valant 1 sou et 2 sous.

des différens pays ; beaucoup d'entre nous ont été pris au piége, et il nous fallait perdre immédiatement une piastre et quelquefois davantage sur les pièces d'or. On prend deux réaux pour changer une once : mais les pièces de cinq francs françaises passaient pour une piastre, et on nous en donnait huit réaux.

Le dimanche 30 décembre, je me rendis à l'église cathédrale, située à droite de la douane, un peu au-delà d'une petite place que l'on traverse pour y aller. J'étais accompagné de plusieurs passagers du *Succès*, qui s'y rendaient, comme moi, pour remercier Dieu de nous avoir conservés, sains et saufs jusqu'à Valparaiso, dans une navigation aussi périlleuse que celle du Cap-Horn. J'ai vu avec plaisir peu de monde manquer à ce devoir.

L'église-cathédrale, appelée la Matrice, m'a paru assez jolie. Elle est très-bien éclairée par deux rangs de fenêtres qui règnent des deux côtés ; mais ce qui frappe dans ces fenêtres, c'est qu'elles n'ont ni cintres, ni ogives, et ne ressemblent nullement à celles des églises chrétiennes. Ce sont, tout simplement, des croisées ordinaires, c'est-à-dire en carré long, comme on en voit dans les maisons des particuliers. Il règne, dans l'enceinte, deux rangs de colonnes qui divisent la nef en trois parties. Ces colonnes sont enduites d'une espèce de vernis d'un gris jaunâtre, comme celles de notre dame de Lorette, à Paris. Le maître-autel est assez élégant, sans avoir rien de remarquable ; et, il y a, en outre, deux petits autels latéraux, mais qui se trouvent sur la même ligne que le mur d'enceinte, et enfin au-dessus de la porte principale on voit un petit orgue qui se trouve placé sur le vestibule. La voûte est en bois et n'est pas trop écrasée. En résumé, cette église ne déplaît pas à l'œil ; mais il ne faut point y chercher de sculpture, ni de style

d'architecture. C'est une église propre, une église du moment, qu'on a jetée là à la hâte, dans l'appréhension de quelque tremblement de terre. Toutes les maisons de Valparaiso sont construites d'après cette idée, et c'est pourquoi elles ne sont, en général, que d'un étage. C'est là la crainte incessante qui est suspendue, comme l'épée de Damoclès, au-dessus de la tête de tous les habitants du Chili : c'est qu'en effet elles sont fréquentes et terribles ces convulsions du sol, sur cette terre volcanique, et les habitants se rappellent avec terreur qu'en 1822, la ville fut presque entièrement détruite par une de ces épouvantables secousses, et il ne se passe guère d'années où il n'y en ait deux ou trois, plus ou moins fortes.

L'église, qui était vide quand nous arrivâmes, ne tarda pas à se remplir. J'avais déjà remarqué, en entrant, qu'il n'y avait pas une seule chaise, aussi étais-je impatient de savoir comment on y suppléerait. Toutes les dames qui entraient, portaient, sur le bras, ou se faisaient porter par une domestique, un petit tapis carré en laine qu'elles déployaient, et sur lequel elles s'agenouillaient. Elles avaient toute la tête couverte d'une mante en laine ou en soie de couleur sombre, et quoique l'enceinte, entre les colonnes, fut entièrement remplie de femmes, je n'en ai pas vu une seule en chapeau. Cette foule de têtes couvertes ainsi et presque toutes au même niveau, dans la nef centrale, offrait un caractère que je n'avais observé nulle part. Cette coiffure donne, d'ailleurs, un air beaucoup plus recueilli, on ne peut le nier. J'ai appris depuis que c'est là le costume adopté par les dames, au Chili, pour aller à la messe, et les étrangères elles-mêmes, après un certain séjour, sont obligées d'en faire usage, sous peine d'être remarquées et ridiculisées par les dames

chiliennes. Le plus grand nombre d'entr'elles ne faisait pas non plus le signe de croix ordinaire; elles se touchaient, avec le pouce mouillé d'eau bénite, d'abord le front, puis les deux côtés du nez; elles répétaient le même mouvement; enfin elles le portaient à la bouche pour le baiser.

Le clergé du Chili a une fort mauvaise réputation, et l'évêque de l'Océanie, lui-même, qui se trouvait à Valparaiso', n'en faisait pas l'éloge. Il joint à l'ignorance toutes sortes de vices, et est fort loin d'avoir la dignité du clergé français. En outre du clergé séculier, il y a à Valparaiso plusieurs corps religieux, deux couvens de jésuites, et ceux de St.-François, de St.-Augustin, de la Merci, de Saint-Dominique, dont les édifices sont comptés au nombre des plus beaux de la ville; on cite encore comme étant remarquable l'hôpital de Saint-Jean-de-Dieu. La population de cette ville n'était que de huit à dix mille âmes avant 1826; elle en compte aujourd'hui 40,000.

Les magasins de Valparaiso sont très-vastes et fort bien assortis. On ne se douterait jamais qu'aussi loin de l'Europe, on puisse trouver autant d'objets que dans ces bazars; on y rencontre de presque toutes les marchandises de France; aussi est-il rare de voir des magasins spéciaux; mais on vous offre dans chacun d'eux une infinité d'articles. Ce genre d'industrie est généralement fait par des Français et par des Anglais. Les habitants du Chili sont d'un commerce agréable et d'une politesse qui ferait honte à nos pays les plus civilisés. Ils sont d'une très-grande complaisance pour les étrangers, et pour peu que l'on soit connu d'eux, il n'y a pas d'instances qu'ils ne vous fassent pour vous recevoir chez eux. On ne rencontre pas non plus en eux cet esprit de rapacité qui règne en France. Ils visent aux grands bénéfices; mais ils ne s'arrêtent pas aux bagatelles. Pour en donner un

exemple, je citerai ce qui m'est arrivé dans un magnifique magasin où l'on vendait du fer. Ce qu'on fit pour moi, sans me connaître, était peu de chose, mais on ne l'aurait fait nulle part en France. Je crois que le négociant était un Anglais. J'entrai chez lui pour demander un ciseau dont j'avais besoin pour déballer des caisses ; on me répondit qu'il n'y en avait pas. Au moment de sortir, j'aperçus, dans une case, d'énormes clous aplatis et qui pouvaient remplir le même but. Je retournai vers le patron pour lui demander ce qu'il me ferait payer un de ces clous. Il me répondit qu'il ne me le vendrait point, mais qu'il me le donnerait ; je lui observai que c'était un des plus gros que je lui demandais. Il persista à me dire qu'il ne recevrait point d'argent, et me pria de l'emporter. Je le pris, remerciai le négociant et je sortis. Ce clou pesait près d'une demi-livre, et au Chili il devait avoir encore une certaine valeur.

C'est, dans un magasin, où j'étais allé pour affaires, que je fis une rencontre qui me causa quelque plaisir ; je veux parler de celle de M. Jacques Arago. Je savais qu'il était à Valparaiso et je me proposais de lui faire une visite, en ma double qualité de français et d'homme de lettres, lorsque je lui fus présenté au moment où je m'y attendais le moins. On sait que M. Jacques Arago avait organisé une société pour exploiter les mines d'or de la Californie : cette association mutuelle qui avait nom, je crois, la *Parisienne*, partit du Hâvre, à la fin de mars ou d'avril, sur le *Jeune Edouard*. Nous avons tous vu la lettre d'adieux, si bien écrite, que M. Jacques Arago avait fait imprimer dans un journal au moment de son départ. Il était parti cinq ou six mois avant moi, et j'étais au comble de l'étonnement de le rencontrer encore à Valparaiso. Il me raconta alors que ses associés travailleurs

qui, dans le commencement, étaient très-respectueux envers lui, se relâchèrent singulièrement plus tard. L'oisiveté les porta au jeu pendant la traversée : d'abord ils se cachaient de lui ; puis plus tard, non seulement ils ne se cachaient plus, mais, lorsqu'il voulait leur faire quelques observations, ils l'envoyaient promener. La hiérarchie était donc déjà à peu près détruite. Bref, on arriva à Valparaiso, où le navire s'arrêta deux mois. Pendant cette longue relâche, on reçut de mauvaises nouvelles de la Californie. Plusieurs des associés se trouvant bien à Valparaiso, ne voulaient pas pousser plus loin, et ceux qui continuaient leur voyage supplièrent leur directeur de ne pas poursuivre jusqu'en Californie. Suivant eux, les affaires y allaient trop mal pour qu'il s'exposât à y aborder. Enfin, à force d'instances, il se décida à rester, quoique bien à regret; car il songeait toujours à aller dans cet Eldorado, où il se trouve quelques heureux et beaucoup de malheureux.

C'est précisément par un des associés de la *Parisienne*, qui s'étaient arrêtés à Valparaiso, que je fus présenté à M. Arago. En voyant le sort de cette compagnie, je songeai à la nôtre, la société l'*Espérance*, et j'appris que toutes les compagnies se débandaient dès qu'elles mettaient le pied sur le sol de la Californie. Il y en a, du reste, fort peu de sûres, et la plupart d'entr'elles chargeant des marchandises sans rien payer, au départ du navire, le capitaine se trouve dans l'obligation de les vendre pour se payer du fret et du passage des associés, de sorte qu'il ne reste rien pour la compagnie, en arrivant, ni vivres, ni argent. Ce sont, en un mot, des spéculations qui ne me paraissent combinées que pour se procurer de l'argent, avec lequel on peut avoir beaucoup de marchandises, en en payant

seulement la moitié au comptant. On fera bien, à l'avenir, de se défier de ce genre d'industrie, auquel ont été pris tant de gens.

Quelques instants après ma rencontre avec M. Arago, il m'offrit sa loge, pour aller au théâtre, assister à une répétition de quelques jeunes gens français, qui se proposaient de donner un concert vocal et instrumental. Je vis alors la salle de spectacle qui me parut grande et plus belle que je ne l'aurais espéré, dans ce coin reculé du monde. La toile offrait une allégorie très-ingénieuse et fort bien appropriée à la circonstance. On y voyait les neuf muses occupées chacune à sa spécialité. Dans un angle du tableau on remarquait la muse de l'histoire qui, tenant par la main un américain sauvage, armé d'un arc et d'un carquois rempli de flèches, cherchait à l'initier aux mystères enchanteurs de la civilisation ; il paraissait en extase devant la magnificence des monumens du monde civilisé. Quoique cette toile ne soit pas d'un travail très-fini, on doit rendre hommage à l'idée qui m'a paru admirable de finesse et de poésie.

La salle de spectacle est presque ovale ; elle est distribuée comme celles d'Europe et à quatre étages. Les galeries des loges sont revêtues d'un papier de très-bon goût, et elle est à l'œil d'un effet fort agréable. M. Arago m'ayant fait l'honneur de m'offrir sa loge, toutes les fois qu'il y aurait spectacle, je profitai de son invitation un dimanche qu'on donnait : (1) « *El hombre mas feo de Francia.* » On a une singulière méthode, pour les billets, à Valparaiso; car ceux qu'on prend à la porte, moyennant 4 réaux, ne vous donnent qu'un droit d'entrée générale, et vous ne pouvez

---

(1) « L'Homme le plus laid de France. »

aller, avec eux, qu'au parterre ou au paradis; les prix néanmoins sont différens pour ces deux places : mais si l'on veut aller dans les loges, on est obligé de donner un supplément que l'on paie dans l'intérieur du théâtre. *L'homme le plus laid de France*, comédie espagnole, qu'on donnait ce soir là, a été assez bien jouée par la troupe. Le héros de la pièce était le fameux courtisan duc de Roquelaure. Il y avait du monde à cette représentation et un assez grand nombre de dames. A la fin de la pièce, on a donné un ballet où l'on a exécuté quelques danses espagnoles dans un pas de trois. Ces danseurs, qui faisaient fureur à Valparaiso, m'ont paru un peu lourds et n'auraient pas obtenu les mêmes succès dans les villes de France.

Il me reste à parler du concert qu'ont donné deux passagers du *Succès*. L'un d'entr'eux était une assez bonne flûte et allait jouer, à Bordeaux, au théâtre des Variétés et dans les sociétés philarmoniques, et le second était deuxième basse chantante au grand théâtre de la même ville. Il se joignit à eux, en qualité d'amateurs, deux autres jeunes gens qui se trouvaient aussi à bord de notre navire. Mais tout cela n'empêcha pas qu'ils ne fussent maltraités par une critique très-sévère, je dirai même injurieuse. Un article parut le lendemain dans *el Mercurio*, où l'on s'exprimait, envers eux, d'une manière fort dure. Cette attaque furieuse déplut généralement, et M. Arago, dans une réponse qu'il fit insérer dans *el Comercio*, en français et en espagnol, leur observa, avec beaucoup de convenance, que le domaine de la critique n'allait pas jusqu'à l'injure, et qu'elle ne retombait que sur celui qui en faisait usage.

On s'occupait, dans le même temps, des répétitions d'une pièce de théâtre de M. J. Arago, intitulée *la Car-*

cajada, (*l'éclat de rire*), qui a été jouée à Paris avec succès. On l'a représentée précisément le jour de notre départ de Valparaiso, c'est-à-dire le jeudi 17 janvier, dans une représentation à bénéfice. M. Arago, qui était logé d'abord au consulat de France, était alors, depuis peu de jours, à l'*Hôtel du Chili*, ayant été obligé de céder son appartement au consul général, qu'on attendait de jour en jour à Valparaiso,



CHAPITRE ONZIÈME.

Promenade dans les faubourgs. — Usages primitifs. — Nourriture du peuple au Chili. — Une partie de chasse dans les environs de Valparaiso. — La Sorra. — Description d'un jardin.

—

Dans nos excursions dans les faubourgs de la ville, je prenais plaisir à observer les usages de la partie la plus grossière de la population, presque toute composée de guassos, métis provenant d'indigènes et d'Espagnols ou d'indiens purs. Rien ne m'étonnait plus, après avoir vu d'assez jolies maisons, et qui annonçaient du moins une civilisation avancée, que de rencontrer de chétives cabanes, alignées pourtant sur les deux côtés de la rue, construites avec un torchis dont on crépissait des morceaux de bois entrelacés. Le plafond était composé de tiges de bambou en guise de planches, et le toit couvert de chaume ou de feuilles de palmier. J'ai déjà dit que les maisons des belles rues de Valparaiso étaient de bois; il y en avait encore un grand nombre bâties avec des adobes ou briques crues séchées au soleil. Je n'en ai pas vu une seule en pierre. Rien n'annonçait la misère comme ces pauvres huttes dont je viens de parler, et pourtant nulle habitation n'étalait autant qu'elles le bonheur de ses

hôtes. On pouvait observer là cette paresse et cette indolence natives des peuples sauvages de l'Amérique du sud, qui se maintenaient dans toute leur force, en présence de la civilisation.

Passe-t-on dans leurs quartiers au moment de la plus forte chaleur du jour, on aperçoit les guassos, les uns qui dorment au soleil, les autres accroupis à la manière des singes, qui paraissent dans un état de somnolence ; quelques-uns enfin la tête appuyée sur les genoux de leurs femmes, qui sont occupées à chercher, sur leur tête, certains insectes que je ne nommerai pas. Leurs maisons sont, d'ailleurs, fort sales, et ils sont couverts de vermine. Si on les observe le soir, on les verra rangés devant leurs cabanes avec toute leur famille, qui regardent les passants, pendant qu'au milieu d'eux les femmes s'occupent de préparer la cuisine dans des vases de terre de fabrique chilienne. C'est toujours en plein air qu'ils allument leur feu, excepté pendant les pluies qui sont fort rares en été, dans ce pays, et qui ne tombent guère que pendant trois mois de l'année, sans être néanmoins continues.

Les guassos, qui habitent les hauteurs couronnant la ville, ont quelques chèvres auxquelles ils font paître les arbustes qui croissent sur leurs flancs. Ces animaux doivent leur rapporter beaucoup de revenu ; car le lait se vend un réal la bouteille à Valparaiso. Tous ces hommes se contentent d'une nourriture grossière à laquelle ils s'habituent dès l'enfance ; rien, d'ailleurs, ne leur paraîtrait plus insupportable que le travail qu'il leur faudrait faire, pour s'en procurer une plus substantielle. Ils se nourrissent généralement de fruits, de poisson, de légumes et surtout de maïs, qui n'est pas encore parvenu à sa maturité, et qu'ils font bouillir d'une façon particu-

lière; ensuite ils ôtent les grains de l'épi et en font de grandes pyramides, qui se vendent dans toutes les rues et sur toutes les places. On se sert d'une cuillère pour manger ce singulier mets, dont les guassos sont très-friands : pour eux il remplace souvent le pain. Ce sont les femmes qui sont chargées de le vendre et de l'apprêter.

Lorsque la ville me fut suffisamment connue, j'éprouvai le désir de voir ses environs. Je voulais étudier la nature de ces montagnes qui me semblaient devoir renfermer de grandes beautés naturelles, en même temps que leur ornithologie, que je savais différer beaucoup de celle d'Europe. Une partie de chasse me parut propre à satisfaire tous ces désirs. J'en proposai donc une qui ne tarda pas à avoir sa réalisation. Je partis un matin, à cinq heures, avec sept passagers du *Succès*, dont trois devaient nous accompagner à cheval. Nous gravissons une foule de collines montagneuses, qui ne laissaient entr'elles que des vallées étroites, couvertes de végétation et de verdure. Nous voyions s'envoler de leurs flancs des troupes de tourterelles, des ramiers et une foule d'autres oiseaux qui faisaient entendre des chants et des cris inconnus pour nos oreilles. Leur ramage bizarre m'attira dans une vallée où il me sembla qu'ils étaient réunis en grand nombre. Je m'écartai donc un peu de mes compagnons et m'enfonçai dans de nombreuses touffes d'arbres fruitiers cultivés avec soin. Sur le penchant de la montagne, à droite, on voyait un champ où le blé avait été coupé récemment. Enfin un peu plus loin, le terrain était inculte; je préférais cela, surtout quand la nature peut offrir spontanément de semblables beautés. Un petit ruisseau coulait au fond du vallon et entretenait, sur ses bords, une fraîcheur, qui y faisait croître des milliers d'arbrisseaux,

couverts des plus belles fleurs. J'étais en extase devant ce spectacle qui m'offrait, ainsi groupées, les plus belles plantes, qu'en France on cultive en orangerie et en serre tempérée. Là, se balançaient, au souffle d'un vent frais, la charmante calcéolaire, l'*hemitomus urticœfolius*, à la corolle d'un rouge vif, la gracieuse fuchsie. Plus loin, s'offraient de grosses touffes de galliet aux jolies grappes bleues panachées de blanc, et des haies entières de myrtes à petites et à grandes feuilles, dont la verdure disparaissait sous le grand nombre de leurs fleurs ; une foule d'autres arbustes aromatiques dont quelques-uns de la famille des myrtoïdes. On voyait encore çà et là quelques pieds de cacalie odorante. Il y avait aussi des bambous épais et touffus qui offraient aux oiseaux des retraites impénétrables aux rayons du soleil. On en voyait voltiger çà et là une très-grande variété : j'en tuai plusieurs dont un ressemblait au geai de France, avec cette différence qu'il avait une longue queue et était un peu plus petit. Un autre, appelé grive des Malouines, était assez semblable à celui de France qui porte ce nom. Un troisième, noir comme notre merle, en différait par le bec, qui était noir et plus gros, et par une teinte jaune qu'il a aux deux joues. J'en avais remarqué une espèce qui avait l'air vif et dont le vol était très-rapide; je réussis à en abattre un. Il avait la plume du dessus du corps de couleur métallique vert émeraude, avec des reflets d'or, comme celle des colibris, à la famille desquels il appartenait. Il était de la grosseur d'un verdois, un peu plus allongé néanmoins; son bec était long et mince, et sa langue aussi longue que celle de nos tord-cols, visqueuse à l'extrémité. D'après la conformation de son bec, il m'a paru être du nombre de ceux qui se nourrissent de fourmis. Je tuai encore plusieurs petits oiseaux qui n'avaient rien

de remarquable. La plus belle pièce de la chasse fut une perdrix grise, assez semblable à la nôtre pour le plumage, mais plus grosse, et dont le bec est beaucoup plus allongé. La tourterelle du Chili est d'une couleur tirant un peu sur le rose.

Après être resté quelque temps dans cette vallée délicieuse, j'en sortis pour rejoindre mes compagnons. Ils étaient assez loin de moi et avaient continué à suivre la route de Santiago, où je les avais laissés. Peu de temps après les avoir rejoints, nous prîmes à gauche; et après avoir chassé quelques momens encore, nous songeâmes à déjeuner. Nous choisîmes, pour cela, le bord d'un ruisseau, qui coulait au pied de montagnes très-escarpées. En arrivant sur leur penchant, nous avions vu finir le chemin à une maison qui se trouvait là, de sorte que les chevaux eurent beaucoup de peine à descendre au fond de la vallée. Nous nous installâmes sous l'ombrage d'un arbre, ayant devant nous l'eau limpide du ruisseau, et derrière lui, des haies touffues de bambous à l'ombre desquels des femmes de péons (1) lavaient leur linge. A une petite distance, en face de nous, sur le penchant de la côte, se montrait une maison de campagne assez jolie, avec un jardin dont les plates-bandes étaient remplies de rosiers et de géraniums.

Nous étalâmes sur l'herbe nos provisions auxquelles nous nous proposions bien de faire honneur. C'étaient des sardines à l'huile, du fromage et du biscuit; mais deux péons qui gardaient, près de nous, quelques vaches,

---

(1) On appelle péons les habitants de la campagne et les manœuvres des villes, au Chili. C'est la classe intermédiaire entre les guassos et la bourgeoisie; cependant on donne le plus souvent ce nom aux guassos.

et à qui nous donnâmes de nos mets et quelques tasses de vin de Bordeaux, nous apportèrent du lait, qui nous fit un grand plaisir, car nous avions passé près de quatre mois sans en prendre en mer, et on nous en avait servi rarement depuis que nous étions en rade.

Après notre repas, nous délibérâmes pour savoir de quel côté nous nous dirigerions. Il nous parut impossible que nos cavaliers nous accompagnassent sur un sol aussi accidenté, rempli de montagnes et de ravins, et où il n'y avait pas de route tracée. Nous, qui étions à pied, nous avions toutes les peines du monde à en sortir. Ils nous quittèrent donc et nous ne les revîmes que le soir à Valparaiso.

A peu de distance de l'endroit où nous avions déjeuné, et au-dessous de la maison de campagne dont j'ai parlé, dans la partie unie de la vallée, nous avons admiré un champ entier d'œillets magnifiques et de tubéreuses, qui commençaient à se mettre en fleurs. Ils étaient arrosés par un filet du ruisseau, qu'on avait détourné à cet effet. C'était un spectacle enchanteur de voir, auprès de cette nature agreste et sauvage, cette culture de luxe qui annonce des pays civilisés. Mais le lecteur n'en sera pas surpris, quand il saura, qu'à Valparaiso, on achète des masses de bouquets, et c'était pour les vendre de cette manière qu'on cultivait en grand ces deux plantes. Il y avait aussi, de l'autre côté du ruisseau, et à la suite du jardin, de grands carrés de fraisiers qui, placés dans un lieu frais comme ils étaient, devaient donner une quantité prodigieuse de fruits.

La vallée que nous suivions nous offrait la même continuité de myrtes, de galliets couverts de fleurs et de bambous. On voyait de grands lauriers, dont la feuille ressemble à celle du sassafras ; il y avait encore une foule

d'arbustes dont je n'ai pu parvenir à découvrir le nom, mais que j'ai trouvés charmants. Sur la pente abrupte des rochers se dressaient les tiges nombreuses du *cactus peruvianus*, couvertes de fruits, que nous regrettions beaucoup de ne pas voir à leur état de maturité ; et enfin on apercevait de distance en distance, sur les montagnes, de grands palmiers qui s'élevaient beaucoup au-dessus de cette peuplade d'arbrisseaux. Afin d'observer un de ces arbres de plus près, je gravis à moitié une de ces côtes escarpées ; il me parut appartenir au genre (1) cocotier. Il avait à son sommet et entre ses feuilles de grands régimes chargés de fruits, qui ne commençaient qu'à se former. Sa tige était énorme et allait en diminuant jusque dans le haut. J'appris plus tard que son fruit atteignait la dimension d'une grosse noix, dont il avait la forme, et contenait une chair aqueuse comme celle du coco, dont il avait le goût.

Cependant nous approchions de l'heure de midi et la chaleur commençait à devenir étouffante ; nous suivions une longue vallée tournante, resserrée entre de hautes montagnes, et nous ne pouvions trouver d'autre issue que leurs flancs rapides et escarpés. Pourtant nous longions toujours le ruisseau, dans l'espoir que dans ses détours il nous remettrait sur notre chemin : mais le vallon se déroulait sans fin à nos yeux, et nous n'apercevions aucune habitation autour de nous. Quelques momens après, nous vîmes un long rideau de peupliers d'Italie, qui étaient plantés le long d'un jardin qui nous parut parfaitement tenu. A l'une des extrémités du jardin, il y

---

(1) C'est le *chamœdorea elatior*.

avait une serre tempérée, ce qui nous parut du luxe pour le Chili ; c'était la première fois que nous en apercevions dans ce pays. L'ombrage des peupliers et la fraîcheur du ruisseau qui abreuvait leurs pieds, nous ayant inspiré le désir de nous reposer un moment, nous nous assîmes sur le gazon. Au bout de quelques instants, nous entendîmes quelqu'un qui se promenait dans le jardin. Un motif de curiosité ayant conduit vers nous ce promeneur, il écarta un peu les branches qui servaient de clôture à ses plantations, et, après avoir échangé avec nous quelques paroles, où nous apprîmes qu'il était français et le maître de cette charmante propriété, qui se nommait la *Sorra*, il nous offrit de visiter son jardin ; ce que nous acceptâmes avec bien du plaisir.

Nous remarquâmes d'abord une petite rigole qui coulait en divers sens, afin de faire arroser ses cultures, quand il le jugeait convenable. Il avait détourné, dans ce but, un petit filet du ruisseau, ce qui donnait à son jardin un air de fraîcheur très-riant. Il joignait, dans ses plantations, l'utile à l'agréable. J'ai vu, en pleine terre, dans ce lieu, une foule de plantes de serre tempérée et même de serre chaude. Les arbrisseaux qui m'ont le plus frappé, par leur beauté, étaient un magnifique datura à fleurs rouges (*brugmensia sanguinea*), de plus de cinq pieds de haut, la *sida mollis*, le gandazuli à bouquets, un azédarach couvert de ses beaux panicules violets semblables un peu au lilas, une foule de géraniums, de rosiers et des daturas à fleurs blanches. Pour les arbres fruitiers, il avait en poiriers, pommiers, cerisiers, pruniers, pêchers, etc , un grand nombre de nos bonnes espèces dont les sujets étaient soigneusement greffés. Il me dit qu'il avait tiré la plus grande partie de ses plants de Bordeaux : la reprise doit en être bien difficile, après trois mois et demi

ou quatre mois de navigation. Il cultivait aussi, à l'abri du vent de (1) sud, quelques arbres fruitiers d'une région plus chaude; il m'a montré des goyaviers et plusieurs *chirimoyaviers* dont j'ai décrit le fruit plus haut. Cet arbre était alors fleuri, sous le climat du Chili, et exhalait l'odeur la plus suave. Au Pérou, où il croît en grand nombre, ses fleurs sont très-recherchées pour leur agréable parfum, ce qui diminue beaucoup les excellens fruits de ce précieux végétal. Il avait aussi deux carrés remarquables, dont l'un de tubéreuses et l'autre d'œillets.

En sortant du jardin, il nous conduisit dans sa serre, qui était entièrement couverte de vitraux. Sans avoir de grandes dimensions, elle était d'une grandeur convenable. La première chose qui me frappa en entrant fut un magnifique frangipanier, (*plumeriaalba*), dont les grandes fleurs, d'un blanc jaunâtre, tirant un peu sur le violet quand elles commençaient à passer, étaient fort belles. On voyait encore des achiménès variés et des pétunias, dont les derniers sont originaires du Chili. Sous un second châssis, au centre de la serre, il cultivait des ananas dont un était presque mûr. Cet honnête homme, qui n'était plus jeune, semblait faire ses délices de tout ce qu'il nous montrait, objets qu'il avait créés lui-même et dont il était fier à juste titre. Je croyais que c'était quelque rentier qui s'était retiré des affaires pour habiter ce petit paradis; j'appris, plus tard, qu'il vivait des produits de son jardin. Avant notre départ, il nous offrit des poires

(1) Le lecteur croira peut-être que j'ai fait une erreur en disant à l'abri du vent de sud, si je ne lui rappelais que, dans l'hémisphère sud, c'est exactement le contraire de l'hémisphère nord; ainsi, le vent de sud venant du côté du pôle austral est naturellement le plus froid.

que nous acceptâmes avec bien du plsisir, car nous avions une soif brûlante. Nous mangeâmes aussi quelques fruits de l'alkekenge comestible, dont les deux pieds qu'il possédait produisaient une quantité.

Nous quittâmes ensuite ce bon vieillard, et nous suivîmes, pendant quelque temps, la même vallée. Notre intention était de chercher quelque maison, afin d'y acheter des rafraîchissemens, qui nous étaient devenus indispensables ; car la chaleur semblait avoir augmenté d'intensité, dans ces gorges profondes. Il nous restait encore un peu de Cognac ; mais l'eau du ruisseau était si chaude qu'il nous répugnait d'en boire. Nous arrivâmes bientôt à une maison à côté de laquelle, sur une hauteur, flottait le pavillon chilien. Ayant demandé dans quel but on avait placé ce drapeau, on nous répondit qu'on l'avait mis là pour enseigne, parce que la maison était une auberge. C'était encore un français qui habitait là ; il avait une maison située assez agréablement, mais couverte des feuilles de ces palmiers que j'ai décrits plus haut, et dont il y avait un individu très-beau auprès de sa cour. Il nous servit un petit dîner composé d'une omelette aux fines herbes et au jambon, d'une salade de laitue avec des œufs durs, et des hors-d'œuvre de petites raves et d'artichauts. Je n'avais pas encore vu des derniers depuis que j'étais à Valparaiso. Quand nous comptâmes, on nous demanda cinq piastres, ce qui faisait cinq francs par personne. Nous trouvâmes ce prix un peu exagéré pour le festin ; mais nous avions bu quatre bouteilles de vin, où il y avait sur d'immenses étiquettes : « Saint-Julien, Médoc, » et c'était là ce qui avait augmenté le prix du dîner.

Au moment de partir, je faillis voir étrangler mon chien sous mes yeux. J'avais aperçu dans la cour de l'auberge un chien boule-dogue qui était enchaîné. Mais ayant

fait rompre un anneau de son lien, par les secousses qu'il donna en voyant Castor, il s'élança sur lui, le saisit à la gorge et ne le lâcha pas malgré les efforts de l'aubergiste et les miens réunis. On ne put lui faire lâcher son adversaire qu'en lui versant de l'eau dans la gueule. Je demandai alors à son maître ce qu'il faisait d'un animal furieux, capable de dévorer un homme qui s'approcherait de sa maison. Il me répondit qu'il ne lui ôtait sa chaîne que la nuit, et qu'il ne l'avait que pour effrayer les péons par lesquels il craignait d'être assassiné, dans ces montagnes solitaires. Il ajouta qu'il devait se battre, le dimanche suivant, avec un chien beaucoup plus gros que lui, et qu'il y avait de nombreuses onces de pariées pour les deux champions.



CHAPITRE DOUZIÈME.

Manière dont est faite la police a Valparaiso. — Sérénos. — Galériens. — Tertullias. — Le Maté. — Les dames de Valparaiso. — Caractère des Chiliens. — La Samacueca. — Vihuela. — La Sapatera. — Le Quando. — Le Péricon. — Chinganas. — Combats de taureaux, de coqs et de chiens. — Les funérailles a Valparaiso. — Singulier usage a la mort d'un enfant. — Dernier coup d'œil sur Valparaiso. — Vents de sud. — Vents de nord. — Grande sécheresse pendant l'été. — Salubrité du climat. — Saisons.

—

Ce qui m'a le plus surpris à Valparaiso, c'est la manière dont la police est organisée. Je m'attendais, en arrivant au Chili, à trouver cette administration dans l'état le plus déplorable, comme cela se voit dans la plupart des états de l'Amérique, où l'on est volé, assassiné, la nuit, sans que le gouvernement prenne les moindres mesures pour obvier à ces inconvéniens; mais je puis dire, qu'à Valparaiso, on peut se promener à toutes les heures de la nuit, avec beaucoup plus de sécurité qu'à Bordeaux et à Paris; et j'avouerai même que le système suivi au Chili, par la police, me semble infiniment préférable à celui qui est adopté en France. Voici de quelle manière on opère :

Dès que le soleil est couché, les municipaux de nuit, qui sont appelés, au Chili, Sérénos, se réunissent à l'extrémité de l'Almendral, armés chacun d'un sabre et munis

d'un sifflet. Ces agens se mettent en marche conduits par un officier, et, à mesure qu'ils arrivent au quartier qui leur est assigné, ils quittent les rangs et donnent un coup de sifflet. Ils continuent ainsi leur marche jusqu'à l'autre extrémité de la ville, où chacun étant à son poste, ils se trouvent tout naturellement débandés. Ces municipaux ont, pour marque distinctive, un galon doré ou argenté à leur casquette, et à cause de la fraîcheur des nuits à Valparaiso, ils portent ordinairement un manteau, même en été. Ces hommes ne sont pas plus tôt arrivés dans leurs quartiers respectifs, qu'ils s'occupent de vérifier si les magasins sont bien fermés, et ils doivent l'être, d'après une ordonnance, à neuf heures précises. Cependant, avec une permission, on peut les tenir ouverts jusqu'à dix heures. Il y a une amende pour ceux qui seraient trouvés en faute : cette heure est annoncée par un coup de canon, après lequel les canotiers ne peuvent pas non plus vous conduire à bord d'un navire. On entend alors, dans toute la ville, retentir les sifflets des sérénos, qui se promènent à une très-petite distance les uns des autres ; ils sifflent ainsi continuellement et pendant toute la nuit ; ils ont aussi une manière de siffler qui, dans un instant, pourrait tous les réunir sur un même point, s'il y avait danger. De plus, quand les horloges sonnent, ils vont chantant les heures et annonçant le temps qu'il fait, dans leurs quartiers respectifs, absolument comme on faisait en France, au moyen âge. Eux vont criant, suivant l'heure et le temps : « *Las dies han dado; sereno.* » Je ne sais si c'est de là que leur vient leur nom de Sérénos, ou bien si c'est de ce qu'ils ne commencent leur service que lorsque le serein commence à tomber. Quand le temps est nébuleux, ils disent *nublado;* pluvieux, *lluvioso.* Ils sont

encore chargés d'une espèce de police qui n'existe nulle part en Europe ; c'est d'empêcher qu'on ne tombe de l'eau sur les murs des édifices, des maisons et même des clôtures. Celui qui est pris est obligé de payer une amende de quatre réaux, qui est pour eux, ainsi que celle des magasins qui ne sont pas fermés à l'heure. Il est arrivé une singulière aventure de ce genre à un passager du *Succès*. Il s'était un peu écarté de ses compagnons afin de satisfaire à ce besoin, au coin d'une borne, le soir à dix heures : mais un séréno l'avait aperçu ; il s'approche de lui gravement, et lui mettant la main sur l'épaule : « *Da me vm quatro reales, segnor.* » Rien n'approche de la surprise et de l'embarras de ce pauvre garçon, qui se trouvait pris en flagrant délit, en voyant un séréno près de lui. Il se retourna de son côté et lui dit : « Qu'est-ce que vous me voulez ? Je n'ai pas affaire à vous.... Ne voyez-vous pas que je suis occupé à causer avec ces messieurs... » Le séréno lui répondit toujours avec la même gravité : — *Da vm quatro reales*. Il vit bien alors qu'il serait obligé de s'exécuter : mais ce qu'il y a de plus comique, c'est que le délinquant se mit à marchander l'amende. — Je vais vous donner deux réaux, lui répondit-il, et c'est bien assez. Le municipal tend la main pour recevoir les deux réaux, puis il ajoute : — « *Aun dos reales.* » Le jeune Français, impatienté, voulut se fâcher. Le séréno lui répondit en espagnol que, s'il n'était pas content, il allait commencer par le suivre au violon, et que, le lendemain, il s'entendrait avec ses chefs. Il fut donc obligé de compléter la somme. L'institution des sérénos est due au célèbre administrateur O'Higgins.

On emploie, à Valparaiso, les bras des galériens, à divers travaux d'utilité publique. On les rencontre, dans la ville, enchaînés deux à deux, occupés à balayer les

rues, gardés par des municipaux à cheval, nommés *Vigilants*, (agens de police chargés du service de jour). Ils se trouvent exposés constamment aux regards de la foule et à rougir de leur état ; c'est ainsi une exposition permanente qui ne doit pas exercer une petite influence sur la moralité publique.

Les habitants de Valparaiso, comme ceux de tout le Chili, sont vifs, enjoués et avides de plaisirs ; ils aiment à se réunir pour chanter, jouer et danser. Les pianos commencent à être fort communs dans la ville, et je ne sortais jamais, le soir, sans en entendre de tous les côtés : mais, de même qu'en Espagne, l'instrument le plus répandu est la guitare qu'ils appellent *vihuela*, au Chili. Dans les petites soirées, on danse, le plus souvent, au son de cet instrument ; il est également répandu dans les classes inférieures.

Mais, outre ces petites réunions, les Chiliens donnent assez fréquemment des *tertullias*, qui sont des fêtes où se réunit l'élite de la société, et où l'on se livre au plaisir de la danse et de la conversation. Les danses européennes, la contredanse et la valse n'y sont point inconnues : mais on y exécute, de préférence, la *sapatera*, le *quando* et le *péricon*, qui sont des danses du pays qui ressemblent au fandango, ou mieux, à la tarantelle des Napolitains. Mais la danse la plus répandue est la *samacueca*, qui est à peu-près la même chose que la jota de Navarra ou la ronda de Malaga. C'est une danse très-gaie et fort agréable.

On fait circuler, dans ces soirées, le *maté* ou herbe du Paraguay, comme le thé en Angleterre. L'usage de cette boisson est général au Chili, au Brésil, au Pérou et à la Plata, où on l'emploie beaucoup plus fréquemment que le thé, à Londres, avec lequel elle a quelque ressem-

blance pour le goût. Dans quelques localités, les dames en font un usage continuel. Elles se servent, pour l'aspirer, d'un tube bombé, nommé *bombillia,* qu'elles plongent dans un petit vase rond, en coloquinte, en faïence, en or ou en argent, suivant leur fortune, qu'elles remplissent de l'infusion du *maté*. Dans les petites réunions, on se passe même, quelquefois, le tube et le vase de l'un à l'autre. Mais ce qui paraîtra plus extraordinaire, c'est qu'à la fin des repas tout le monde fume, et les dames, elles-mêmes, ne font pas difficulté d'accepter une cigarette.

Ce sujet me conduit tout naturellement à parler des dames qui sont, dans tous les pays, la partie la plus intéressante de la société. Elles sont, en général, spirituelles, très-gracieuses, et beaucoup sont fort jolies. La mantille, dont elles se drapent la tête, leur donne un air de vivacité, dont n'approche pas le chapeau français qu'elles commencent à porter. Elles ont, en général, un goût prononcé pour la toilette, qui dégénère en passion chez elles, au point de passer sur toute espèce de considération pour le satisfaire. C'est probablement cette raison qui empêche leurs maris de leur confier la bourse ; car il est à remarquer qu'à Valparaiso ce sont les hommes qui font toutes les emplètes, à l'exception de celles qui regardent spécialement la parure des femmes. Mais, malgré tant de charmes, les dames chiliennes n'ont pu trouver grâce aux yeux de quelques juges sévères, et je dois dire que, même à Valparaiso, elles ne jouissent pas de la meilleure réputation. Mais, comme je tiens beaucoup à les excuser, je vais citer ce que M. Famin en dit dans son histoire du Chili :

« Les dames sont, en général, fort agréables ; celles de la Conception passent pour les plus belles. Vives, légères,

ardentes et crédules, les Chiliennes ont été en butte aux sarcasmes les plus méchants, de la part de quelques voyageurs ingrats qui avaient trouvé, dans leurs toits hospitaliers, de trop faciles plaisirs. » J'emprunterai, au même auteur, le portrait suivant qu'il fait des hommes du même pays : « Elevés à l'école de la guerre, les Chiliens sont braves, sobres et patiens ; résignés après la défaite ; mais cruels dans la victoire. Ils sont adroits, robustes et excellens cavaliers. Ils aiment avec toute l'ardeur des créoles et toute la jalousie des Espagnols. Ils ont le teint légèrement basané. Ils sont bien faits et de taille moyenne. Depuis leur indépendance, ils ont fait de rapides progrès dans la voie de la civilisation ; ils sont polis entr'eux, respectueux devant les vieillards, empressés et hospitaliers pour les étrangers. On est toujours sûr d'être bien reçu, même chez les plus indigens. Ils mettent un grand empressement à offrir, à l'étranger qui les visite, un siége, de la liqueur, du laitage, de la limonade glacée, de grandes figues noires ou autres fruits ; et ce serait les affliger beaucoup que de ne pas prendre au moins une petite quantité des rafraîchissemens qu'ils vous offrent de si bon cœur. Ils provoquent les demandes et y répondent avec une complaisance extrême. »

Mais ce que je ne puis passer, sans le flétrir au Chili, c'est l'usage où sont la plupart des mères, dans la classe inférieure, de prostituer leurs filles pour un prix qu'elles débattent elles-mêmes avec le galant. Il y a quelque chose de repoussant dans ces actes, et qui sont encore ratifiés par la famille ; car un jeune homme qui a une maîtresse n'a pas à redouter la colère des frères et du père ; il peut aller lui rendre visite, en toute sécurité, la nuit et le jour sans avoir rien à redouter d'eux, que dans le cas où il ne tiendrait pas ses engagemens.

Les Chiliens ont aussi des lieux publics où ils se réunissent, la nuit; ils les appellent *Chinganas*. Là, ils passent leur temps à boire de la bière, à jouer, à fumer, à danser; et ces divertissemens se prolongent quelquefois jusqu'au lendemain matin.

Leurs spectacles favoris sont, comme en Espagne, les courses de taureaux; hommes et femmes se rendent, en grand nombre, au cirque, pour le combat, et les élégantes, vêtues de leurs plus belles parures, se hâtent d'étaler leurs grâces dans leurs loges ou *ramadas*, qui sont, comme en Italie, de petits salons de réception qu'elles convertissent quelquefois en salle à manger. Ces courses de taureaux diffèrent en cela de celles d'Espagne, que se terminant toujours par la mort de l'animal, dans ce dernier pays, il est assez rare qu'elles aient un dénoûment semblable, au Chili. Le plus souvent, des hommes à cheval les excitent, avec des lances épointées, à sortir de l'enceinte appelée *corral*, et ils les arrêtent ensuite avec le laço, qu'ils lancent avec une admirable adresse. C'est encore du laço qu'ils se servent pour prendre les chevaux et les bœufs sauvages, ainsi que les onagres. Mais dans les fêtes solennelles, lorsqu'ils veulent sacrifier un taureau, les *torreadores* le poursuivent et s'attachent à le mettre en fureur en lui présentant de petits drapeaux rouges. Après avoir amusé quelque temps les spectateurs par ces attaques, ils prennent des perches de douze pieds de long, à l'extrémité desquelles est attaché un instrument en acier qu'ils appellent *luna*. Cette lame d'acier, aiguisée en dedans, est attachée à la perche par le côté, de manière à présenter en avant les deux pointes de son croissant. C'est avec cette arme que les guassos coupent les jarrets au taureau à son passage, avec une cruelle dextérité. Le malheureux animal, ne pouvant plus se soutenir, est précipité sanglant

dans l'arène, aux applaudissemens de la multitude. Ce n'est qu'alors qu'on lui porte le coup mortel. On voit généralement, à ces spectacles, des joueurs de harpe, de guitare et de tambour, qui rivalisent d'énergie et de dextérité; mais qui n'ont pas toujours le talent de charmer les oreilles de leurs auditeurs, des étrangers surtout. La harpe, petite et légère, ne ressemble pas à celle d'Europe; elle se place horizontalement de manière à ce que le haut de l'instrument repose sur les genoux du musicien, qui est assis par terre ou sur un petit tabouret. Ces spectacles empruntent un grand charme aux folies du carnaval, où les dames viennent masquées et où l'intrigue devient un plaisir de plus.

On voit plus communément au Chili des combats de coqs et de chiens. A une lieue ou une lieue et demie de Valparaiso, il y en a presque tous les quinze jours. Les chiliens s'y rendent en cavalcade, escortant le plus souvent quelques amazones. Les hommes regardent ces spectacles en fumant leur cigarette et engagent ordinairement des paris pour l'un des deux champions; car les jeux de hasard sont encore une de leurs passions.

Je ne veux point quitter le Chili sans faire connaître la manière dont s'y font les funérailles qui offrent, dans ce pays, un caractère bien tranché. On dirait que ce peuple léger et adonné aux plaisirs, cherche à se faire illusion sur la mort, en écartant avec soin tout ce qui la lui rappelle. On croirait vraiment que c'est dans ce but qu'il a renvoyé les funérailles à la nuit. Plusieurs fois j'avais été frappé, à Valparaiso, du silence des cloches qui sont, dans presque tous les pays chrétiens, les tristes messagères de la mort. Je ne tardai pas à m'expliquer leur mutisme; car un soir, à minuit, que je sortais du spectacle, j'aperçus deux longues files d'hommes et de femmes, dans un or-

dre parfait, que je distinguai aux petites lanternes allumées que chacun portait à la main, ou faisait porter à ses côtés. A voir tous les hommes vêtus de noir, et les femmes encapuchonnées dans leur longue mantille, on eût dit une procession nocturne de pénitens : les cierges et les nombreuses lumières, qui éclairaient ces deux lignes sombres, étaient loin de diminuer l'illusion. La croix était en avant, suivie du prêtre qui marchait grave et silencieux, sans faire entendre aucun chant ; et, à peu de distance de lui, on apercevait un cercueil, porté à bras, enveloppé du drap mortuaire sur lequel se réflétaient de nombreux cierges allumés autour de lui. La pompe funèbre se dirigeait vers le cimetière du Panthéon. C'est toujours à cette heure, de onze heures ou minuit, que se font ces tristes cérémonies. La population de Valparaiso disparaît ainsi sans que ses compatriotes s'en aperçoivent ; et le son mélancolique des cloches, le chant sinistre des prêtres, les gémissemens des parens, joints au triste appareil d'un enterrement, n'interrompent pas un instant les accens de la joie et les sons harmonieux de la harpe et de la *vihuela*.

Je vais emprunter à un ouvrage anglais, publié récemment à Londres, un passage fort curieux sur les funérailles à Valparaiso. Cependant, je dois déclarer ici que, n'ayant eu l'occasion d'observer rien de semblable dans les deux voyages que j'y ai faits, je laisse à M. Gerstaecker toute la responsabilité des faits qu'il raconte :

« Je fus témoin d'un usage de ces Américains du sud, qui me fit une grande impression. Un soir, assez tard, en revenant d'accompagner, à leurs canots, quelques officiers de mes amis qui retournaient à leurs bords, je passai devant une maison assez basse, où j'entendis chanter et danser. J'essayai, mais inutilement, de voir quelque chose à

travers les rideaux. J'allais me retirer quand la porte s'ouvrit pour laisser sortir deux hommes. Un troisième la refermait quand il m'aperçut; il vint à moi et m'engagea gracieusement à entrer. La curiosité me fit accepter cette invitation, et quelques instants après je me trouvais dans une petite chambre parfaitement éclairée et pleine de monde. Les meubles étaient fort simples, les murs blancs avec quelques gravures coloriées de saints et de martyrs; les tables en bois de pin et les chaises en cannes; dans un coin de la chambre, un énorme lit à rideaux à fleurs, relevés, pour qu'une partie des assistants pussent s'y placer. Hommes et femmes, excepté les danseurs, fumaient des cigarettes. En face du lit était une espèce d'échafaudage couvert de fleurs, orné de petites gravures de saints, et éclairé par des bougies; sur le haut de cet échafaudage, je vis un enfant qui me parut de cire, assis sur une petite chaise de bois, et habillé de blanc : Ses yeux étaient fermés, et sur son corps une quantité de fleurs. Une jeune femme pâle, les yeux pleins de larmes, était à genoux. Je pensai d'abord que c'était sa mère; mais je crus me tromper en voyant cette femme accepter la main d'un jeune homme et se mettre à danser avec plus d'entrain et de gaîté que ses compagnes. Je ne pouvais détacher mes yeux de cette image d'enfant; aucun sculpteur n'aurait pu imiter à ce point la nature. Mes voisins, voyant ma préoccupation, me dirent que c'était bien réellement un enfant, et que cette femme que je voyais sauter et tourbillonner si joyeusement était bien sa mère. Ils me menèrent tout près; en le touchant, je fus convaincu que c'était un cadavre. La mère vint à moi et me dit que son enfant était un ange du ciel. La musique recommença, et elle me quitta pour se livrer de nouveau à la danse. Je quittai cette maison tout étourdi de ce que

je venais de voir et d'entendre. Le lendemain, j'eus l'explication de tout cela. Quand, au Chili, un enfant meurt au-dessous de quatre ans, les parens se rassemblent et se livrent à la danse devant le corps de l'enfant qui est au ciel. Ces jeux durent jusqu'aux premiers symptômes de la décomposition du corps. La mère est forcée de prendre part à cette fête, et de paraître la plus gaie et la plus joyeuse. Pauvre mère ! »

Avant de dire un dernier adieu à Valparaiso, il me faut jeter un regard sur son climat. Le Chili est une des contrées de l'Amérique méridionale, où la température est la plus agréable, pendant toute l'année. On n'y voit jamais de très-grandes chaleurs ni de grands froids. On peut diviser l'année, dans ce pays, comme dans les contrées septentrionales de l'Amérique du sud, en deux saisons, la saison sèche ou été, et la saison des pluies qu'on appelle hiver, sans que pour cela on y éprouve de grands froids. Les chaleurs commencent en septembre et finissent en mai ; elles sont tempérées par les vents de sud, et le thermomètre de Réaumur flotte entre 18 et 22 degrés, s'élevant rarement à 24. Mais ses mois les plus chauds sont ceux de janvier et de février. Les mois d'août, de septembre et d'octobre offrent la température la plus saine, et ceux de juin et de juillet sont les plus froids, quoique on y voie rarement de la gelée. Le plus grand inconvénient de ce beau climat est la sécheresse, qui ne cesse de régner pendant tout l'été : mais des rosées abondantes, qui se forment chaque nuit, la tempèrent un peu. De novembre en mars, on ne voit pas un seul nuage, depuis l'extrême frontière du Chili, vers le nord, jusqu'au territoire de la Conception, c'est-à-dire dans un espace de près de trois cents lieues. C'est dans la région des montagnes que sont confinés tous les fléaux, la pluie, la grêle, la neige et les orages.

Toutes ces causes, jointes à la consistance du sol où l'on trouve peu d'endroits marécageux, font que le climat étant très-salubre on y voit peu de ces épidémies qui désolent la plupart des autres contrées de l'Amérique. Mais les maladies vénériennes y sont très-communes et y font de grands ravages.

Les vents de sud qui rafraîchissent l'air, dans les chaleurs de l'été, sont quelquefois si violents, qu'ils soulèvent, dans les rues de Valparaiso, des nuages de poussière fort incommodes pour les passants. Pendant notre séjour dans cette ville, il s'en éleva un si violent que nous craignîmes un instant que le navire ne chassât sur ses ancres. Il fit sombrer à nos yeux une chaloupe chargée de sacs de farine, qu'on voulait charger sur un navire voisin du nôtre, pour la Californie. Une seconde chaloupe, qui était à côté, était obligée d'ôter continuellement l'eau qu'y jetait la lame, et nous croyions bien qu'elle aurait le même sort que la première. Mais les vents les plus dangereux, sont ceux de nord qui s'élèvent en hiver, et contre lesquels les navires de la rade ne sont pas abrités. Il n'est pas sans exemple qu'il y en ait eu de précipités sur la côte, quand ces vents soufflent avec furie.



CHAPITRE TREIZIÈME.

Voyage a Santiago, capitale du Chili ; — Sa fondation. — Description de la ville. — La grande place. — La fontaine. — Palais du gouvernement. — La chambre de justice. — La prison. — La cathédrale et l'évêché. — La bibliothèque. — La Cagnadilla. — Le Taja-Mar. — Le Bassoral. — Hôtel de la monnaie. — Ville de la Conception ou la Mocha. — Transformations nombreuses subies par cette ville. — Sa situation actuelle. — Coquimbo ou la Séréna. — Quillota.

—

En arrivant au Chili, j'avais un grand désir de faire une excursion à Santiago, sa capitale ; mais notre navire n'était qu'en relâche à Valparaiso, et je craignais qu'il ne partît avant mon arrivée. Cependant, mon désir l'emportant sur toute autre considération, je demandai au capitaine combien il m'accordait de jours; et, sur sa réponse, je pris immédiatement mon parti. Je suivais la rue de la Douane, me dirigeant vers l'Almendral, lorsque, passant près d'un porche, j'entendis un péon qui me disait : « (1)—*Patron, un birlocho para Santiago?* »—*Quanto?*

(1) « — Patron, voulez-vous une voiture pour Santiago. » — Combien ? « —Une once. »—Pourquoi me demandez-vous plus que les autres ? Je ne veux vous donner qu'une demi-once. — « Avez-vous un compagnon ? » — Non. — « Dans ce cas il faudra attendre qu'il s'en présente un. »

— « (1) *Una onza.* » — *Porque pide vm mas que los otros? Una media onza, no mas.* — « *Tiene vm un compagnero?* » — *No.* — « *Espera aun un poco.* » Comme je me disposais à aller plus loin, un autre *capataz*, qui avait entendu mon entretien avec le premier, me dit : « (2) *Patron, viene vm con migo, salira al momiento.* »

En effet, mon compagnon s'étant présenté, nous montâmes dans le *birlocho* attelé de deux chevaux, et notre *capataz* en ayant enfourché un, nous partîmes au galop. Nous eûmes en quelques minutes traversé l'Almendral ; nous arrivâmes sur les boulevards, et nous passâmes devant Tivoli. Ensuite nous atteignîmes une grande butte qui se trouve au sortir de la ville, et qui força notre conducteur à ralentir un peu le pas de ses chevaux. Il y avait là (3) des *guassos*, avec d'énormes charrettes, recouvertes de claies, attelées de trois et jusqu'à quatre paires de bœufs, qui excitaient leurs attelages pour leur faire gravir la colline. Jamais je n'ai vu vociférer de la sorte. Ils donnaient à leur voix les plus singulières intonations qu'on puisse imaginer, surtout dans les tons aigus. Ces hommes portaient tous le poncho et un petit chapeau de paille pointu et presque sans bords. Il y avait aussi là des Chiliens de la bourgeoisie, qui s'amusaient à faire courir leurs chevaux dans la montée. Quel malheur que d'aussi bons animaux soient entre de telles mains. Les chevaux chiliens sont renommés pour leur vitesse et leur ardeur infatigable, et cependant on les soigne bien mal, car ils n'ont, pour écurie, que des cours découvertes où rien ne les

---

(1) Une once d'or vaut, ainsi que je l'ai dit, 86 francs 25 centimes.
(2) Patron, venez avec moi, vous allez partir à la minute.
(3) Paysans Chiliens.

abrité de la pluie, et l'été, ils ne mangent guère que ce qu'ils peuvent trouver dans la campagne.

A peine avions-nous atteint les deux tiers de l'*alto*, que le *capataz* mit de nouveau notre attelage au galop, et c'est le train dont nous allâmes une grande partie de la route. Dans ce moment, nous aperçumes un péon conduisant deux chevaux qui galopaient devant notre voiture ; notre conducteur nous dit qu'ils étaient destinés à nous relayer.

Le paysage ne varia guère pendant toute cette route. C'était toujours des montagnes accidentées par des vallées, dont les dernières seules étaient cultivées en partie, et les collines couvertes de bois d'un aspect sauvage, où se dessinaient assez souvent les palmiers dont j'ai parlé dans la description de ma chasse, et de nombreuses touffes de *cactus peruvianus*. La route avait été tracée partout, mais elle n'était pavée nulle part, sans être pour cela très-mauvaise, grâce à la beauté de ce climat, où il ne pleut que durant trois mois de l'année. Mais si le fond du paysage ne changea guère, il s'anima du moins singulièrement.

Les environs des grandes villes ont, en général, peu de gibier. Le grand mouvement qui s'y fait, les chasses répétées qu'on y donne, le forcent à chercher un asile dans des contrées plus calmes et plus paisibles ; aussi, en approchant de *Casa-Blanca*, les vergers et les bosquets se peuplèrent de tourterelles, de grives, de pigeons ramiers, de gros perroquets verts, de coqs de bruyère, de colibris au charmant plumage, et même de perdrix. Du haut des coteaux, nous voyions paître de nombreux troupeaux de toute espèce.

Au-dessous de *Casa-Blanca* s'étend la plaine de *Caxon-de-Zapata*, qui est admirable. Elle n'est qu'une succession

de riches pâturages ombragés par des plantations d'épiniers cassis, à travers lesquels se déroule le cordon jaune de la route pendant près de quatre lieues. Cette plaine est bornée, du côté de Santiago, par la montagne de *Cuesta-de-Zapata,* célèbre par la route qu'y a fait tracer le fameux administrateur chilien don Ambrosio O'Higgins qui, pour ne pas trop allonger la route, ne voulut pas faire tourner la montagne, et prit le parti de la faire tracer sur la montagne même, adoucissant sa pente abrupte par des courbes nombreuses et des zig-zags. Aucun voyageur ne passe sans admirer ce travail, sur lequel on tourne pendant près de deux heures. Enfin, nous en atteignîmes le sommet. De l'autre côté de la montagne la pente est plus douce, mais pourtant très-rapide, et quand je vis le *capataz* se lancer au grand trot au milieu de ces courbes sans nombre, qui ouvraient à chaque instant, devant nous, de profonds abîmes, je crus que c'en était fait de nous; mais lui paraissait aussi tranquille que si nous eussions été dans une route unie. De ce côté s'ouvrait une autre vallée, ou plutôt une plaine que l'on nomme *Caxon-de-Curacavi.* Cette vallée était arrosée par un *estero,* qui porte aussi le nom de *Curacavi,* ainsi qu'un petit village, bâti sur ses bords, où nous devions passer la nuit. On nous y servit, pour notre souper, un beeftack et des œufs avec une bouteille de vin (1) *mosto,* et on nous donna de plus à chacun, à mon compagnon et à moi, un assez mauvais lit; mais qui montre néanmoins à quel point le Chili marche dans la voie de la civilisation, puisqu'il y a à peine dix ans, on ne trouvait pas une seule *posada* sur la route.

---

(1) Le vin *mosto* est un vin fait au Chili.

Le lendemain, nous reprîmes notre route au lever du soleil, et, après plusieurs heures de marche, nous atteignîmes Bustamente, la dernière poste, et puis nous entrâmes dans la riante vallée de Poangues, aux beaux pâturages, où paissaient d'innombrables bestiaux. Durant tout le voyage, nous n'avions cessé de rencontrer des *guassos* conduisant de vastes charrettes attelées de quatre ou huit bœufs. Ces paysans chiliens, quand ils sont en voyage, ne couchent jamais dans les maisons, et leurs charrettes couvertes leur servent à la fois de lits et de chambres. Dans leurs haltes, ils allument du feu, et, pendant que leurs animaux paissent autour d'eux, ils font leur cuisine en plein air, comme le font encore aujourd'hui les peuples nomades, et puis ils cherchent, sous leurs claies, un abri contre la rosée de la nuit ou contre les rayons du soleil, au milieu du jour; faisant ainsi cet agréable *far-niente* des italiens, qu'ils nomment la *siesta*. Ces guassos transportent ainsi des denrées, des marchandises de Santiago à Valparaiso, et réciproquement, allant continuellement de l'une à l'autre.

Du sommet de la *Cuesta-del-Prado*, il se déroula devant nos regards un panorama magnifique; nous voyions serpenter à l'horizon la chaîne immense de la Cordillière des Andes, et le volcan d'Aconcagua qui fumait dans l'éloignement. Dans la plaine commençait à se dessiner la ville de Santiago, au milieu de ses nombreux bouquets d'arbres. Nous arrivâmes enfin à la rivière Purahuel, après laquelle nous commençâmes à entrer dans cette plaine si fertile qu'arrose le Maypo. A mesure que nous avancions, les plantations se multipliaient ; le bruit et le mouvement renaissaient ; tout enfin annonçait l'approche d'une grande ville.

Santiago fut fondé par Pedro de Valdivia, que Pizarre envoya du Pérou achever, pour son propre compte, la con-

quète du Chili, qui avait été commencée par d'Almagro. Il en jeta les fondemens sur les bords de la rivière Mapocho, qui n'est elle-même qu'un affluent du Maypo, le 25 février 1541. Il donna d'abord à cette ville le nom de *Santiago-de-Nueva-Estramadura* qui lui rappelait sa patrie. Ce dernier est tombé en désuétude, et le nom de Santiago a seul prévalu.

Santiago est une grande et belle ville, située dans une plaine de 25 lieues d'étendue, et l'une des plus fertiles du Nouveau-Monde. Elle est arrosée par le rio Maypo, sur les bords duquel se livra, le 5 avril 1818, une célèbre bataille qui fut gagnée par les indépendants sur les royalistes. Cette plaine est bornée, à l'est, par la Cordillière, et, à l'ouest, par le rio Purahuel et la montagne del Prado, qui n'a pas moins de quatre mille pieds d'élévation. On y voit les productions les plus belles et les plus variées. Les arbres fruitiers y forment de délicieux bosquets, auprès desquels s'étendent de vastes champs de céréales, et des prairies de la plus vigoureuse végétation.

La ville est divisée en *quadras* ou îles carrées parfaitement égales entr'elles et alignées au cordeau; ce qui lui donne un air symétrique et régulier qu'on rencontre rarement, au même degré, dans les autres villes. Les *quadras* s'élèvent, dans toute la ville, au nombre de 150, en y comptant les faubourgs; mais toutes ne sont pas terminées. Les rues sont larges, ornées de trottoirs, et pavées en petits cailloux de rivière disposés en mosaïque d'un charmant effet, mais beaucoup moins commodes, pour les voitures et les passants, que les pavés plats. Ainsi que dans toutes les villes de l'Amérique méridionale, ses maisons n'ont généralement qu'un étage, dans la crainte incessante des tremblemens de terre. Cependant quelques propriétaires se sont décidés à en faire bâtir à deux étages. Elles sont cons-

truites en briques séchées au soleil, nommées *adobes*, et blanchies avec un grand soin. Leur architecture offre une grande uniformité ; qui en connaît une peut se faire une idée de toutes les autres. Elles ont une grande porte d'entrée, ornée de peintures et de sculptures, qui conduit au *patio*, grande cour carrée, au fond de laquelle se trouve la maison ; et les appartemens sont disposés sur les côtés ; le toit est couvert en tuiles rouges et quelquefois, mais bien rarement, en briques. Il y a, sur le devant, et de chaque côté, des salles qui, en outre, servent le plus souvent de magasins. Les fenêtres donnant sur la rue sont revêtues de barreaux de fer peints en noir. Il y a encore, sur le derrière, le jardin, et après lui le *corral*, où l'on remise les chevaux et les voitures.

Mais rien n'approche des jardins qui sont disposés avec un goût charmant. Le rio Mapocho, qui sépare la ville du faubourg de la Chimba, et qui coule à l'ouest et au nord, alimente les *assequias* ou rigoles, qui passent ensuite dans les *quadras* et y répandent la fécondité et la fraîcheur. Quelques-uns de ces jardins sont ornés de fontaines et de jets d'eau, et abondent en plantes indigènes très-curieuses, qui font les délices des étrangers. Les orangers, les citronniers, les grenadiers, les tilleuls, les araucarias, les palmiers, une foule d'autres arbres exotiques, disposés en allées, en bosquets, et formant une grande quantité de figures agréables, selon le goût du propriétaire, y charment la vue de mille façons.

Au centre de la ville se trouve la grande place, qui offre un joli coup d'œil par les monumens dont elle est environnée. C'est là que sont groupés le palais du gouvernement, la chambre de justice, la prison, la cathédrale, l'évêché. La cathédrale est surtout remarquable par ses grandes proportions qui en font un des temples les plus

vastes de l'Amérique ; elle est, de plus, bâtie en pierre, construction assez rare au Chili. L'évêché, trop souvent endommagé par les tremblemens de terre, aurait besoin de réparations. Le palais du gouvernement est un édifice très-vaste, et à deux étages, renfermant le trésor, la grande salle d'audience et les bureaux des divers ministères. Le président de la République occupe les appartemens du rez-de-chaussée, qui sont meublés avec une grande somptuosité. Ce palais, le *Présidio* où siège la cour de justice, et plusieurs hôtels qui décorent la grande place, appartiennent à un style mauresque d'un assez mauvais goût. Ils sont construits en briques blanchies au lait de chaux qui est d'un malheureux effet ; mais les piédestaux des pilastres, en porphyre rouge, ressortent admirablement bien sur cette couleur. Je ne décrirai point le consulat, ni le théâtre, qui n'offrent rien de bien remarquable ; et je ne ferai que citer les établissemens d'utilité publique qui sont : la bibliothèque nationale, qui renferme environ 12,000 volumes ; l'institut, sorte d'université du Chili ; le collége de Saint-Jacques et le lycée où les familles aisées font élever leurs enfants; les deux pensions pour les demoiselles , et l'hôpital des enfants trouvés.

L'hôtel de la monnaie est situé dans le faubourg de la Cagnadilla, l'un des plus beaux quartiers de la ville. C'est un immense édifice qui occupe tout une *quadra*, et qui a coûté un (1) million de piastres, ce qui n'empêche pas qu'il ne soit regardé, par les gens de l'art, comme un monument d'une architecture lourde, massive et du plus mauvais goût, au grand déplaisir des Santiaguenos, qui

(1) Cinq millions de francs. Cet édifice et beaucoup d'autres ont été fortement maltraités par un tremblement de terre arrivé lors de mon second voyage au Chili.

soutiennent que c'est un chef-d'œuvre. La balustrade qui règne à l'entour n'est pas plus estimée.

La Cagnadilla est située dans la partie sud-est de la ville, dont elle est séparée par une grande route plantée d'arbres qui sert de promenade publique. Cette allée n'a pas moins de cent cinquante pieds de largeur. Elle se prolonge dans la direction du gigantesque Tupungato, dont les sommets se dressent à l'horizon. Les autres faubourgs sont le Chucunco au sud-ouest, et la Chimba qui est séparée de la ville par le rio Mapocho. Un pont en pierre à cinq arches, jeté sur cette rivière par les soins du directeur don Ambrosio O'Higgins, est un des plus magnifiques monumens d'architecture de ce pays.

Le Taja-Mar est non-seulement la plus belle promenade de Santiago; mais elle mériterait encore cette épithète dans tous les pays, tant par son aspect grandiose et pittoresque que par les spectacles variés qu'elle présente fréquemment. Un double rang de peupliers d'Italie, de la plus vigoureuse végétation, forme, sur ses deux côtés, un rideau impénétrable aux rayons du soleil. Elle est grande, large et unie; elle possède un jet d'eau dans le milieu de sa longueur, et présente, comme perspective, les sommets neigeux de la Cordillière des Andes qui, derrière la verdure foncée des arbres, paraissent encore plus blancs. C'est au Taja-Mar que se rendent, le matin et le soir, le soir surtout, les diverses classes qui composent la population de Santiago. Cette promenade offre alors l'aspect le plus animé; les jeunes gens caracolent sur leurs chevaux, et les dames étalent, dans les contre-allées, leur brillante toilette. Des voitures nombreuses la sillonnent dans toute sa longueur, et des cabriolets de place stationnent dans un coin, se mettant à la disposition des promeneurs. On voit encore là des joueurs de harpe, des bateleurs et des danseuses qui font leur possible pour

amuser la foule. Le peuple se réunit dans les *chinganas* pour y jouer, boire et fumer. C'est à l'angle oriental de la ville, et derrière la colline de Santa-Lucia que couronne un fort, que s'étendent ces délicieuses allées; elles côtoient une construction de briques et de terre, de deux milles de long, élevée pour garantir la ville des débordemens du Mapocho; c'est de là qu'elle tire son nom qui signifie *brise-eau*.

Le marché principal se tient dans une grande place nommée Bassoral, située au pied du pont; mais la Cagnada est elle-même un marché permanent où l'on trouve, à toute heure du jour, des fruits, des légumes, de la luzerne et du bois. Les marchands s'abritent sous de petites tentes disposées en forme de parasol. On voit constamment passer dans les rues des chevaux et des mulets chargés de divers objets de consommation. Mais, malgré tout cela, l'aspect de la ville manque d'animation; il est froid, silencieux, effet que l'on peut attribuer à deux causes, d'abord à la disposition des maisons qui, n'ayant en général qu'un étage, en font une ville immense comparativement à sa population; en second lieu, on trouve, dans les habitants de Santiago, l'indolence native des peuples qui vivent sous un heureux climat. Aussi, dans ce pays, une des grandes jouissances des hommes c'est le repos. Ayant, en général, peu de désirs, ils font aussi peu d'efforts pour les satisfaire.

La ville est divisée en quatre paroisses : San-Pablo, Santa-Anna, San-Isidoro et San-Francisco-de-Borja. On y compte quinze couvens dont huit pour hommes. Celui de San-Francisco est le plus beau. Les moines, depuis la révolution du Chili, sont devenus plus tolérants que sous la domination espagnole. Ils sont respectés et y mènent une vie très-douce. La population est d'envion 75,000 âmes.

Il y a des fortunes immenses à Santiago, et les riches,

indépendamment de leurs propriétés urbaines, ont, dans les vallées du Maypo, de Melipilla, de Rancagua, etc., les plus belles contrées de la province, de magnifiques *haciendas,* qui sont tenues avec le plus grand soin, et où ils vont se reposer quelquefois des fatigues des affaires. Ces métairies ont ordinairement des cours pour la préparation du (1) *charqué* , des aires pour l'égrenage du blé, et des magasins pour recevoir les récoltes. Le régisseur y tient, en outre, une boutique où il vend en détail les produits de l'*hacienda*.

On peut aller, par terre, à Mendoza et à Buénos-Ayres, en traversant la Cordillière, qu'on gravit en deux endroits; mais les commerçants choisissent ordinairement la passe d'Uspallata. Il part, toutes les semaines, un courrier de Santiago, pour se rendre à Mendoza : la distance est de trois cent dix milles, qui ne peuvent se faire qu'en six jours. Il faut douze jours pour aller de la capitale du Chili à Buénos-Ayres. Sa distance de la Conception est de 60 lieues.

La ville de la Conception, ou la Mocha, fut bâtie par Valdivia, général de Pizarre au Chili, en l'an 1550. Peu de villes, dans le Nouveau-Monde, ont subi autant de transformations que celle-là. Détruite tour-à-tour et par les Araoucans, peuple sauvage qui habite dans le voisinage de son territoire, par d'épouvantables tremblemens de terre ou par le feu, elle fut toujours rebâtie avec une persévérance opiniâtre ; mais elle n'occupe plus aujourd'hui le lieu choisi par son fondateur. Elle était située, dans le principe, au fond de la baie de Talcahuano. Lapérouse, qui se présenta dans ce mouillage le 24 février 1786, fut fort étonné, en cherchant avec ses lunettes l'emplacement primitif, de ne

(1) Le *charqué* est de la viande de bœuf coupée en lanières très-minces et desséchée au soleil.

rien apercevoir du tout. Des pilotes, qui vinrent à bord de son vaisseau, lui apprirent alors que cette ville, ayant été ruinée en 1751, par un tremblement de terre, n'existait plus, et que la nouvelle avait été bâtie à trois lieues de la mer, sur les bords de la rivière Biobio.

Cette ville infortunée, à qui le malheur semblait s'attacher, fut encore incendiée en 1819; aussi elle n'offre plus aujourd'hui que l'image de la désolation. Voici le portrait qu'en fait M. Famin : « Ses belles églises tom-
» bent en ruines, ses rues sont couvertes d'herbes sau-
» vages, et ses édifices publics, jadis si nombreux et
» si riches, ne présentent plus à l'œil attristé que quel-
» ques murs noircis par la flamme. »

C'est probablement à cette longue suite de revers que la Conception doit de ne plus occuper son rang, parmi les villes du Chili. Après avoir été long-temps la seconde ville de ce pays, elle doit céder aujourd'hui ce rang à Valparaiso, qui n'était pourtant qu'une bourgade, pendant qu'elle florissait. Les premières constructions de cette dernière ville furent commencées par des négociants de la Conception, qui avaient besoin de magasins et d'entrepôts pour les marchandises qu'ils envoyaient au Pérou. Mais Valparaiso doit surtout son importance à l'immense extension qu'a pris son commerce, depuis l'indépendance qui fait, en quelque sorte, de cette ville, l'entrepôt de tout le Chili. La Conception n'a pas aujourd'hui vingt mille âmes.

La baie de Talcahuano, qui est le port de la Conception, en est à trois lieues : la bourgade de Talcahuano est aujourd'hui le seul établissement de cette rade. On voit encore, dans la direction de l'est, les ruines de l'ancienne ville de la Conception, qui, comme le dit très-bien Lapérouse, ne dureront pas autant que celles de

Palmyre; toutes les maisons du pays n'étant construites qu'en torchis ou en briques cuites au soleil. M. Famin pense que ce petit village est appelé, plus tard, à prendre l'importance que la Mocha a perdue. On croit que la presqu'île de Talcahuano était autrefois une île séparée du continent par un bras de mer de deux milles de largeur. Il existe encore sur l'Isthme quelques marais où croissent des cypéracées, des carex et des roseaux.

On voit de l'autre côté de l'Isthme le port de Saint-Vincent, mouillage peu sûr et peu fréquenté, excepté par les bâtimens étrangers qui viennent y pêcher les phoques qui y abondent. On trouve à peu de distance de Talcahuano les ruines de l'ancienne Penco, éparses sur les limites d'une plaine marécageuse. Notre célèbre et malheureux compatriote Lapérouse fait une description magnifique du territoire de la Conception, nous ne pouvons mieux faire que de la citer ici :

« Il n'est point, dans le monde connu, de climat plus » fertile que celui de cette partie du Chili. Le blé y » rapporte soixante pour un; la vigne y est également » très-productive. Les campagnes y sont couvertes de » troupeaux innombrables qui, sans aucun soin, multi- » plient au-delà de toute expression. Le seul travail des » habitants est d'enclore de barrières les propriétés et de » garder, dans les enceintes, les bœufs, les chevaux, les » mules et les moutons. »

Il ajoute quelques réflexions, sur la salubrité du climat de cette province, que je citerai en ajoutant qu'elles peuvent s'appliquer à tout le Chili : « Aucune maladie » n'est particulière à ces climats. Mais il en est une qui » est très-commune à la Conception, et c'est précisément » une de celles qu'on n'ose nommer. Ceux qui sont assez » heureux pour s'en garantir parviennent à un âge très-

» avancé : il y a à la Conception plusieurs centenaires. » J'ajouterai, à propos de ces réflexions, que j'ai vu fort peu de vieillards à Valparaiso, sans savoir si le climat de cette ville n'exerce pas sur eux quelque influence.

Mais si vous voulez voir une nature plus tropicale, des fruits et des fleurs presque perpétuels, des habitants enjoués, plus vifs et plus passionnés pour les plaisirs, il faut aller au nord de Valparaiso, dans l'antique rivale de la Conception, à Coquimbo ou la Séréna. Le beau climat de ce pays, et l'influence qu'il exerce sur les hommes, ont conservé à ces habitants leurs mœurs et leurs usages presqu'intacts. Sans être riches, ils ne manquent d'aucun des objets nécessaires à la vie ; et comme leurs productions coûtent peu à obtenir, ils en font part à l'étranger avec une générosité qui a peu d'exemples, et qui ne peut se comparer qu'à celle de leurs voisins de l'autre bande, dans la République-Argentine. Le temps qu'on passe dans ce pays n'est qu'une suite non interrompue de réjouissances, de danses et de concerts de vihuelas. Leurs marchés sont chargés sans cesse des fruits les plus délicieux ; de chirimoyes, de tunas, de grenades, d'oranges, de citrons, de fraises, de pêches, d'abricots, etc.

Je réserve la description des mœurs de ces heureux habitants, pour la partie où je décrirai, lors de mon second voyage au Chili, la province de Copiapo, la plus importante et la plus originale de cette République. Mais Coquimbo peut être regardé comme le paradis du nord de ce pays, qui est généralement aride.

Du même côté, à dix lieues seulement de Valparaiso, se trouve aussi la petite ville de Quillota, dans une vallée du fleuve de ce nom, qui est d'une fertilité peu commune. C'est de là que vient la plus grande partie des fruits qui alimentent les marchés de Valparaiso.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

DÉPART DE VALPARAISO. — IMPRESSIONS DE L'AUTEUR EN VOYANT FUIR LE RIVAGE. — TRAVERSÉE DE VALPARAISO A SAN-FRANCISCO. — L'OCÉAN PACIFIQUE. — BALEINES. — PAILLES-EN-QUEUE, L'OISEAU DES TROPIQUES.

—

Nous quittâmes Valparaiso le 17 janvier 1850. Assis à la poupe, pendant que le navire, poussé par une bonne brise, gagnait le large avec rapidité, je voyais fuir par degrés cette ville aimable qui nous avait offert, après une longue navigation sur des mers orageuses, une si agréable hospitalité. Je songeais à sa population vive et enjouée, si aimante des plaisirs, à ses jeux, à ses usages si remplis de charmes pour un étranger. Il me semblait voir encore le mouchoir des danseurs s'agiter avec grâce dans la Samacueca ; la harpe et la vihuela bourdonnaient à mes oreilles de délicieux concerts. Plus la terre s'effaçait à mes regards, et plus je me plongeais, par la pensée, dans cette société que je croyais avoir saluée pour la dernière fois. Voilà une cause incessante de chagrins pour le voyageur. Il aborde sur une nouvelle terre ; ses sens avides de l'inconnu s'ouvrent tous à la jouissance. Il parcourt des yeux la civilisation de ce peuple, dont le moindre détail est pour lui une cause de plaisir.

Il aspire avec volupté ce parfum de nouveauté qui semble circuler sous le beau ciel bleu de ces pays privilégiés. Mais la sympathie qu'il a éveillée, parmi la population, a excité aussi la sienne, et, quand cette terre disparaît à ses yeux, il lui semble qu'il y est enchaîné par des liens invisibles qui l'y attirent malgré lui. C'est encore une de ces liaisons rompues, qui ne sont pas nouvelles dans son existence, et auxquelles il est obligé de s'arracher brusquement, par l'itinéraire invariable de ses moyens de transport. C'est un navire qui met à la voile ; c'est un bateau à vapeur qui chauffe ; c'est une diligence qui attelle. On le presse ; il fait ses préparatifs à la hâte ; il examine s'il ne lui manque rien. Lancé au milieu des portefaix, des voituriers, des canotiers, qui l'appellent, qui jurent, qui marchandent, qui se plaignent et qui sont, avec les douaniers, le poison des arrivées et des départs, dans tous les pays, il n'a pas le temps de rentrer en lui-même et de se rendre compte de ses impressions. Mais quand le navire trace son sillon écumeux sur les vagues; quand le steamer entoure ses roues d'un cercle de poussière liquide, quand les chevaux s'excitent l'un l'autre sur la route unie, alors, dans un élan rétrospectif, sa pensée se reporte sur les joies rapides qu'il a goûtées dans le lieu qui s'enfuit, sur les sympathies qu'il y a excitées. Pour faire diversion aux regrets qui viennent l'assaillir, il porte ses regards sur le nouveau but qui l'attire, qu'il entoure de son plus riant cortége d'illusions; et, quand la nouvelle terre apparaît à ses yeux, dans sa soif de l'inconnu, il oublie, pour un instant, ses chagrins passés, jusqu'à ce qu'un nouveau départ ajoute de nouveaux regrets à ses regrets passés.

Telle est la vie du voyageur sensible ; insatiable dans ses jouissances, altéré de l'inconnu, son cœur s'éparpille

dans tous les pays qu'il visite. Il ferait de vains efforts pour réunir ses parties disséminées. Il ne peut plus être entier nulle part.

Mais quelle était la perspective nouvelle qui s'ouvrait devant moi? Un pays pittoresque et indécrit, il est vrai; mais aussi sans lois, sans police, sans force armée; théâtre célèbre de la force brutale et des passions sans frein! Pays étrange où s'agitait une foule tumultueuse, et où il me faudrait jouer aussi un rôle actif. Il n'était donc pas surprenant que mes regrets s'exhalassent comme un nuage d'encens vers une terre où j'avais trouvé la sécurité et d'aimables plaisirs.

Telles étaient mes impressions, quand, tournant sa poupe à la terre, le navire s'élançait vers l'infini, qui se déroulait à nos regards sous la forme d'un ciel d'azur d'une pureté parfaite, et d'une mer bleue indigo d'une nuance ravissante, légèrement ondulée par une brise faible et fraîche, qui tempérait d'une manière agréable la chaleur de cette journée d'été.

L'Océan-Pacifique ne démentit point son nom auprès de nous; car jusqu'à l'équateur, cette brise douce, fraîche et favorable, continua à enfler nos voiles, nous procurant la plus charmante traversée que j'aie jamais faite, pendant laquelle les vents se tinrent constamment au Sud-Est et à l'Est-Sud-Est.

Nous coupâmes l'équateur, pour la seconde fois, le 9 février, c'est-à-dire 23 jours après notre départ. Mais la seconde partie de notre traversée fut moins favorable. De l'autre côté de la ligne équinoxiale, le temps, qui avait été si doux jusque-là, changea tout-à-coup, et nous eûmes constamment une grosse mer. Le 14 février, les vents du Nord-Est commencèrent à souffler avec violence et nous éloignèrent de notre route en nous poussant au

Nord-Ouest, jusqu'au 23, que nous crûmes un instant au retour des brises favorables. Mais le 24, nous eûmes vent de bout, qui nous poussa tout-à-fait à l'Ouest, et il nous fut constamment contraire pendant dix jours, c'est-à-dire jusqu'au 5 mars, que se déclarèrent les vents de Nord-Nord-Ouest qui nous ont conduits à San-Francisco.

Cette partie de notre traversée n'offrit rien de bien remarquable. Nous avions le plus souvent le spectacle des baleines, dont une jouait, un jour, tout-à-fait au-dessous de la lisse du pont. En approchant du tropique nous vîmes des poissons volants, comme dans l'Océan-Atlantique, et une espèce d'oiseaux de mer que nous n'avions pas encore observés. On les nomme *Pailles-en-Queue,* parce qu'ils ont à la queue quatre plumes qui dépassent les autres, et qui ont effectivement l'air de pailles. Cet oiseau m'a paru fort joli; il a le bec d'un jaune rouge, et toutes les plumes d'un beau blanc. On lui donne aussi le nom d'Oiseau-des-Tropiques, parce qu'on ne le rencontre que dans leur voisinage.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

VOYAGE PITTORESQUE

EN

CALIFORNIE ET AU CHILI.

—

HAUTE-CALIFORNIE.

CHAPITRE QUINZIÈME.

Arrivée a San-Francisco. — Inquiétudes de l'auteur en approchant de la terre.—Aspect général de San-Francisco.—Air primitif de la ville. — Pittoresque offert par la foule. — Maisons de jeu. — Musique. — Deux saisons a San-Francisco. — Loyers. — Prix gagnés par les ouvriers et par les domestiques. — Prix élevé des légumes. — Intérêt de l'argent. — Temples. — Théatres. — M. Herz. — Les dames de San-Francisco.

—

Ah! qu'on voit d'étranges choses dans les voyages,
Et qu'il serait plus sage de rester chez soi!
Voltaire.

Nous touchons enfin au terme de notre voyage, et San-Francisco n'est pas loin; mon chien met le nez au vent comme s'il était sur la trace du gibier; eh bien! ce gibier qu'il cherche dans ce moment, c'est celui que nous poursuivons aussi : c'est la terre qu'il sent, même

avant qu'elle apparaisse à nos yeux. Il est certain qu'en approchant du rivage il s'élève une odeur marécageuse sensible pour les hommes mêmes, et elle frappe bien avant l'odorat plus subtil de ces animaux.

Nous sommes au 13 mars, et les officiers nous font espérer la vue de la terre pour ce soir. Vous ne comprenez pas ces jouissances, ô vous qui lisez ces impressions de voyage, tranquilles au coin de votre feu ! Vous ne comprenez pas tout ce qu'il y a de bonheur et de folle joie quand on vous dit : ce soir, vous verrez la terre ; quand on a passé six mois de sa vie à ne voir que le ciel et l'eau, sauf de courtes relâches, en butte aux tempêtes, aux rafales, aux grains, au feu, aux naufrages, et à tous les autres dangers qui menacent le passager dans les voyages de long cours. Quelle est donc la félicité qu'on éprouve à voir la terre de la patrie, puisqu'on ressent de telles jouissances à contempler une rive étrangère? Nous passâmes presque tout ce jour sur le pont dans une espèce de délire. Mais pourtant une triste pensée atténuait un peu notre plaisir : c'était l'avenir qui nous inquiétait. Nous songions avec douleur à la vie aventureuse que nous allions mener sur une terre étrangère et ingrate, où l'homme arrivait sans qu'on y pensât, et disparaissait sans que nul y fît attention? Terre inhospitalière dont l'or était le dieu, et où l'indigent mourait sans secours comme un être oublié.

Telles sont les tristes pensées auxquelles je me livrais lorsque quelqu'un cria : « la terre ! la terre ! » Je dirigeai mes regards vers le point observé ; mais je ne vis que des nuages noirs qui couvraient toute l'étendue de l'horizon. Si le ciel eût été moins nébuleux, nous l'aurions certainement aperçue avant le coucher du soleil ; mais cet obstacle nous ajourna au lendemain matin.

Le 14, dès quatre heures et demie, j'étais sur le pont. Nous voyions distinctement les petits îlots, nommés Farellones, qui sont devant le goulet de la baie de San-Francisco, et la pointe Bonetto qui s'avançait, à gauche, à une assez grande distance dans la mer. Il faisait un temps magnifique, et le soleil se leva derrière les sommets encore nébuleux et bleuâtres du continent. C'était un spectacle sublime. Tout semblait s'animer à mesure que nous approchions. Des volées de pétrels et de damiers suivaient le navire. Quelques albatros (oiseaux que nous n'avions pas vus depuis le Cap-Horn) paraissaient çà et là comme des festons blancs sur le brun des vagues ; des troupes de canards et de plongeons formaient de tous les côtés des lignes et des triangles. D'autres se posaient à peu de distance de nous sur les vagues calmes et unies de la mer, qui entourait les Farellones, à l'horizon, d'une ceinture d'écume. Les collines du rivage, qui se dessinaient déjà distinctement aux regards, étaient couvertes de verdure et d'un aspect infiniment plus riant que celles de Valparaiso. Dans le lointain, nous apercevions quelques sommets du Monte-Diablo blanchis encore par la neige. Bientôt enfin, nous nous trouvâmes à l'entrée du goulet de la baie qui est très-étroit et n'a guère plus d'un demi-mille de largeur.

Là, le capitaine prit un pilote qui se présenta, et nous entrâmes dans cette immense baie, une des plus grandes et des plus sûres qu'il y ait au monde. De chaque côté de nous se déroulait un spectacle admirable. Les collines étaient boisées, et en d'autres endroits couvertes de pâturages, où paissaient de vastes troupeaux de bœufs et de chevaux. Les fleurs y formaient des tapis jaunes que nous distinguions du navire. Les oiseaux de mer s'abattaient en foule sur les plages solitaires et formaient

des points blancs sur le gazon verdoyant. Un peu plus loin s'étendaient plusieurs îles au milieu du golfe : l'île aux Cerfs, assez grande, l'île aux Oiseaux, deux autres plus petites, et enfin l'île d'Yerba-Buena, qui est placée devant la ville de San-Francisco. Nous apercevions déjà, mouillés dans le port, cette immense quantité de navires, dont le nombre s'élève en tout temps à deux cent cinquante ou trois cents de tout tonnage. Voici en quels termes s'exprime, sur la baie de San-Francisco, un émigrant, dans une lettre écrite en espagnol et insérée dans le *Mercure de Valparaiso* :

« Examinez la carte générale du globe, s'il est possible, sur une vaste échelle, et vous ne ferez aucune difficulté de croire, comme je n'en ai aucune à affirmer, depuis que je l'ai vue, que la baie de San-Francisco est la plus belle qui existe dans toutes les mers du monde. On peut dire qu'elle est une petite Méditerranée, dont l'entrée du port, qui a un demi-mille dans son plus grand rétrécissement, peut être considérée comme le détroit. Mais elle n'est pas seulement la plus belle, elle offre encore indubitablement la plus grande sécurité et les plus grands avantages. Elle est semée de petites îles qui diminuent la violence des vents, et (1) l'une d'elles possède des pâturages abondants pour nourrir des troupeaux de bêtes à laine et de bœufs. On voit s'avancer dans la mer des langues de terre qui forment des anses très-agréables à la vue, et qui donnent asile à une multitude de poissons et de coquillages, tels que le saumon et la grande huître, qui se vendent de très-bons prix dans les hôtels de la ville. Enfin, dans cette belle baie se jette le

(1) L'île aux Cerfs.

fleuve *Sacramento,* dont le nom deviendra plus célèbre que ceux du Nil et du Gange, par le grand nombre d'individus qui, de toutes les parties de la terre, viennent s'abattre sur son sol, pour recueillir le métal précieux qui fait perdre l'esprit aux pauvres mortels. »

Bientôt on jeta l'ancre; ce n'était point un rêve, nous étions bien à San-Francisco. Nous ne voyions pas encore la ville qui était cachée par une haute colline; mais nous apercevions un faubourg qui commençait à se bâtir au bord de la mer avec un assez grand nombre de maisons déjà élevées, et des tentes disséminées sur le penchant du côteau. C'était là que résidaient de nombreux émigrants, en attendant la saison favorable pour aller aux mines, et quelques-uns les piastres nécessaires pour faire le trajet des *placers;* et cependant nous n'étions encore qu'au mois de mars; les pluies étaient fréquentes et les nuits très-froides, et il est probable qu'ils avaient passé, sous ces toiles, une partie de l'hiver. En voyant les faibles abris de ces malheureux contre l'intempérie de la saison, je ne m'étonnais pas que la mort fît de si amples récoltes en Californie, et pourtant des milliers d'individus n'étaient pas mieux logés; car on rencontre de ces tentes dans toutes les parties de la ville, et elles entourent San-Francisco d'un vaste rempart.

Pendant qu'on remplissait les formalités prescrites pour chaque navire, lors de son arrivée dans un port étranger, nous flottions en proie aux idées les plus opposées. Chacune des personnes qui arrivait à bord nous faisait des récits plus ou moins erronés, et qui, bien qu'on n'y ajoutât pas une foi entière, ne laissaient pas de décourager un peu les uns et de donner confiance aux autres. Les passagers qui allèrent à terre, le soir, avec le capitaine, furent loin de nous faire revenir de nos premières impres-

sions; c'était à qui dirait plus de mal de San-Francisco et de son commerce. Chacun paraissait effrayé de son avenir. Les nouvelles alarmantes continuèrent tout le lendemain. Enfin le troisième jour, impatienté et inquiet de ce que j'entendais dire, je sautai dans un canot pour me rendre à terre et juger par moi-même. Je commençai à voir par ce petit trajet que tout était à un prix anormal à San-Francisco, comparativement aux autres pays. On me demanda une piastre (1) pour aller à terre et une autre pour revenir, ce qui, à Bordeaux, se paierait 50 centimes et deux réaux à Valparaiso.

L'aspect de San-Francisco fut loin de me séduire. A l'époque où nous arrivâmes, les pluies étaient fréquentes, et les rues, qui n'étaient pas pavées, étaient de vrais fleuves de boue. Tous les passants étaient chaussés d'énormes bottes, dont quelques-unes leur montaient jusqu'à mi-cuisse; les autres en portaient d'ordinaire, mais pardessus leurs pantalons. Il y avait de chaque côté des rues de mauvais trottoirs en planches à demi-ruinés, et quand on voulait aller de l'un à l'autre, il fallait s'escrimer sur des morceaux de bois étroits, aux trois quarts ensevelis dans la boue, et si le pied manquait sur ces ponts d'abordage, on s'ensevelissait jusqu'à mi-jambe dans des bourbiers dont on ne sortait pas sans salir tous ses vêtemens. Pourtant il y avait de fort jolies maisons. Les rues étaient larges et droites, et beaucoup plus surveillées par le gouvernement des Etats-Unis, pour la construction, que je ne me l'étais imaginé. On voyait de tous côtés des gens à l'air affairé et un mouvement extraordi-

(1) La piastre vaut 5 francs.

naire; de tous les côtés on entendait résonner le marteau sur le bois ou sur le métal, et l'on rencontrait en construction un grand nombre de maisons en bois, en fer ou en zinc. Il n'y en a pas une seule en pierre dans toute la ville, et celles en briques cuites y sont rares.

Mais ce qu'il y a d'étonnant dans San-Francisco, c'est la rapidité avec laquelle elle est devenue une ville importante. Il y a à peine douze ou treize mois, on y voyait seulement une quarantaine d'habitations, et la plus grande partie des habitants étaient logés sous des tentes. Aujourd'hui, San-Francisco abrite une population flottante de 50,000 âmes. Cette métamorphose est vraiment féerique. San-Francisco avait fait en une année ce que les autres villes ne font souvent qu'en un siècle; aussi tout annonçait sa précocité. Les arbrisseaux poussaient dans quelques rues où l'on trouvait encore leurs troncs, et dans d'autres, fleurissaient des iris et diverses autres plantes. Des monceaux de terre encombraient les rues à côté des maisons d'où on les avait tirés, et la somnolence, ou plutôt l'insuffisance de la police les laissait encore transformer en voiries, où la viande et le gibier gâtés, qu'on y jette incessamment, exhalent une odeur fétide. Ce désordre, toutefois, n'approche pas de celui des environs de la ville, où l'on rencontre à chaque pas, autour des maisons, des corps et des peaux d'animaux de toute espèce en putréfaction, qui vicient l'air, ce qui amènera, je le crains, dans les chaleurs, quelque maladie épidémique à laquelle contribueront puissamment les miasmes qui s'élèvent des parties marécageuses de San-Francisco.

Ce n'est point à l'indolence des habitants qu'on doit attribuer ces inconvéniens; c'est plutôt à une trop grande activité et au prix exorbitant auquel est la main-d'œuvre, dans ce pays. Avant de peindre la position de San-

Francisco, je vais m'attacher à faire passer sous les yeux du lecteur tout ce que je croirai de nature à faire mieux connaître cette ville extraordinaire, qui sert de point de mire au monde entier.

Ce qui frappe tout d'abord un étranger qui arrive pour la première fois à San-Francisco, c'est la grande affluence des passants. On coudoie à chaque instant des hommes de race et de couleurs différentes, les uns avec leurs costumes nationaux, et les autres mis à l'européenne. On voit là des individus des contrées de toute la côte Ouest et Est d'Amérique avec leurs *ponchos* et leur costume pittoresque, des Chinois, des Indiens des îles Havaï ou Sandwichs, et de Taïti ; des Européens de tous les points de la carte, et qui ne diffèrent entre eux que par le langage.

Mais, où il faut étudier tous ces hommes, c'est le soir, dans les maisons de jeu, lieux de réunion heureusement inconnus à l'Europe, mais qui donnent à la Californie un aspect tout-à-fait original. C'est là qu'on voit mieux, à la lumière des lustres de cristal, se dessiner ces figures étranges, noires, marron, bronzées ou blanches, au milieu de l'harmonie que fait entendre un bon orchestre, avec accompagnement du son métallique des onces et des piastres. Si vous entrez avec moi dans ces cafés d'un nouveau genre, vous verrez trois rangs de tables de formes diverses, suivant les besoins du jeu qu'on y dirige, et partout des banquiers avec des piles d'or monnayé, de lingots et de piastres ; les uns avec des jeux de cartes, les autres avec des roulettes ; ceux-ci ont des dés, ceux-là des boules avec des points de diverses couleurs ; d'autres, un jeu qu'on nomme A B C D E F. Ce sont ordinairement des dames qui surveillent ces derniers. Vous serez peut-être étonnés de voir des femmes dans ces lieux-là ; mais parcourons un peu la salle, et vous en verrez d'autres assises au-

tour des tables et jouant au *Monte* (1). J'y vis souvent une mère avec ses deux filles, dont la plus jeune pouvait avoir de 13 à 14 ans, ce qui ne l'empêchait pas de hasarder sur une carte jusqu'à trois piastres. Il n'est pas rare de voir des individus mettre une once d'or, et même quelquefois plusieurs. On y joue jusqu'à 4 ou 5,000 fr. d'un coup. Un jeune homme s'assit un soir à une table, y mit 250 piastres, et les perdit. Il remit une somme égale, cette fois il gagna. Il avait 500 piastres sur le tapis, il en mit 250 dans sa poche et laissa l'autre moitié ; il gagna encore. Il joua les 500, et le sort le favorisa de nouveau. Comme le coup devenait intéressant, le banquier avait mandé un joueur d'une table voisine qui passait pour un maître roué. Il mêla les cartes et les présenta au gagnant pour couper ; mais celui-ci mettant les onces dans sa poche, dit avec un très-grand sang-froid : « Non, c'est assez. » Puis il se retira au grand dépit des banquiers avec 750 piastres de bénéfice. Il n'est pas rare, dans ces maisons-là, de voir s'élever des rixes auxquelles la police vient mettre fin.

Pour continuer notre exploration, dans ces lieux, examinez ces tableaux ornés de riches cadres, ces murs revêtus de tapisseries, et ces deux rangées de colonnes, et vous verrez que le luxe parisien commence à faire irruption en Californie. Voyez ces comptoirs chargés de tout ce que les conserves alimentaires offrent de plus recherché, du saumon, du homard, de l'alose, des sardines à l'huile, des pâtés truffés de bécasses, de lièvres et de perdrix ; des œufs à la coque, mets qui n'est pas à dédai-

---

(1) C'est un jeu de cartes qui se joue dans toute l'Amérique Espagnole.

gner à San-Francisco, comme on le verra plus loin ; puis toute espèce de tartes et de pâtisseries faites sur les lieux, des vins, des liqueurs de tout genre, et vous aurez une idée de ce qu'on appelle, en Californie, une maison de jeu. Maintenant, ne croyez pas qu'il n'y en ait que quelques-unes. Il y en a plus de vingt dans la ville, et chaque jour encore il s'en élève de nouvelles. On rencontre, dans ces lieux, des individus de toutes les conditions, les uns avec des vêtemens en lambeaux, à côté d'autres richement vêtus. Il n'y a point d'endroits préférés par telle classe, et chacun va où son désir le porte. Il n'est pas rare d'y voir un homme en haillons, qui va hasarder la somme qu'il a péniblement gagnée dans sa journée, sans trop savoir comment il déjeunera le lendemain s'il vient à perdre, tant le démon du jeu agit puissamment sur certaines organisations.

L'affluence commence à diminuer dans ces cafés et dans la ville ; elle diminuera de plus en plus, car nous entrons dans ce qu'on appelle la *saison morte* de San-Francisco. Les mines attirent les trois quarts de la population. Dans quelques mois d'ici, un grand nombre de ces cafés et de ces restaurants fermeront leurs établissemens et suivront les mineurs à Stockton, à Estanislao, à Sacramento-City et à la Trinité. Mais au retour des placers, aux mois d'octobre et de novembre, San-Francisco reprendra une nouvelle vie et une nouvelle activité sous la pluie d'or que répandront les chercheurs du riche métal.

Pour le moment cependant, tout est encore fort cher ici. Les loyers sont à un prix exorbitant. Les magasins, dans les bons quartiers, se louent 100, 200 et jusqu'à 600 piastres par mois, pour deux pièces de treize ou quatorze pieds de long sur onze de large. Le grand hôtel de la Place paie de loyer 3,500 piastres par an. Mais c'est

qu'aussi les terrains sont d'un prix vraiment fabuleux dans le centre de la ville. Qui croirait qu'on a payé 40,000 piastres quarante varres (1) carrées de terrain? Pourtant c'est l'exacte vérité.

On ne peut point aller dans un restaurant sans dépenser une piastre par repas, et sans vin. Les œufs frais se sont vendus douze piastres la douzaine, et ceux qu'apportent les navires, conservés dans le lait de chaux, de cinq à six piastres. La viande de mouton a valu jusqu'à une piastre la livre, et celle de veau une demi-piastre. La chair de chevreuil, d'ours et tout le gibier est à un prix fort élevé. Ce qu'il y a de moins cher, c'est le bœuf et le poisson. Le lait a valu une piastre la bouteille, mais il se donne à présent à quatre réaux. Les légumes sont fort rares, et se vendent en conséquence. Les petites raves sont achetées communément une piastre la botte. La tête de laitue est enlevée à une piastre. Les choux se sont vendus jusqu'à trois ou quatre piastres. Les pommes de terre transportées ici se vendent deux réaux la livre, et l'ail un demi-réal la tête. Tout cela paraîtra incroyable; rien n'est plus vrai.

Ce premier coup d'œil sur la Californie me causa une triste impression. Les marchandises ne se vendaient pas parfaitement en gros, mais assez cher en détail; seulement, comme on l'a vu plus haut, les loyers des magasins étaient à un prix bien capable d'effrayer. Pesant les avantages et les inconvéniens du séjour de San-Francisco, j'hésitai, pendant quelques jours, si je retournerais dans l'Amérique du sud, ou si je demeurerais en Californie. Enfin, après avoir tout examiné, je me décidai à

(1) La varre est à peu-près la même chose que le mètre.

rester, et je n'en suis pas fâché ; car s'il est, en ce pays, quelques momens difficiles, je crois qu'on peut y faire une fortune rapide.

Les personnes qui sont placées gagnent de fort bons prix ; mais il est assez difficile de trouver des emplois, et ceux qui n'ont pas d'argent doivent, en mettant le pied sur la terre de Californie, déposer toute espèce d'amour-propre ; car ils seront obligés de faire tous les métiers, afin de se procurer l'argent nécessaire pour aller jusqu'aux mines. On peut dire, en général, que les ouvriers qui ont des états ne peuvent pas exercer leurs professions, à l'exception d'un petit nombre, telles que celles de peintre en bâtimens, tapissier, charpentier, boulanger, cuisinier, etc., encore faut-il, pour toutes les professions, savoir parler anglais, parce que la plus grande partie de la population est américaine. Presque tous les ouvriers français que je connais à San-Francisco, laissent leurs états pour s'occuper à autre chose, et remplir les fonctions de garçon boulanger, garçon boucher ou de restaurant, à 50 piastres, 60 et jusqu'à 100 piastres par mois. Les bons cuisiniers sont à-peu-près certains d'être placés ici à des prix énormes ; on a offert à celui du bord 300 piastres par mois, qu'il acceptera probablement, car tout l'équipage du *Succès* a déjà déserté, à l'exception de lui, du maître d'équipage, du mousse de chambre et de cinq matelots, qui n'attendent qu'une occasion favorable pour suivre l'exemple des autres. C'est, du reste, le sort de tous les navires qui abordent dans ce pays. Tous les autres métiers n'ont aucune chance de travailler ici dans leur partie, excepté les jardiniers, dont la profession fait tous les jours des progrès. Il y a déjà, à la *Mission* de San-Francisco, des jardins mis en culture par des Français, où l'on voit des radis, des laitues, de la chicorée, des

choux, des navets, des fèves et des pois. On rencontre aussi d'autres jardins en allant au *Présidio*. Le prix élevé des légumes donnera probablement l'idée d'en faire d'autres.

L'intérêt de l'argent est à un taux comme on ne l'a jamais vu nulle part ; il se prête à 10 et 15 pour cent par mois, et les consignataires en retirent près de 20 ou 25 pour cent. Malgré cela, on est fort embarrassé pour le placer sûrement, ou du moins la difficulté gît à faire opérer les rentrées aux époques fixées ; car la population est flottante, aujourd'hui on y est, et demain on n'y est plus. Rien n'est stable en Californie, et il faut absolument que l'argent ait un mouvement de va et vient continuel. On fait les prêts sur hypothèques de terrains et de maisons, mais jamais de maisons seules, parce qu'étant presque toutes en bois à San-Francisco, on a à redouter à chaque instant les incendies qui y sont très-fréquens. Au mois de janvier dernier, le *square* de la place, où sont les plus beaux quartiers, a été brûlé presque entièrement : il est vrai qu'il a été rebâti en dix ou quinze jours.

La rapidité avec laquelle tout se fait ici est vraiment inconcevable. Les Américains sont actifs, hardis et très-entreprenants. Ils sont éminemment propres aux affaires. Ils jouent ce qu'ils possèdent dans une entreprise avec une audace qui confond un Français ; aussi ces hommes font des fortunes colossales ou se ruinent tout de suite ; mais ils se remettent à l'œuvre avec plus de courage que jamais, et il est bien rare qu'ils ne regagnent pas ce qu'ils ont perdu. On m'a raconté que, lors de cet incendie dont j'ai parlé plus haut, un Américain du Nord, dont la maison brûlait encore, s'est hâté d'aller acheter du bois pour en faire construire une nouvelle, qu'il a fait élever tout de suite : c'est là une énergie peu commune. Un Français

n'aurait certainement pas eu cette idée dans un semblable moment, et il aurait passé ce temps en lamentations stériles. Aussi, si les Français sont supérieurs aux Américains du Nord, sous bien des rapports, ils leur sont bien inférieurs comme hommes d'affaires. Une autre manière de placer avantageusement ses fonds est d'acheter des terrains qui, par leur position, peuvent augmenter beaucoup de valeur en peu de temps.

Mon coup d'œil sur San-Francisco serait à peu près complet si j'avais parlé du théâtre, auquel j'allais peu à cause de la cherté des places. Il ne fallait pas parler de moins de 15 ou 20 francs pour passer une soirée au spectacle ; d'ailleurs les pièces qu'on y représentait étaient écrites en anglais, langue que je ne connais pas. Il y a une salle de spectacle ici, et deux troupes dont une anglaise et une autre française. La seconde jouait encore au moment de notre arrivée ; mais elle a fait place à la première qui donne actuellement ses représentations. Nous avons eu, peu de jours après notre débarquement, le célèbre pianiste, M. Herz, qui a donné à San-Francisco plusieurs concerts qui lui ont rapporté considérablement.

La religion n'a pas été oubliée non plus au milieu du déluge d'affaires qui inonde incessamment la place de San-Francisco. Il y a déjà cinq temples bâtis aussi en bois, dont un catholique. J'ai assisté le jour de Pâques à une messe chantée en musique avec l'accompagnement d'un orgue expressif. Toutes les cérémonies s'y faisaient avec une élégance dont j'ai vu peu d'exemples : pour donner le gâteau béni, un jeune homme en habit noir, faisant porter devant lui la corbeille, en prenait un morceau qu'il offrait en s'inclinant légèrement à chacun des assistants. L'église catholique est la plus grande et la mieux construite.

Pour me résumer, je dirai que tout ce qui tient à la main-d'œuvre est d'un prix exorbitant, tandis que les objets d'importation sont, à un petit nombre d'exceptions près, à très-bon marché et quelques-uns même à un prix si bas que les pacotilleurs doivent nécessairement y perdre énormément. Mais cet état n'est point normal ; le tout dépend du plus ou moins d'importations dans le même genre, et il peut arriver qu'un objet aujourd'hui à vil prix se vende très cher dans deux ou trois mois. La Californie ne ressemble nullement aux autres pays : ici rien de fixe, rien de stable, et il faut absolument que, même les plus timides, bâtissent leurs combinaisons sur le sable.

Maintenant, je n'ai plus qu'un mot à dire sur l'intérieur de San-Francisco, et ce mot concerne la plus belle moitié du genre humain, qui, par parenthèse, n'est pas fort belle à San-Francisco. Quoiqu'il n'y ait pas encore beaucoup de femmes, j'ai été étonné d'en trouver autant; aussi leur accroissement a-t-il fait augmenter beaucoup le prix des effets à leur usage, qui étaient à vil prix il y a un an. Il y avait, à cette époque, à San-Francisco, des courtisannes qui gagnaient des prix fabuleux; aussi étaient-elles les véritables dispensatrices de la pluie d'or, qui passait de leurs mains dans celles des magasins de nouveautés, et qui faisait fleurir la bonne chair dans la capitale de la Californie. Les femmes honnêtes étaient trop occupées pour songer à satisfaire, au même degré, tous leurs caprices. San-Francisco était donc la ville, par excellence, des courtisannes, et nulle part peut-être leurs faveurs n'ont été payées un prix si élevé.

Un Français me disait, qu'en Californie, il n'y avait pas de mérite à être fidèle à son épouse. Cette observation était juste pour la généralité des femmes. Cependant j'ai vu quelquefois une demoiselle Chilienne qui aurait eu quel-

que chance de triompher de ma fidélité, il faut que je l'avoue ici. Elle était jolie, et un jeune homme accoutumé à voir des françaises doit se connaître en beauté. L'attraction était d'autant plus grande sur moi qu'elle était ma voisine, et qu'elle me donnait à connaître qu'elle m'avait remarqué. Elle se promenait souvent devant mon magasin, la tête nue, ou couverte d'une mantille, ayant deux grandes tresses de cheveux cendrés qui lui descendaient sur les épaules. Cette charmante créature me fascinait, et il était temps que je quittasse la ville. Mais les intrigues amoureuses n'étaient pas de saison, parmi ce monde de commerçants, au milieu de ce tourbillon d'affaires, qui m'entraîna comme tout le monde; et mon départ de San-Francisco, en m'arrachant à ma belle enchanteresse, me rendit tout entier à mes affections sérieuses.



CHAPITRE SEIZIÈME.

Situation de San-Francisco. — Climat. — Histoire naturelle. — Arbres, Plantes, Animaux, Oiseaux. — Une chasse dans les environs de San-Francisco.

—

L'Isthme où est bâti San-Francisco a été fait à grands traits par le Créateur de l'univers. De tous côtés la ville est environnée de hauteurs qui ont plus l'air de montagnes que de coteaux. Ces collines s'abaissent un peu, au Sud, du côté de la Mission, et c'est là, sans aucun doute, que la cité est destinée à s'étendre. Déjà les rues sont tracées jusqu'à une lieue dans la campagne. Pourtant ces collines ne sont pas d'un aspect désagréable ; les unes n'offrent que des pâturages où l'on voit paître des troupeaux de bœufs, de chèvres, de chevaux ; et les autres sont couvertes de bois autrefois inabordables.

Aujourd'hui, on peut se promener assez loin, grâce à la hache de l'émigrant, qui y coupe le bois de chauffage de la ville, et qui le vend un bon prix ainsi que le charbon qu'il en retire.

Le climat de San-Francisco est loin d'être agréable. La température est si variable, qu'on n'y a pas, à proprement parler, d'été, mais une espèce de printemps bâtard, où l'on n'a pas à souffrir de grands froids, mais quelquefois de

15

grandes chaleurs. Le plus souvent, on a un temps assez beau le matin, et ensuite, à midi ou à deux heures, il s'élève un vent de nord-ouest insupportable, très-violent et très-froid, qui soulève dans les rues des nuages de poussière. Les nuits sont aussi, dans toutes les saisons, excessivement froides. L'hiver consiste en pluies qui sont plus ou moins fréquentes, selon les années, et en petites gelées blanches. Il y a aussi quelquefois, mais rarement, des gelées à glace assez fortes dont on voit des exemples jusqu'en avril. Le 21 de ce mois, je remarquai des tiges de fougère et d'autres plantes brûlées par une gelée qui avait eu lieu quelques jours auparavant. Cette brusque transition de température fait que l'on ne quitte guère les vêtemens de laine.

La terre de la ville et des environs est une terre sablonneuse très-légère, mais éminemment propre à la croissance des plantes ; c'est absolument ce que l'on nomme en France la terre de bruyère. Aussi les plus belles plantes y croissent-elles par milliers.

Les plus grands arbres que l'on rencontre dans les forêts, aux environs de la ville, sont l'yeuse, l'*ardisia crenulata*, qui se couvre de belles baies rouges en panicules et dont les fleurs sont blanches, petites, insignifiantes ; le laurier à feuilles de saule ; une espèce d'arbousier à feuilles grandes et luisantes, et dont la fleur exhale une odeur très-suave ; plusieurs variétés de saules et le céanothe, qui acquiert ici d'assez grandes proportions. La région des pins ne commence que de l'autre côté de la baie, où on les aperçoit de cette rive sur le sommet des montagnes.

Mais la famille des arbrisseaux et des plantes vivaces est ici on ne peut plus nombreuse. Au mois de mars, dans mes momens de loisirs, j'en faisais, à une certaine

distance de San-Francisco, des récoltes abondantes dont je composais des bouquets charmants.

Quand je suis arrivé ici, la végétation commençait à se mettre en activité ; il y avait quelques journées très-chaudes, et la terre, bien imprégnée de la pluie qui tombait fréquemment à cette époque, était couverte d'une verdure nouvelle et tendre, surtout sur la lisière des bois qui bordent les vallées. Là, les fleurs déployaient une variété et une magnificence qu'on rencontre rarement dans la nature. Le groseillier balançait ses belles grappes roses au milieu des massifs de verdure, sur le bord des ruisseaux, dans les vallées humides. Près de lui, le laurier à feuilles de saule, étalait le vert brillant de ses feuilles ; un peu plus loin, se montraient des bosquets entiers de céanothes entièrement couverts de leurs magnifiques fleurs azurées, qui paraissaient semées, comme des turquoises, sur leurs touffes arrondies ; et, derrière eux, se dressait l'ardisia, aux feuilles crénelées, dont les baies en panicules d'un beau rouge contrastaient avec ses feuilles luisantes et faisaient ressortir encore l'effet charmant produit par ces bocages de saphir.

Au-dessous s'étendait un monde de plantes. Là, brillaient, dans tout leur éclat, plusieurs variétés de méléagres, dont les tulipes renversées surmontaient les autres fleurs jalouses, qui allongeaient leurs tiges pour jouir aussi de la lumière bienfaisante du soleil. Le pois vivace enlaçait de ses tiges rampantes les arbrisseaux qui l'environnaient, et une sauge d'un rose violacé envoyait son parfum aromatique à l'odorat des promeneurs. Là, se faisaient remarquer encore une plante de la famille des crucifères, dont les fleurs d'un blanc jaunâtre s'arrondissaient en panicules et exhalaient les plus doux parfums, et une autre plante qui attirait tout de suite les regards

par l'éclat dont brillaient ses belles hampes d'un rouge écarlate. Ses corolles étaient surmontées de bractées de même couleur d'un grand effet.

On voyait encore là l'*escholtzia californiana,* connue en France depuis long-temps. Çà et là des fleurs plus modestes, mais charmantes, les unes gris de lin, les autres roses, blanches, mouchetées de diverses couleurs, formaient d'agréables tapis près des lieux où rampaient les tiges du lupin vivace bleu et blanc. Mais rien n'approche du lupin en arbre à fleurs jaunes qui joint, à un excellent parfum, des feuilles d'un beau vert. Ces arbrisseaux font un effet admirable dans les régions où ils se trouvent.

La nature, dans chaque lieu, semble rivaliser de grâce, de richesse et de fraîcheur. Le terroir tourbeux des vallées aquatiques se couvre de *mimulus* aux macules rouges, et de nombreux iris de plusieurs variétés.

Les marais ont aussi leurs productions remarquables. Les énormes feuilles rondes du nénufar flottent sur les ondes, entourant leurs petites roses, dont la corole est rouge au lieu d'être jaune, comme dans le nôtre. Mais rien n'approche d'une fleur blanche, au calice duveteux, qui élève ses hampes délicates au-dessus de la surface des eaux.

Les prairies présentent des myriades d'ixias blancs, des mauves purpurines inconnues en France, et une espèce d'œnothère naine, sans tige, et dont on faisait, à San-Francisco, d'assez bonnes salades. Dans la disette de légumes, la claytonie perfoliée servait aussi au même usage. Cette plante aux feuilles épaisses, grasses et fades, a quelque ressemblance avec le pourpier.

Dans les bois sablonneux, on admire le lupin en arbre, aux belles grappes bleues, qui se dessinent au-dessus d'un feuillage argenté, comme des saphirs sur des py-

ramides de perles. Ce charmant arbrisseau atteint à la hauteur de quatre ou cinq pieds. On y rencontre encore une plante fort élégante dont je n'ai pu déterminer la famille, aux fleurs d'un beau jaune d'or, grandes et naissant deux à deux, dans l'aisselle des feuilles. Une foule d'autres arbutes embellissent encore les vallées et les collines. Un d'entr'eux est remarquable par son odeur suave. Ses tiges sont sarmenteuses et annuelles. Il se montre par grosses touffes qui rampent sur la terre ou grimpent sur les arbrisseaux environnants. Ses fleurs se montrent par petites grappes d'un blanc verdâtre ; c'est la *bryonne* ou *couleuvrée*.

Les bords de la mer, ordinairement arides, se couvrent, à San-Francisco, d'une moisson de plantes. La plus belle, sans rivale, est une ancolie à fleur rouge-vermillon, qui s'épanouit à côté d'une espèce de lys de vallée, dont la fleur forme une hampe blanche et duveteuse d'un charmant effet. J'ai cherché vainement la première de ces plantes ailleurs que dans l'endroit où je l'avais découverte. Elle n'existait que dans ce petit coin. Non loin de là se montrait par milliers le *thalictrum glaucum*.

Les rochers du rivage, eux-mêmes, nourrissent une végétation très-active. Là, rampent et pendent en festons verdoyants, sur leurs flancs battus par la vague écumante, des joubarbes et des ficoïdes d'un grand nombre de variétés, parmi lesquelles j'ai remarqué la rouge et la violette. La première forme de vastes plateaux sur les plages sablonneuses de la mer, où elle est avec une ou deux autres les seuls végétaux qui animent ces sables arides.

Au milieu de cette foule d'arbustes, il y en a cependant fort peu qui portent des fruits. A l'exception de quelques groseilliers de plusieurs variétés, parmi les-

quels il faut compter le groseillier sanguin, qui porte ici des fruits, et des fraisiers des bois dont la fraise est aussi grosse que la fraise d'Orléans en France, je n'ai vu aucune espèce d'arbres fruitiers. Cependant il existe à la Mission quelques poiriers cultivés. Les seuls fruits que l'on mange ici sont des fruits secs et des fruits d'importation, tels que l'orange, la banane, le coco et la pistache, qui, rôtie ainsi que le marron, est d'un fort bon goût.

Il est malheureux que, parmi ce monde de plantes charmantes, il s'en trouve quelques-unes de très-vénéneuses ; celle appelée hyédra est fort dangereuse. La partie du corps qui la toucherait se couvrirait à l'instant de boutons et de pustules enflammées qui durent plusieurs jours et font beaucoup souffrir. C'est un arbrisseau qui atteint la hauteur de trois ou quatre pieds et dont la feuille est divisée en trois parties, qui viennent au bout d'un pétiole assez long. Elle est rouge en naissant, et devient ensuite d'un beau vert ; elle porte une petite grappe de fleurs blanches insignifiantes. Mais la nature prévoyante, qui ne produit jamais aucun mal sans son remède, a pris soin de mettre l'antidote à côté.

La zoologie de San-Francisco est loin d'être aussi intéressante que sa flore. Peu d'oiseaux animent les vastes solitudes qui s'étendent autour de la ville ; et ceux qu'on y rencontre sont pour la plupart peu remarquables. Cependant on y entend parfois le chant d'une espèce de petit merle à ventre rouge, à queue et à tête d'un noir velouté, avec le dos de la même couleur, mais pointillé de blanc comme l'étourneau. Il y a encore quelques moineaux différens des nôtres, et deux ou trois autres espèces de petits oiseaux.

Un jour, étant à la chasse, je m'avançai à plus d'une lieue de la ville, et je vis là quelques espèces que je n'a-

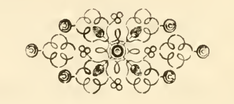
vais pas encore rencontrées. A cette distance, la hache n'avait pas encore pénétré dans les forêts, et je m'engageai dans des fourrés dont il me fut difficile de sortir. Le terrain est très-accidenté : il me fallait sans cesse gravir et descendre des collines sablonneuses où le terrain cédait sous mes pieds, ce qui me fatiguait beaucoup. Mon chien y fit lever des perdrix, mais d'une espèce bien plus petite, même, que nos perdrix grises. Elles sont huppées et ont une longue queue. J'ai observé en elles une particularité remarquable ; c'est qu'elles se posent sur les arbres très-fréquemment. Je vis aussi quelques lapins, qui sont beaucoup plus petits que les nôtres.

Après avoir marché long-temps à travers ces accidens de terrain, j'arrivai dans une vallée dont la beauté me dédommagea un peu de ma fatigue. J'entendais de tous côtés le ramage d'oiseaux inconnus. Je voyais s'envoler des geais bleus, des oiseaux au chant charmant dont l'estomac est orné d'un croissant d'un beau jaune et le dos gris. Cet oiseau, aussi gros qu'une caille, est fort bon à manger. Autour d'un bosquet de chamœcerasus fleuris voltigeaient des oiseaux mouches à la tête brillante comme un rubis et au corps couleur émeraude, plongeant çà et là leur bec effilé comme une aiguille dans le calice des fleurs, pour en sucer l'arôme, d'une vivacité qui ne leur permettait de s'arrêter nulle part, et disparaissant tout-à-coup au regard surpris, qui les cherchait vainement.

En poursuivant un de ces petits oiseaux, je faillis mettre le pied sur un serpent qui étalait au soleil d'avril son corps élégamment rayé de noir et de jaune. Je tuai un geai bleu et divers autres oiseaux. En retournant à San-Francisco, j'appris que, dans les parages où je me trouvais, il y avait des ours, qu'on chasse beaucoup et dont la chair est fort estimée.

On trouve encore, aux environs de la ville, beaucoup de corbeaux de deux espèces, des oiseaux de proie, parmi lesquels des éperviers et des vautours, et sur les bords de la mer une quantité innombrable de goëlands, de courlis, de plongeons et de canards variés d'une manière extraordinaire. Jamais, nulle part, je n'en avais vu en aussi grande quantité. Le marché de San-Francisco en est toujours fort bien approvisionné. J'en ai vu à ailes d'un beau vert qui étaient magnifiques ; quelques-uns avec un bec effilé, long et rond. J'ai remarqué aussi des oiseaux gros comme une poule d'eau, avec le bec d'un beau rouge vermillon.

Mais, si l'on veut trouver du gibier, il faut aller de l'autre côté de la baie, voyage très-coûteux ici, quoique assez court ; mais c'est pourtant là que se dirigent ceux qui ont adopté la chasse pour industrie. Elle les paie amplement de leurs fatigues. Ils envoient constamment au marché des chevreuils, des cerfs, des ours, des oies, des canards, qui leur sont payés fort chers, et dont les bouchers sont toujours pourvus.



CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

Mouvement produit par les mines. — Nouvelles des placers. — Mines les plus nouvellement découvertes. — La Trinité, Mariposa. — Mines du Sud. — Mines du Nord. — Noms des rivières ou les émigrants vont recueillir l'or. — Conduite des Américains du Nord envers les Français, les Espagnols et les Allemands.

—

Rien n'approche du mouvement produit par les mines, quand arrive la belle saison. Les steamers, les steamboats se croisent dans tous les sens ; on aperçoit au loin la noire fumée que jettent leurs fourneaux ardens. Tout est mis en réquisition, navires d'un fort tonnage, goëlettes, chaloupes et canots, pour porter les travailleurs aux placers. Mais les grands vaisseaux ne vont qu'à la Trinité et ne peuvent pas s'aventurer sur le Sacramento et San-Joaquim. La plus grande partie de la population va aux mines, et San-Francisco devient presque désert. Tout cela montre que les nouvelles des placers sont bonnes. On trouve, en effet, toujours une grande quantité d'or. Les anciennes mines continuent à donner une ample récolte aux travailleurs, et on en découvre tous les jours de nouvelles. En 1848, on découvrit les riches placers d'Estanislao. L'été passé, les émigrants s'y portèrent en foule, et leur grand nombre les forçant à s'étendre sur une

grande étendue de terrain, on trouva celles de Toualomé, de Mercedes et de Mariposa, qui sont les plus nouvelles après celles de la Trinité.

Ces dernières sont celles qui tiennent en éveil, en ce moment, la population de San-Francisco. La position de la baie de la Trinité, dans le nord de la Californie, et presque sur les frontières de l'Orégon, peut donner lieu à la fondation d'une cité florissante, qui sera en possession de tout le commerce de l'Orégon, pays qui manque de ports.

Plusieurs navires sont partis pour la baie de la Trinité; mais on ne sait encore rien de bien certain sur les mines, dont il n'est revenu que deux ou trois personnes qui se refusent à donner des détails. Rien n'est plus étrange que les bruits qui circulent sur cette contrée. D'abord on disait que les sauvages attaquaient les travailleurs. D'après une de ces nouvelles, un assez grand nombre de Français auraient été massacrés par ces aborigènes. Plus tard on a démenti tout cela, et on s'accorde à dire, maintenant, que les sauvages ne nuisent qu'à ceux qui les maltraitent. Plusieurs navires sont revenus sans avoir pu trouver la baie. Ils prennent des vivres à San-Francisco et poursuivent ensuite le but de leur voyage, sans que les passagers paient de supplément. Un docteur qui en est revenu ces jours derniers n'est arrivé aux mines, situées sur les bords de la rivière Clamack, en remontant vers sa source, qu'avec des peines infinies. D'abord, elles sont éloignées de la baie d'au moins 40 lieues et se rapprochent un peu de la Yuba. Il faut marcher constamment à travers des forêts vierges et impénétrables, où l'on ne se fraie un passage qu'avec beaucoup de patience et de travail. Pour couronner l'œuvre, toujours d'après le récit du docteur, les Américains

s'y trouvant en plus grand nombre que les Français et les individus des autres nations, exerceraient sur eux un arbitraire despotique, et lorsque ceux-ci ont creusé péniblement une fosse où il se trouve de l'or, ils se présenteraient en grand nombre pour s'en emparer et chasser, par la force, ceux qui y ont consacré leur travail et leur temps (1). Nous reviendrons ailleurs sur ces actes, en parlant d'autres lieux, où les nouvelles ont plus le caractère de la certitude. Il y a déjà, à la Trinité, une quarantaine de maisons, et cependant ces mines ne sont découvertes que depuis le mois de septembre ou d'octobre dernier, et on ne commence à s'en occuper sérieusement que depuis la belle saison. Les marchandises qu'on y amène s'y vendent fort bien, et les financiers de San-Francisco bâtissent, sur la Trinité, un magnifique échafaudage de spéculations. Avant peu, je saurai à quoi m'en tenir sur toutes ces rumeurs ; car je me propose d'y aller, dans quelques jours (2). Il est, du reste, fort difficile de démêler la vérité, dans tous ces bruits contradictoires ; car les négociants qui y envoient des navires et des marchandises, ou qui spéculent sur les terrains, présentent cette contrée sous les plus belles couleurs, et les américains et ceux qui veulent aller travailler aux mines, dans la crainte qu'il y aille trop de monde, en font le tableau le plus sinistre. J'ai insisté sur ces nouvelles qui se croisent et se détruisent l'une l'autre, pour montrer combien il est difficile, même en Californie, de savoir la vérité, au milieu de ce conflit d'intérêts divers.

---

(1) Ces nouvelles ne se sont pas trouvées exactes, du moins pour la Trinité.

(2) Grâce au ciel je n'ai pas suivi cette première impulsion, ainsi qu'on le verra plus loin.

On divise ordinairement les placers en deux grandes classes ; les placers du Sud, et les placers du Nord. On comprend, sous la dénomination de placers du Sud, cette vaste étendue de terrain qui s'étend depuis Mariposa, rivière la plus méridionale, jusqu'à celle de Cosumes ; et sous le nom de placers du Nord, le Sacramento, ses confluens et toutes les mines qui s'étendent au nord de ce fleuve.

Les principaux placers du Sud sont ceux de Cosumes, Dry-Creek, Mékalomé, Calaveras, Estanislao et ses confluens qui sont, Angels-Creek, Carsoms-Creek, Murphys, Mormons-Diggins, Toualomé, qui se décharge dans le San-Joaquim ; Crescent-City, Jamestown, le Camp-de-Sonore, le Diggins et Sulivans-Diggins, confluens du Toualomé; Jacksonville, Mercedes et Mariposa. Toutes les rivières citées ci-dessus sont des confluens du San-Joaquim, ou se déchargent elles-mêmes dans ces confluens. Parmi ces placers, quelques-uns sont déjà des villes, tant les choses vont vite en Californie; tel est le Camp-de-Sonore.

Les placers du Nord comprennent le Sacramento et les rivières tributaires de ce fleuve, dont les principales sont, la rivière des Américains, celle de los Putos, de Jesus-Maria, des Ours et des Plumes, qui a elle-même un confluent, la Yuba. Il y a, en outre, une infinité de creeks et de cagnades, dont la dénomination serait trop longue. On a pénétré, cet été, jusqu'à la rivière des Plumes et de la Yuba où l'on n'avait guère travaillé jusqu'alors; et enfin, on s'est avancé, plus au Nord encore, jusqu'aux mines de la Trinité, situées, comme je l'ai déjà dit, sur la rivière Clamack. On remarque, dans tous ces noms, la trace qu'y ont laissée les deux races qui ont occupé, tour-à-tour, le sol de la Californie, les Espagnols et les Anglo-Saxons.

C'est sur ces différens points que s'est dispersée l'immense population de San-Francisco. J'ai parlé suffisamment des placers du Sud, dans mon voyage à Mékalomé, qu'on pourra lire plus loin. Dans tous ces placers, ceux du Nord, comme ceux du Sud, il y a eu un petit nombre de mineurs privilégiés qui ont fait leur fortune, et tous les autres, ou n'ont rien fait du tout, ou sont revenus avec des capitaux plus ou moins forts. Mais ce qui s'est passé à la Trinité est remarquable et me paraît de nature à intéresser les lecteurs ; c'est, dans cette supposition, que j'entrerai dans quelques détails sur ce placer, qui a été pour tant de monde une source d'amères déceptions.

Voici donc les détails certains que j'ai recueillis à mon retour à San-Francisco ; et, quand je songe qu'avant mon départ, on se parlait à voix basse de la Trinité, et on se faisait des signes de silence, quand on voyait approcher un compatriote, comme si l'on eût cru trouver là une fortune d'un coup de pioche, je me dis que ces hommes ont dû être désillusionnés d'une manière bien cruelle et ont été bien punis de leur égoïsme. Quant à moi, je ne saurais adresser trop de remercîmens aux personnes qui m'ont détourné de cette mauvaise inspiration.

La baie de la Trinité est à 80 lieues, à peu-près, au Nord de San-Francisco, et les placers se trouvent à 40 ou 50 lieues de la baie. Cette route paraissant beaucoup trop longue pour l'entreprendre par terre, on la faisait ordinairement par mer, dans des navires qui partaient pour cette destination, ce qui n'a pas empêché néanmoins, quelques personnes de la faire par terre, en passant par Sonoma ; mais c'est le petit nombre. Les autres se rendaient par eau au village de la Trinité, qu'on appelle

déjà ici une ville, et de là partaient, à pied, pour les placers. Mais, pour les premiers qui sont partis, les chemins n'étaient pas frayés, et il fallait s'aventurer, au hasard, au milieu d'épaisses forêts, et gravir des collines rocheuses, embarrassé, sans cesse, par les épines et par les tiges des arbrisseaux rampants qui croissaient, en désordre, dans ces campagnes primitives. Oh! certes, ce n'était pas un voyage d'agrément, que celui-là! car le transport était à un prix tellement élevé qu'il était inabordable pour le grand nombre. On prenait une piastre et demie par livre, ce qui faisait 150 piastres par quintal. C'était exorbitant, aussi presque tous les voyageurs étaient-ils dans la nécessité de porter sur leur dos leurs vivres et tout ce qui leur était utile. Leur usage était de partir par caravanes pour faire plus facilement face aux dangers et aux incommodités de la route.

La distance de la Trinité aux placers étant de 40 à 50 lieues, et les caravanes étant obligées d'en faire beaucoup plus par l'ignorance, où elles étaient, des chemins, on comprend que quelques personnes devaient avoir épuisé leurs provisions avant d'arriver au but, et il n'y avait d'autres moyens de s'en procurer de nouvelles que la chasse, qui devait avoir peu d'attraits pour des hommes qui, depuis long-temps, marchaient du matin jusqu'au soir. Cependant, quelquefois on parvenait à tuer un chevreuil, et l'on comprendra facilement que c'était une fête pour toute la caravane; mais souvent aussi, et lorsqu'on en avait le plus de besoin, on ne rencontrait rien, et il fallait bien se garder de demander des secours aux tribus indiennes, dont les villages se rencontraient sur la route; car la plupart étaient hostiles aux mineurs, et ne cherchaient que l'occasion de tuer et de piller ceux qu'elles trouvaient isolés. Ces accidens ne furent malheureuse-

ment que trop fréquens, et avaient toujours des représailles sanglantes.

Un jour, des voyageurs apprirent que les Indiens avaient massacré plusieurs hommes d'une caravane qui les avait précédés. En passant près d'un village, ils s'emparent de plusieurs sauvages, et leur déclarent qu'ils vont les tuer s'ils se refusent à leur livrer les coupables. Ces Indiens protestent de leur innocence et de celle de la tribu entière, et proposent de conduire la caravane dans le territoire de la tribu qui a commis le crime. Les voyageurs acceptent leur offre. Mais, quand les sauvages coupables les voient arriver, ils se hâtent de quitter leurs huttes et se retirent sur une montagne. On commence par mettre le feu au village, et les Indiens, en apercevant les flammes, poussaient d'horribles cris; ensuite une partie de la caravane restant dans le village embrâsé, pour mieux tromper l'ennemi, l'autre s'avance par divers chemins, au milieu des arbustes épais qui cachaient leur marche, et, cernant les Indiens, ils les forcent à se rendre sans résistance. Ils donnent leurs arcs et leurs flèches, et attendent en silence qu'on décide de leur sort. On leur expose alors pourquoi on a agi envers eux avec autant de rigueur, et on finit, en leur demandant pour prix de leur liberté, de leur livrer les coupables. Ils obéissent : alors les blancs ouvrent leurs rangs aux autres et n'en retiennent qu'un seul, en l'assurant qu'il ne lui serait fait aucun mal. Ensuite on se met en marche avec les prisonniers, pour retourner au village. Quand ils sont arrivés, faisant mettre, sur une ligne, les meurtriers, au nombre de trois, ils les fusillent; et, s'adressant au sauvage qu'ils avaient gardé pour ôtage, ils lui disent : — « Va dire maintenant à tes compatriotes comment, dans les pays civilisés, on punit les assassins. Dis-

leur aussi que nous désirons vivre avec eux en bonne intelligence ; mais que toutes les fois qu'ils voleront ou qu'ils assassineront quelqu'un des nôtres, nous agirons envers eux comme nous venons de le faire. »

Pourtant toutes les tribus ne sont pas hostiles aux chercheurs d'or, et quelques-unes les ont reçus en amis et leur ont fourni des vivres.

Si, pour prix de tant de fatigues, de dangers et de privations, les mineurs de la Trinité avaient trouvé des placers assez riches pour y faire leur fortune en peu de mois, ils compteraient, pour rien aujourd'hui, les maux qu'ils ont endurés : mais, malheureusement, il n'en a pas été ainsi, et outre que le placer avait peu d'or, la plupart, en arrivant, n'avaient pas d'instrumens pour travailler, et une pelle y coûtait dix piastres, une pioche le même prix, un cradle cent piastres, et tous les autres outils utiles aux mineurs dans la même proportion. Les vivres étaient aussi à un prix très-élevé, de sorte que la plupart d'entr'eux, ayant à peine assez d'argent pour payer leur nourriture, étaient obligés de rester oisifs, par le manque d'instrumens, ou de se mettre aux gages de ceux qui en avaient. Ceux qu'on voyait à la Trinité étaient, pour la plupart, des nouveaux venus, et comme ils n'avaient pas l'habitude de travailler le terrain aurifère, ils perdaient beaucoup d'or qui était, à ce qu'il paraît, extrêmement fin. D'ailleurs, ceux qui faisaient le plus, même, ne trouvaient guère plus de huit à dix piastres. Toutes ces circonstances réunies ont fait qu'il y a eu de grandes misères à la Trinité, et que personne n'y a rien fait pendant tout l'été. A mon départ de San-Francisco, on m'a cependant assuré qu'il était arrivé, de la Trinité, un individu avec une assez grosse somme, et qu'on avait trouvé, de ce côté, des placers meilleurs que les premiers qu'on y avait exploités.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

Incendies de San-Francisco. — Apparition terrible. — Singulière coïncidence. — Départ de l'auteur pour les mines. — Raisons qui lui ont fait choisir les placers du Sud. — Il s'embarque sur la goelette le Maryland. — Sa navigation dans les baies de San-Francisco, de San-Pablo et de Suissons.— Venetia. — New-York. — Le fleuve San-Joaquim. — Arrivée a Stockton. — Description de la ville. — Nouvelles des placers. — Grande fermentation dans les placers d'Estanislao.

—

San-Francisco est la plus malheureuse des villes pour les incendies, et la matière dont ses maisons sont construites, le bois, leur donne quelque chose de terrible. J'étais à San-Francisco lorsque celui du 3 mai 1850 y éclata : c'était un spectacle horrible. Jamais je n'avais vu une pareille masse de flammes battues par un vent furieux. Le feu se communiquait d'un côté de rue à l'autre. D'énormes brandons de bois enflammé, chassés par l'ouragan, s'abattaient sur les maisons éloignées, propageant ainsi en tous lieux le fléau. Sur tous les toits on voyait les propriétaires effrayés, occupés à repousser les atteintes de cette flamme volante. Les cris de la foule qui encombrait les rues, le mouvement des personnes qui disputaient à l'élément déchaîné quelques débris de leur fortune, les explosions de poudre qui partaient de quelques magasins et faisaient sauter à une grande dis-

tance, dans les airs, des poutres et des pans de maisons; les édifices qui s'abattaient avec fracas dans les rues et sur les places; tout cela formait un spectacle dont l'horreur enivrait, et que je n'oublierai de ma vie. L'incendie avait commencé à trois heures du matin, et à cinq heures, trois squares entiers, les plus beaux quartiers de la ville, n'étaient plus que d'immenses brasiers.

Cette catastrophe détermina mon départ de San-Francisco. J'avais d'abord l'intention d'aller aux placers de la Trinité; cependant, en pesant les nouvelles contradictoires, intéressées ou consciencieuses, qui venaient de ce point, je crus pouvoir m'arrêter à cette idée : que la richesse et l'existence même des mines étaient douteuses, mais que les fatigues, les privations et les périls étaient certains. Je me décidai donc, après bien des hésitations, à ne pas aller de ce côté.

Il faut que je raconte ici un incident qui m'a bien vivement impressionné. Il est d'une nature telle, qu'en ayant parlé à quelques personnes, elles m'ont avoué que si semblable chose leur était arrivée, elles auraient renoncé à aller aux mines. Il est certain, toutefois, qu'il a beaucoup contribué à me faire revenir sur mon projet d'aller aux placers de la Trinité, où tant d'émigrants ont trouvé la mort ou la perte de leurs illusions.

Il y a beaucoup de gens qui doutent de tout, par forfanterie; pour moi, j'avouerai qu'il y a des choses surnaturelles, inexplicables pour la raison, qui exercent sur mon esprit un très-grand empire.

Deux de mes compatriotes de la Charente, que j'avais rencontrés à San-Francisco, étaient partis pour les mines de la Trinité, vers le milieu d'avril. Comme mes affaires me retenaient encore dans la ville, je n'avais pas pu les accompagner. Mais, tout en m'assurant qu'ils m'écri-

raient pour me renseigner, si la chose était possible, ils m'avaient presque fait promettre d'aller les rejoindre, quand je serais libre ; et j'y songeais sérieusement, lorsqu'une nuit j'eus une apparition. Dans ce rêve affreux, qui me fait frissonner encore, quand j'y songe, s'ouvrit à mes yeux une fosse horrible, où mon regard, plongeant avec effroi dans les ténèbres, crut découvrir des cadavres ; et puis, la fosse s'étant recouverte d'un voile, j'ai entendu une voix qui m'a crié : « Tu es impatient de voir les placers ! Tu les connaîtras assez tôt ! Rappelle-toi le jour de la Fête-Dieu ! » Et le jour de la Fête-Dieu, j'arrivais au placer de Mékalomé, par un concours de circonstances, comme on le verra plus loin, où ce n'était visiblement pas ma volonté qui agissait, mais la fatalité, ou mieux encore la providence divine. Et peut-être que la terrible apparition voulait me montrer, dans cette fosse, le cadavre de mon malheureux compatriote d'Angoulême, M. V. mort de faim, en se rendant aux placers de la Trinité, ainsi que tant d'autres victimes des Indiens, des bêtes féroces ou de la misère, sur cette terre dénuée de toutes ressources. Et si l'on me dit que de semblables coïncidences ne sont pas extraordinaires, je répondrai à ces personnes qu'il ne leur reste plus qu'à nier la lumière.

J'avais le choix entre deux grandes divisions des mines : Le Sacramento et ses confluens, qui composent, avec la Trinité, les placers du Nord, et les rivières tributaires du San-Joaquim, qui forment, ainsi que je l'ai déjà dit, sur leurs rives et dans leurs lits, les placers du Sud.

Les Américains du Nord étant en nombre considérable dans les mines du Sacramento, et exerçant, sur les Français, des actes arbitraires, je crus devoir ne pas m'exposer à voir le fruit de mes travaux passer entre les mains

de ces brutaux, ou à aventurer ma vie inutilement, si leur violence m'irritait au point de leur résister malgré leur nombre. Les placers du Sud étaient le rendez-vous de la plus grande partie des étrangers, surtout des Français et des peuples d'origine espagnole; et comme ils n'avaient pas, d'ailleurs, plus mauvaise réputation que les autres, pour le produit, je pris la résolution de me rendre à Stockton, et de là, dans celui des placers vers lequel me pousserait mon inspiration. Dans ce but, j'arrêtai mon passage et celui de mon compagnon de voyage, que j'avais amené de France, sur la goëlette le *Maryland*. Je préférai ce moyen de transport à celui des steam-boats, quoiqu'il soit un peu plus lent, à cause du pêle-mêle et de la gène qu'engendre toujours un grand nombre de passagers.

Le navire mit à la voile le 15 mai, à une heure avancée de l'après-midi, mais à notre grande satisfaction, car depuis deux jours nous étions à bord, ayant pour chambre une cale et pour lit le plancher, où nous couchions sans matelas, ayant laissé les nôtres au storage, à San-Francisco, afin de ne pas nous embarrasser davantage à cause de la difficulté et du prix élevé du transport, tous les bagages, de Stockton au placer, devant être portés à dos de mulet; si l'on ne préférait les porter sur le sien, ce que font beaucoup de mineurs. Nous emportions pour deux mois de vivres : c'étaient du biscuit, du beurre salé, du fromage de Hollande, des boîtes de sardines à l'huile, du thé, du café, du riz, du chocolat et une petite quantité de vin; en un mot, tout ce que j'avais pu trouver de plus portatif. Nous commencions donc, dès notre entrée sur le *Maryland*, à faire notre apprentissage pour le dur métier du placer; mais c'étaient là des douceurs, comparé à ce que nous devions souffrir plus tard. Dès le lendemain, on em-

plit à moitié, de barriques, la cale que l'on nous avait donnée provisoirement pour chambre, et il nous fallut coucher sur ces tonnes ; mes côtes en furent un peu maltraitées, je dormis néanmoins quelques heures. Nous étions au moins alors à l'abri de l'intempérie de l'air ; mais le troisième jour, le vide qui restait dans la cale ayant été comblé avec des sacs de farine, il nous fallut nous résoudre à coucher sur le pont, le *Maryland* n'ayant qu'une petite chambre où se trouvaient les lits du capitaine, du maître d'équipage et du patron du navire.

Nous quittâmes le port de San-Francisco par une brise très-forte et très-froide qui rendait les eaux de la baie fort houleuses. En un instant le pont fut inondé par les lames, ce qui me faisait penser avec douleur à la triste nuit qui se préparait pour nous. Nous fûmes poussés avec vigueur jusqu'au côté nord-est de l'île aux Cerfs. Là, par un changement subit, un calme parfait succéda à la violence du vent. Le ciel était serein, et un soleil magnifique séchait nos vêtemens mouillés par les vagues, en même temps qu'il réchauffait un peu nos corps transis de froid. Nous nous serions trouvés très-bien de ce changement imprévu, si le navire avait marché : mais il était aussi immobile que dans le port et nous laissait contempler trop à l'aise les sites pittoresques de l'île aux Cerfs, qui, de l'endroit où nous nous trouvions, nous paraissaient ravissants. Des bois et des bosquets d'yeuses et d'arbrisseaux divers s'avançaient jusqu'au bord de la mer, dans des vallées riantes que surmontaient de hauts promontoires entourés de la plus fraîche verdure. D'autres arbres paraissaient isolés sur les flancs de la montagne ou dessinaient en massifs leurs ombres couleur indigo.

Après quelques instants de calme, une faible brise s'éleva et nous fit entrer bientôt dans la baie de San-Pablo.

Nous côtoyions son bord méridional où l'on ne voit partout que des pâturages, dans les vallées, dans les plaines et sur les montagnes, où paissaient d'innombrables troupeaux de bœufs. Je riais beaucoup de la naïveté de mon compagnon de voyage, qui était sourd-muet, et dont j'avais payé le passage, qui, se croyant déjà dans les déserts, soutenait que c'étaient des cerfs. Il y avait çà et là quelques yeuses isolées ou formant de petits groupes; mais cette rive n'avait rien de gracieux dans son aspect. Ses montagnes avaient de profondes découpures qu'aucun bois ne cachait, et paraissaient trop nues à l'œil; ses prairies mêmes brûlées par un soleil ardent, quoique nous ne fussions qu'au 15 mai, avaient déjà pris une teinte jaunâtre.

La baie de San-Pablo se rétrécit tellement à son extrémité, que, dans l'endroit où elle communique avec la baie de Suissons, deux grands vaisseaux auraient de la peine à passer de front; c'est le détroit de Craquinès, si dangereux pour les bateaux à vapeur qui s'y rencontrent souvent. Quand nous eûmes franchi ce détroit, nous crûmes, pendant un instant, que la rive allait devenir plus belle. Un grand nombre de plantes, couvertes de fleurs, se suspendaient sur les rochers qui baignent leurs bases dans les eaux, dont la fraîcheur les revêtait d'une verdure brillante. Des arbrisseaux couverts de magnifiques fleurs blanches formaient de gracieux bosquets, où l'on entendait le chant des oiseaux qui saluaient le départ du soleil. Mais c'était là le seul endroit remarquable de cette rive, et bientôt elle retomba dans sa disgracieuse monotonie. Mais l'autre côté de la baie de Suissons me parut magnifique, après le coucher du soleil. On voyait, dans le lointain, des chaînes de montagnes qui s'étageaient les unes au-dessus des autres, et auxquelles

leur éloignement donnait une belle teinte violette, qui allait en s'affaiblissant dans les supérieures. Quelques momens plus tard, les ombres de la nuit s'étendirent, et ce n'est qu'aux lueurs des lumières du port que nous aperçûmes les blanches maisons de Venetia, située sur la rive gauche de la baie. Cette ville m'a paru plus considérable que je ne croyais. Il y avait, dans son port, plusieurs frégates de guerre américaines et quelques autres petits navires. Un peu plus loin que Venetia, on jeta l'ancre, car on ne navigue pas la nuit, dans cette baie, et dans les deux fleuves qui s'y déchargent.

Cette nuit fut la plus dure que j'aie passée. Un vent froid souffla vers deux heures et dura jusqu'au lendemain. Quoique j'eusse pris la précaution de bien me couvrir, je ne pus empêcher la fraîcheur de m'atteindre. Une rosée très-abondante se forma dès le soir, et mouilla tellement le pont qu'on aurait dit qu'il était tombé de la pluie. Ma seconde couverture, en contact avec l'air, en était tout imprégnée.

Le lendemain, à six heures, on leva l'ancre, et nous vîmes se dérouler les hauts sommets de la chaîne Monte-Diablo, que nous côtoyâmes ensuite continuellement jusqu'à Stockton. Vers huit heures, nous arrivâmes au lieu où le San-Joaquim et le Sacramento mêlent leurs eaux pour se précipiter ensuite dans la baie de Suissons. C'est dans l'angle que forme la rive qui s'étendait à notre droite, à l'embouchure même des deux fleuves, qu'est placée New-York, qui n'a encore qu'une dizaine de maisons; des navires d'un fort tonnage étaient à l'ancre dans son port. C'est vis-à-vis de ce lieu que nous entrâmes dans les eaux du San-Joaquim.

La plaine longue et fertile où est située New-York, les bosquets riants dont elle est semée, me firent concevoir

du San-Joaquim une idée qui ne devait pas se réaliser. Déjà, dans l'angle que forment les embouchures des deux fleuves, on voyait s'étendre de vastes marais couverts de grands joncs et d'une foule d'autres plantes aquatiques.

Bientôt les deux rives offrirent le même aspect. C'étaient partout d'immenses plaines couvertes de joncs et de massettes, où s'abattaient incessamment des volées d'oies et de canards sauvages. Des courlis et des hirondelles de mer se montraient çà et là, et l'on voyait se suspendre aux phalaris diverses espèces de petits oiseaux qui faisaient entendre un cri aigu. Ces vastes marais, dans lesquels les plantes qui y croissaient aidaient encore à l'illusion, semblables de loin au coquelicot, à la nielle et au bleuet, avaient assez de ressemblance avec une plaine de seigle en fleurs; champs inhospitaliers où rampent et nagent, à chaque instant, un peuple de reptiles, et qui n'offriraient pas le plus petit asile à l'infortuné dont l'embarcation sombrerait sur ces rives. Pourtant, parfois, des bois entiers de saules à feuilles de laurier et quelques osiers venaient jeter un peu de variété sur ces tristes plaines, et le feuillage argenté et blanchâtre des derniers faisait un contraste agréable avec la verdure luisante et brillante des premiers. Dans le lointain s'étendait la chaîne des monts Californiens, dont les hauts sommets étaient encore couverts de neige, et à droite nous avions toujours la Sierra-Monte-Diablo, que nous n'avons pas cessé de voir jusqu'à Stockton.

Nous arrivâmes bientôt dans un endroit peu profond, où le navire ne put remonter qu'avec des peines infinies. On attachait des câbles aux plantes de la rive, et on le tirait ensuite à l'aide d'un tour. Je n'avais jamais vu un fleuve au cours aussi sinueux. Parmi les nombreuses

embarcations qui nous croisaient, il y en avait souvent que je croyais devant nous et qui se trouvaient derrière. Souvent, à la fumée des steam-boats, il me semblait qu'ils allaient nous joindre, et les spirales de la rivière leur faisaient mettre à cette jonction un temps fort long. On jeta l'ancre le 16, sans que l'aspect du paysage eût changé. Le soir, je me mis dans le bateau du bord pour aller cueillir quelques fleurs qui, du navire, me paraissaient assez jolies. Je rapportai des mimulus jaunes, dont j'ai déjà parlé dans le chapitre de San-Francisco, et de fort beaux pois-fleurs, ainsi qu'un pied d'angélique qui exhalait une odeur agréable, mais qu'il fallut me décider à jeter à l'eau, le capitaine américain, qui n'était pas fort botaniste, la prenant pour une plante vénéneuse.

Le lendemain, vers une heure, le haut des mâts des navires qui étaient dans le port de Stockon nous montra sa position. Long-temps avant d'y arriver, le fleuve se rétrécit considérablement, ce qui, ajouté à ses nombreuses spirales, y rend la navigation très-difficile, surtout pour un navire d'un aussi fort tonnage que celui que nous montions.

C'est à peu de distance de la ville que j'admirai un petit bosquet situé dans la partie convexe d'une courbe, dont rien ne peut rendre la grâce et la fraîcheur. Il était rempli d'églantiers couverts de fleurs roses, et de saules de plusieurs variétés. Les oiseaux chantaient à l'envi dans les frais ombrages de ce petit Eden, élégante miniature d'une nature vierge et livrée à elle-même. Un peu au-dessous, nous abandonnâmes le fleuve pour entrer dans une lagune, à l'extrémité de laquelle est bâti Stockton. Nous nous avançâmes au milieu de deux tapis de nénuphars jaunes et de plantes aquatiques flottantes qui ressemblaient au cresson. Enfin, nous entrâmes dans le port vers cinq ou six heures du soir.

La ville est comme San-Francisco, entièrement composée de maisons en bois ou de grandes tentes couvertes en toile. Quelques-unes de ces maisons sont fort élégantes.

Stockton, pendant l'été, est une ville fort commerçante. Le mouvement des placers y amène incessamment des étrangers. Elle gagne, en un mot, avec les autres villes des mines, ce que perd San-Francisco, dans cette saison. Elle est située dans une immense plaine qui n'est bornée à l'Est que par la chaîne des monts Californiens qui courent du Sud au Nord. Ici, la nature change d'aspect : il y a encore quelques yeuses, mais les arbres dominants sont les chênes qui se montrent partout groupés et isolés, dans ces vastes savanes, qui l'entourent comme un réseau, excepté du côté du San-Joaquim. Là, pas un accident de terrain, pas un monticule, pas un tertre, partout la plaine qui déroule ses vastes prairies et qui rapproche, dans le lointain, ses grands arbres ainsi qu'une forêt.

Je voulus vivre à Stockton comme au placer, et dès le lendemain je dressai ma tente près d'une lagune, sur un terrain qui formait un demi cercle, et où il y avait un assez grand nombre d'autres *carpas* (1). Un peu plus loin, de l'autre côté de la lagune, il y avait un camp chinois. Ils avaient fait de mauvaises tentes avec des draps de lit, et la plus grande partie couchait sous des arbres. Il y avait bien une quarantaine de jeunes gens de cette nation.

Mon sourd-muet m'amusait toujours par ses naïvetés. Ayant remarqué que quelques-uns de ces Chinois avaient la tête entièrement rasée, à l'exception d'une longue touffe de cheveux qu'ils tressaient ; il m'assura qu'il y

---

(1) C'est le nom qu'on donne aux tentes, en Californie.

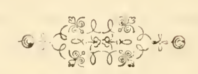
avait parmi eux des femmes. Cette idée me fit rire, et je lui fis comprendre qu'il se trompait. Mais il ne voulut pas en démordre. Il ne lui semblait pas naturel que des hommes portassent ainsi des tresses de cheveux. Comme toutes les langues lui étaient familières et qu'il était très-communicatif, il alla rendre visite à ces Asiatiques, et m'en amena même un jour quatre ou cinq dans ma tente. Un d'entr'eux parlait l'anglais; mais, comme j'ignorais aussi cette langue, nous ne pûmes pas nous entretenir, au grand mécontentement du sourd-muet qui suivait le mouvement de nos lèvres avec beaucoup d'intérêt.

Le soir, j'allai au café. Là, comme à San-Francisco, les joueurs étaient nombreux. Il y a aussi un Eldorado et des musiciens pour attirer la foule qui se garde bien de manquer à l'appel. Lorsque j'arrivai à Stockton, les dernières nouvelles des placers y produisaient quelque émotion, et on s'en entretenait vivement dans les cafés. Le conseil d'administration de la Californie, par une mesure aussi vexatoire que maladroite, avait voté un impôt de 25 piastres, par mois, pour chaque étranger, moyennant lequel il aurait le droit de fouiller le sol pour chercher de l'or. Jamais pareille chose ne s'était vue. Qu'il prélevât une partie sur l'or trouvé, le conseil d'administration était dans son droit : l'Espagne le faisait au Pérou et au Mexique ; ou bien qu'il frappât l'or d'un impôt à sa sortie de la Californie, tout cela n'était pas nouveau ; mais aller demander à un émigrant, qui arrive, vingt-cinq piastres, par mois, pour fouiller le sol, c'était une innovation très-malencontreuse. D'abord, l'impôt était exorbitant, en second lieu, on pouvait s'adresser à un homme qui ne les avait pas, ou qui n'avait que cela pour vivre en attendant qu'il trouvât une bonne veine; en troisième lieu, enfin,

on ne lui garantissait pas les chances, et l'on ne pouvait demander vingt-cinq piastres à quelqu'un qui ne les trouverait peut-être pas dans le mois.

Tout cela avait produit une grande fermentation parmi les étrangers des mines. Les Français et les Américains espagnols, en grand nombre dans les placers du Sud, parlaient de résister à ce décret. C'est du Camp-de-Sonora, où se trouve l'alcade, qu'était sorti ce brandon de discorde. D'après les bruits qui couraient, on disait que les Mexicains avaient été chassés de cette ville, et que certains aventuriers, se faisant passer pour l'alcade, étaient allés dans les tentes isolées et arrachaient de gré ou de force à leurs propriétaires les vingt-cinq piastres prescrites par le décret. Ces nouvelles étaient graves et de nature à amener une effusion de sang.

Je ne sais ce qui advint, car je partis peu de temps après de Stockton. Mais, arrivé dans cette ville, il me restait une dernière détermination à prendre. Il s'agissait, pour moi, de faire choix d'un *placer*. Après bien des hésitations, je me décidai pour la rivière de Mekalomé, qui se rapprochait un peu du Sacramento, dont elle est, au camp d'en bas, à la même distance que de Stockton. Je fis prix avec un voiturier qui partait pour cette destination, à sept piastres par quintal pour mes bagages, et je devais faire la route à pied. Il y avait quinze lieues jusqu'à la barre pour laquelle je me destinais.



CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

DÉPART DE STOCKTON. — VOYAGE A TRAVERS LES DÉSERTS DE LA CALIFORNIE. — PREMIÈRE JOURNÉE ; — PETITE AVENTURE DE VOYAGE ; — BIVOUAC NOCTURNE ; — SCÈNES PITTORESQUES. — DEUXIÈME JOURNÉE ; CAMPEMENT AU MILIEU DES MONTAGNES ; — TRACES D'OURS ; — FRAYEURS DE MON COMPAGNON DE VOYAGE. — TROISIÈME JOURNÉE ; — ARRIVÉE A LA RIVIÈRE DE MEKALOMÉ.

—

Nous quittâmes Stockton le 23 mai, à quatre heures de l'après-midi. Nous traversâmes d'abord la partie du pays où sont installés tous les muletiers qui vont et qui viennent continuellement de la ville au placer. C'est une immense plaine couverte de pâturages et parsemée de chênes qui, dans l'horizon lointain, semblent former une forêt. Cette vaste savane est partout d'une admirable fécondité. Il n'en faut pas d'autre preuve que la grosseur de ses arbres, et la belle végétation qui la couvre dans toutes ses parties, et elle se prêtera merveilleusement à la culture. Nous étions, comme on a pu le voir, à la fin de mai ; la terre, abreuvée par les pluies de mars, avait encore quelque fraîcheur, et les plus belles fleurs se montraient de tous côtés à nos regards.

Dans un fond humide, sans être aquatique, et dont le terroir ressemblait beaucoup à notre terre de bruyère, j'ai admiré une asclépias à feuilles cordées, larges, blan-

châtres, sur une tige élevée, qui avait plusieurs ombelles de fleurs couleur chair, d'une odeur suave et d'un grand effet. C'est une des plus belles plantes que j'aie observées en Californie. A une petite distance du lieu où elle se trouvait, dans une espèce de marais couvert de la plus belle verdure, se montrait, par tapis épais, une autre plante remarquable. Elle était blanche à cinq pétales d'un beau blanc et de la même grandeur qu'une rose de Noël, ou hellébore noir, avec laquelle elle m'a paru avoir d'autres rapports, tant pour la forme de la fleur que pour celle de la feuille. Quand la fleur commence à passer, son pistil, qui est fort apparent et couvert d'écailles blanches, s'allonge beaucoup, comme dans le zinnia. Je n'ai rencontré cette plante que dans ce seul endroit.

Les deux bords du chemin que nous suivions étaient couverts de fleurs variées, dont les plus remarquables étaient l'ail à fleurs bleues et à fleurs roses, et une autre liliacée qui m'a semblé appartenir au genre amaryllis. Elle est fort haute sur tige et se couvre de petites fleurs blanches de peu d'effet.

Il y avait partout, sur la route, un grand mouvement, car, jusqu'à une certaine distance de Stockton, elle est la tige où s'adaptent plus loin les innombrables rameaux qui conduisent aux différens points des placers du Sud et du Nord. Nous rencontrions sans cesse des muletiers avec leurs mules chargées ou libres qui allaient ou qui revenaient; d'autres fois des charrettes, attelées de mules ou de trois paires de bœufs, conduisaient des vivres de toute sorte et des instrumens de travail aux chercheurs d'or. Il y a, de distance en distance, sur le chemin, des tentes ou des maisons en bois où l'on peut manger et se rafraîchir; mais l'aspect du paysage ne changeait point; c'étaient toujours d'immenses savanes couvertes de bosquets de

chênes qui semblaient se rapprocher dans l'éloignement. Je vis le soleil disparaître lentement derrière les arbres de la plaine ; mais nous ne devions pas encore faire camp. Le voiturier m'avait demandé, en partant de Stockton, s'il me serait égal de marcher quelques heures dans la nuit ; il serait obligé de le faire, me disait-il, à cause de l'heure avancée à laquelle nous étions partis de la ville. Il nous arriva une petite aventure. Comme je marchais à côté d'un voiturier Américain, mon fusil sur l'épaule, mon poignard au côté, il m'adressa la parole en castillan ; je lui répondis dans la même langue, puis je continuai mon chemin. Il m'appela de nouveau : « Où allez-vous, me dit-il ? vous devez être fatigué ; restez donc un peu avec moi. Tenez, montez sur ma charrette. » J'acceptai son offre et m'assis sur une barrique. C'était un excellent jeune homme que cet Américain, et tout en conduisant ses bœufs avec un grand fouet en guise d'aiguillon, à la mode du pays, il essayait de me parler en français. Un peu plus loin, nous rencontrâmes mon compagnon, qu'il prit aussi sur sa charrette.

Cependant la nuit était déjà descendue, et mon guide, monté sur sa mule, s'approcha de la charrette où j'étais, laissant à son domestique le soin de conduire les bagages. Il me dit en espagnol qu'il connaissait près de là un endroit où il y avait de fort bonne eau. Comme il parlait très-mal l'espagnol, je ne compris que cela dans tout ce qu'il me dit, et je restai assis sur ma barrique. Cependant je tournais de temps en temps la tête en arrière pour voir si l'attelage qui conduisait nos bagages nous suivait toujours ; mais je ne l'aperçus point : j'attribuai cela à l'obscurité et continuai à m'avancer. Enfin, inquiet de ne plus le voir, je pris le parti de revenir sur mes pas ; je remerciai notre affable Américain, et j'allai avec mon compagnon à la rencontre du second char. Nous marchâmes

long-temps sans rien voir. Nous apercevions de distance en distance, dans l'obscurité, les feux allumés par les voyageurs qui bivouaquaient, mais nous ne découvrions point notre guide. Après vingt minutes de marche, nous vîmes enfin des mules qui paissaient et un feu nouvellement allumé. Nous nous dirigeâmes de ce côté, c'étaient nos deux compagnons de voyage ; ils présentaient à la flamme de la viande de bœuf au bout de longues fourchettes de bois. Nous nous plaçâmes autour du feu dont la chaleur nous remit un peu, car l'air était froid, et nous avions bien chaud. Nous campions sous un gros chêne au milieu de hautes herbes. Notre souper, dans ce lieu, et autour d'un grand feu fait avec de grosses branches sèches de l'arbre sous lequel nous nous trouvions, était tout-à-fait pittoresque. Il me rappelait la manière de voyager des Arabes et des peuples orientaux. Notre guide fut fort poli pendant tout le voyage ; il nous offrit du bœuf que nous acceptâmes, parce que nous n'avions pas fait provision de viande à Stockton, et, à son exemple, nous le fîmes cuire en plantant en terre des fourchettes de bois. En revanche, j'offris du vin de France à mes compagnons de voyage. Ensuite, nous étendîmes nos couvertures sur les herbes humides de rosée ; j'en mis une dessous et une autre sur moi, et, enveloppé de mon manteau, je m'étendis sur cette couche en plein air, tout-à-fait nouvelle pour moi, ayant pour appartement la savane sans bornes qui s'étendait autour de nous, pour plafond un ciel étoilé et sans nuages, et pour concert les glapissemens des chacals que j'entendais pour la première fois ; il n'ont pas cessé cette musique de toute la nuit, et mon chien leur répondait, ce qui faisait passablement de bruit ; mais comme j'étais fatigué, je n'en dormis pas moins bien.

Le lendemain, après avoir déjeuné, nous nous mîmes en

route ; nous marchâmes dans la savane jusqu'au milieu du jour. C'est à cette heure que le paysage changea tout-à-fait de perspective. Nous commençâmes à trouver de petits mamelons couverts d'une herbe brûlée par le soleil, qui n'étaient que le commencement de la sierra que nous avions devant nous et que nous devions traverser. Nous côtoyions alors la rivière Calaveras. Elle était déjà à sec dans quelques endroits. Nous la traversâmes dans un lieu où il y avait cependant trois ou quatre pieds d'eau. Des Indiens, établis sur l'autre rive, avaient là un petit bateau. Il faisait une chaleur étouffante, et comme nous étions partis dès le lever du soleil, si le guide n'avait pas eu l'obligeance de nous offrir de monter sur sa charrette, nous aurions été horriblement fatigués. Nous nous arrêtâmes pour dîner, à une petite distance de l'endroit où nous avions traversé la rivière. Là, elle formait une île, et je remarquai, sur ses bords, des fleurs que je trouvai admirables ; c'étaient des tigridies à fond blanc, avec des yeux bruns et des losanges jaunes au milieu des pétales. Après m'être reposé quelques instants, j'en arrachai plusieurs oignons que je gardai pour porter en France. Un peu plus loin, sur une colline pierreuse, je remarquai la variété jaune de cette fleur qui m'a semblé moins belle. Sur ce même coteau, une espèce de centaurée à plus grande fleur que la nôtre, et également d'un beau rose, formait d'agréables tapis.

Après avoir gravi plusieurs collines, nous arrivâmes dans une vallée où se trouvait un ruisseau, aussi à sec presque partout ; mais sur ses bords se balançaient des touffes nombreuses de pavias, dont les jolies hampes blanches formaient un admirable coup-d'œil et répandaient les plus suaves parfums. Il y avait aussi, sur ses rives, un arbuste que je voyais pour la première fois, et dont les

fleurs étaient gracieuses et odorantes ; c'étaient de grandes bruyères, dont le haut des branches disparaissait sous les bouquets d'un beau blanc. Depuis, j'ai vu une immense quantité de ces plantes ; car tous les mamelons de Mékalomé en sont couverts. Les sites que nous rencontrâmes plus loin ne m'offrirent rien qui mérite d'être décrit.

Nous nous enfonçâmes dans une sierra couverte de pins et de bruyère, d'un aspect triste et monotone.

A l'approche de la nuit, nous arrivâmes dans une vallée étroite, couverte de hautes herbes qui nous montaient jusqu'aux genoux, et encaissée entre des montagnes. Comme il y avait de bon fourrage pour les mulets et de bonne eau pour nous, le guide résolut d'y bivouaquer. En allant à la fontaine, nous remarquâmes que l'herbe était foulée, et nous aperçûmes des pas d'ours qui y venaient boire la nuit : c'était une découverte peu rassurante ; mais, heureusement, nous étions quatre, et nous trouvant un pareil nombre, et ayant, de plus, un chien, nous n'avions rien à craindre ; du moins il aurait dû en être ainsi ; ce qui n'empêcha pas mon sourd-muet de s'emparer tout d'abord du dessous du char, le croyant la place où l'on avait le moins à redouter, comme un profond égoïste qu'il est. Ce n'est pas tout : étant gardé par nous qui étions couchés du côté droit du char, il se fortifia du côté gauche avec des branches, et, non content encore de cela, il vint chercher, pendant mon sommeil, mon chien, qui était couché auprès de moi, et l'attira auprès de lui. Mais les ours n'eurent point l'idée de venir nous troubler, et, pour mon compte, j'y songeai peu, car je ne fis qu'un somme jusqu'au lendemain.

Nous étions fort peu éloignés de Mékalomé, et nous y arrivâmes, le lendemain, vers 10 ou 11 heures.

CHAPITRE VINGTIÈME.

Séjour sur les bords de la rivière Mékalomé. — L'auteur travaille aux mines. — Sa récolte d'or, dans les premiers jours. — Mauvaise conduite de son compagnon a son égard ; — Son départ. — L'auteur continue, seul, ses travaux. — Quantité d'or qu'il recueillait par jour. — Arrivée a Mékalomé d'un jeune Anglais. — Il se met en relation avec lui. — Son histoire. — L'auteur, a sa prière, le prend pour compagnon, dans ses travaux. — Son départ pour San-Francisco. — Tristesse de l'auteur après son départ. — Rencontre de plusieurs Français et Canadiens d'origine française. — Anecdotes qui s'y rapportent. — Impôt de vingt piastres, par personne, sur les mines. — Avenir de la Californie.

—

J'étais donc au placer, cette fois, près de ces mines d'or que je désirais tant voir. J'y arrivai néanmoins avec une certaine tristesse. Tout ce qu'on m'avait dit, à Stockton, sur les durs travaux auxquels on se condamnait, et sur le peu de fruit qui, souvent, récompensait tant de fatigues, m'avait quelque peu dégoûté. Ma récolte d'or, pendant les quinze ou vingt premiers jours, n'était pas non plus de nature à me donner espoir et courage. Nous ne faisions que trois ou quatre piastres, par jour, à deux, ce qui couvrait à peine nos frais ; car souvent nous n'at-

teignions pas ce chiffre. Il faut dire aussi que j'avais fait choix du compagnon le plus indolent, le plus fainéant qu'on puisse trouver. Dirait-on que, de nous deux, moi qui n'avais jamais manié que la plume, et lui habitué à travailler à la terre comme jardinier, c'était lui qui reculait devant l'ouvrage, et moi qui étais obligé de l'encourager, bien souvent, sans succès?

Si je l'avais écouté, je n'aurais lavé que quarante seaux de terre par jour. J'ai obtenu, à force de le presser, de porter le nombre à 70 ou 80; ce qui était encore peu, comparativement aux autres, qui en passaient deux cents par jour. Le matin, il fallait presque se fâcher pour le faire lever. Tous les jours c'étaient de nouvelles réclamations, suivies, de sa part, de transports de fureur, comme je n'en avais jamais vu. Je me repentais bien d'avoir dépensé beaucoup d'argent pour emmener cette brute avec moi; il était facile de voir qu'il désirait me quitter, et il ne lui fallait, pour cela, que rencontrer quelqu'un qui voulut bien le recueillir chez lui. Dès le premier jour du travail en commun, il se mit dans une grande colère, parce que je voulais le diriger dans nos recherches, et il s'en alla; mais comme sa récolte d'or ne fut pas bonne et qu'il fallait manger, je le vis revenir, le soir. Quinze jours après, un Français, établi au second camp de Mékalomé, situé à un mille du nôtre, ayant eu avec lui un pourparler, il me quitta.

Quand j'arrivai au placer, il y avait encore peu de monde. La fonte des neiges, dans les montagnes, rendait les eaux de la rivière fort grosses, et on ne travaillait un peu que sur la rive droite, de l'autre côté du lieu où j'avais établi ma tente, encore l'eau y gênait beaucoup les travailleurs. Les autres, en attendant que la rivière se fût retirée, passaient leurs journées dans une cagnade,

alors, presque à sec; car il fallait creuser la terre pour trouver l'eau nécessaire aux lavages. Il était malheureux que cette cagnade fût si fouillée, car elle était fort riche. C'est là qu'après le départ du sourd-muet, j'ai continué mes travaux, et assez heureusement. Un jour, je trouvai six piastres dans sept seaux de terre, le tout en or fort gros, dont une pépite pesait plus de deux piastres. Je faisais là 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, et jusqu'à 17 piastres par jour, en ne comptant l'once que 80 francs, sa valeur, en Californie ; mais c'était beaucoup plus d'après la valeur qu'elle a en France, et dans les autres contrées de l'Amérique. En peu de temps, je recueillis une livre d'or.

C'est, pendant que j'étais encore là, qu'il arriva, à Mékalomé, un jeune Anglais, qui ne fut pas heureux non plus, dans le commencement. Plusieurs fois je le rencontrai, et comme il parlait assez bien le Français, nous causâmes ; il me dit que j'avais été sage de ne pas abandonner le Mékalomé. « Pour moi, dit-il, j'ai couru tous les placers du Sud, j'ai commencé par Mariposa, le plus éloigné, et je suis allé successivement à Mercédès, à Estanislao, à Murphys, à Calaveras et d'autres encore, et savez-vous ce que j'ai recueilli dans tous ces voyages? quarante piastres de dettes que je viens de faire ici, tant pour ma nourriture que pour plusieurs objets qu'il m'a fallu acheter en arrivant. Pour comble de malheurs, je ne puis faire ici que deux piastres par jour. Si vous le voulez, puisque vous avez un *cradle*, nous travaillerons ensemble. » Je lui répondis « que je serais content de travailler avec lui, mais qu'il fallait en finir d'abord avec la *cagnade*, où l'eau ne tarderait pas à me manquer. » Enfin, il me supplia tant, que je le pris pour mon compagnon. « Je ne puis pas acheter une machine, qui coûte ici 25 piastres,

ajouta-t-il, et le lavage au plat avance beaucoup moins. »

Ce jeune Anglais avait beaucoup voyagé, et avait quelques connaissances. Il avait passé cinq années de sa vie en Australie, où il avait acheté des troupeaux de vaches et de moutons. Il y était resté ce laps de temps afin de les faire multiplier, et de s'enrichir par le gain qu'il ferait sur leur augmentation. Malheureusement, à l'expiration des cinq années, les troupeaux diminuèrent beaucoup de valeur, et il manqua là, une première fois, sa fortune. Il a publié une relation de voyage sur le temps qu'il a passé dans cette île immense, la plus grande qui existe. De retour en Angleterre, il apprit tout ce qu'on disait sur la Californie, et il y vint pour réparer cet échec; mais les mines ne lui réussirent pas, et il partit pour San-Francisco avec 60 piastres seulement. Il espérait se placer, là, dans quelque maison de commerce. Comme je lui reprochais, avant son départ, son manque d'énergie et de persévérance : « Je suis tout-à-fait dégoûté du travail des mines, me répondit-il ; ici je suis malade, et j'espère gagner autant à San-Francisco, en travaillant beaucoup moins et en étant, du moins, plus agréablement de toute manière. — Mais où trouverez-vous à gagner huit piastres, par jour, ailleurs qu'ici? lui répondis-je ; quand on veut sérieusement faire fortune, il ne faut pas toujours écouter ses plaisirs. Je sais qu'on peut gagner huit piastres par jour, et plus à San-Francisco ; mais aussi combien est-il difficile de se placer dans ces maisons ! Combien vous faudra-t-il passer de temps à manger le peu d'argent que vous avez amassé avec tant de peine ! Ah ! croyez-moi, ne partez pas, restez avec moi ! Là, du moins, vous serez certain d'amasser un peu d'or. — Je ne peux plus supporter l'idée des placers, répondit-il ; à San-Francisco, je ferai toujours une chose ou l'autre ; mais je

ne veux plus de ces durs travaux qui me brisent le corps et m'abrutissent. » Je vis que tout était inutile pour le détourner de son projet, et je me tus. Il partit, le lendemain, pour Sacramento, me privant, ainsi, de la seule connaissance agréable que j'eusse à Mékalomé.

Après son départ, je fus plongé, pendant deux jours, dans une noire mélancolie, qui fut poussée au point de me faire quitter mon travail pour venir rêver dans ma tente. Sans doute, l'exemple est contagieux ; car, moi qui avais combattu sa résolution avec tant de chaleur, je ne trouvais plus un seul argument pour relever mon courage abattu. « Cet Anglais a bien raison, me disais-je ; moi qui pourrais être si heureux en France, entouré de ma femme et de mes enfants, avec la fortune passable que j'y possède, je me condamne ici volontairement à de véritables galères, aux travaux les plus désagréables et les plus durs. Restons encore quelques jours ici ; finissons de réaliser l'argent de mes marchandises, et puis partons pour la France au plus vite. » Dans cette situation d'esprit, je formais mille projets sans m'arrêter à aucun. Mais, quand ce moment d'hypocondrie fut passé, je me dis : « Sans doute, il me serait fort agréable de partir pour la France, de revoir mon pays, ma famille et tous mes amis ; mais l'argent que j'ai mangé, pour ce grand voyage, fera nécessairement un vide dans ma fortune ; et quand je serai au comble de mes vœux, je regretterai d'avoir manqué de courage au moment où je pouvais tout réparer. » M. Bahlie me l'avait dit dans un moment où il avait une recrudescence d'espoir : « Dépêchons-nous de faire notre fortune ; l'année prochaine il ne restera pas grand'chose à glaner dans les placers. » « Allons, me dis-je, mon énergie, reviens à mon secours ! jamais je n'ai eu plus besoin de ton soutien ! »

Je repris donc mes instrumens de travail, et je recommençai mes pénibles labeurs.

C'est pourtant une singulière chose que les mines. Les uns font beaucoup et les autres trouvent à peine le nécessaire. Quand j'arrivai à Mékalomé, il y avait encore peu de Français, mais il en vint plusieurs dans la suite. Je liai conversation avec quelques-uns d'entre eux, et leur demandai s'ils étaient heureux dans leurs travaux. Tous paraissaient désespérés. Les uns me disaient : « Nous faisons à peine cinq piastres entre cinq ; les autres, deux piastres par personne. » Je fis la rencontre, un dimanche, d'un Canadien, Français d'origine. — « Nous allons quitter les mines, me dit-il, il faut beaucoup plus d'avances que nous n'en avons pour rester ici, en ne faisant que deux piastres à deux piastres et demi par jour. Nous allons retourner à San-Francisco où nous tâcherons de trouver de l'ouvrage. » Ils partirent, en effet, le lendemain, lui et ses compagnons, les uns pour Stockton, les autres pour Sacramento-City. Le lendemain, m'étant assis à l'ombre, sur le bord de la rivière, j'entendis causer des Français qui travaillaient de l'autre côté, et que je n'avais pas encore vus ; j'écoutai. Ils disaient : « Le désir de venir aux mines est une fièvre, une fureur, et il en est qui paient bien cher cette curiosité. Je connais des jeunes gens qui étaient, en France, commis-voyageurs, qui avaient, de fixe, cinq francs, par jour, tous frais prélevés, et un droit dans les ventes qu'ils faisaient, heureux comme des princes ; ils sont ici misérables dans les placers où ils manquent de tout, souvent même de pain. » Tout cela était fort triste à entendre. Je les saluai et, après diverses questions, je leur demandai combien ils faisaient par jour : « Deux piastres, me répondirent-ils.—Il ne faut pas vous décourager pour cela, continuai-je ; il est néces-

saire, sans doute, que tout le monde passe par là, et pendant quinze jours je n'ai pas fait davantage : je recueille cependant maintenant 8 et 10 piastres régulièrement.

Un autre grand sujet de mécontentement et d'embarras, c'était le paiement de l'impôt sur les mines, qui n'était plus de 25 piastres, par mois, comme on l'avait établi d'abord, et que tous les étrangers avaient, avec persévérance, refusé de payer, parce qu'il était exorbitant et même vexatoire, puisque les Américains en étaient exemptés. Mais, quoique réduit à des proportions raisonnables, il n'en était pas moins embarrassant pour les nouveaux venus, qui, bien souvent n'avaient pas d'argent, parce qu'il fallait payer d'avance ou bien quitter le placer. Beaucoup d'étrangers ne sont pas restés à Mékalomé, pour cette raison, et sont allés d'un autre côté où ils trouveront aussi d'autres collecteurs qui leur feront les mêmes menaces. Ils seront toujours obligés d'en venir à payer, et ils auront perdu un temps de plus en plus précieux ; car l'hiver approche et les mines s'épuisent. Je crois bien que si l'on ne découvre pas de nouveaux placers, c'en est fait de l'avenir de la Californie. Ces mines étaient fort riches dans le principe ; mais elles ont joui d'une trop grande réputation, et trop de gens s'y sont portés à la fois. La Californie va devenir bientôt ce que sont aujourd'hui le Pérou, le Mexique et le Brésil, un pays déchu de sa gloire primitive ; et cette décadence s'y fera d'autant plus sentir qu'il a grandi plus vite qu'aucun autre. Je n'y achèterais pas un pouce de terrain, lors même que j'aurais des millions. L'or était le grand appât qui attirait ici tous les peuples de l'univers, et du moment qu'il manquera, non-seulement on n'y viendra plus ; mais on le quittera en foule, laissant ses villes vides et son commerce aux abois. Voilà l'avenir que je prédis à la Californie.

CHAPITRE VINGT-UNIÈME.

Aspect du placer de Mékalomé. — Les chercheurs d'or y arrivent en foule, dans les mois de juillet et d'aout. — Sonoriens. — Chinois. — Joueurs d'instrumens, dans les cafés. — Restaurants. — Magasins. — Débits de liqueurs et maisons de jeu. — Egoïsme et arbitraire des Américains du Nord. — Accroissement du deuxième camp. — Anecdotes qui s'y rapportent. — l'auteur prend la détermination de quitter le placer.

—

J'ai déjà dit que lorsque j'étais arrivé au placer, il y avait encore peu de monde ; mais, avec le décroissement des eaux de la rivière, le nombre des chercheurs d'or augmenta prodigieusement. Pendant que je travaillais encore dans la cagnade, je fus fort étonné, un soir, que je revenais dans ma tente, ayant laissé le camp dans son isolement habituel, de le trouver, à mon retour, inondé de Sonoriens. Aucun d'eux n'avait de carpa. Ils campaient sous des arbres et sous des huttes de branchages construites à la hâte. Çà et là, ils formaient des groupes nombreux où ils jouaient. C'est, du reste, la grande distraction de tous les Mexicains, et, en général, de presque tous les peuples de l'Amérique qui parlent la langue es-

pagnole. Leur présence anima un peu le tableau qu'offrait notre camp, et dont je vais tâcher de donner une idée. Il n'y avait point agglomération pour les tentes; elles étaient dispersées çà et là sous les arbres, sur le penchant de la colline, tantôt groupées, tantôt isolées, les unes allongées, les autres rondes, quelques-unes en branchages. La mienne était sous trois gros arbres, d'abord seule, puis entourée de deux autres, et enfin de trois comme elle est aujourd'hui. Il y avait pourtant un centre autour duquel elles se dressaient toutes, et où les habitations étaient plus grandes et en plus grand nombre; c'était là qu'étaient les *croceries*, magasins où nous allions nous approvisionner, maisons, à la fois, épiceries, cafés, restaurants, boucheries, et vendant les instrumens de travail et les vêtemens nécessaires aux chercheurs d'or. Là, flottaient deux pavillons américains. Maintenant, au coucher du soleil, figurez-vous tous les travailleurs allant et venant pour chercher ce qui leur était nécessaire pour leur repas; les Mexicains avec leur costume pittoresque, leur ample *manga* aux couleurs variées, dans laquelle ils se drapent à l'espagnole, leur pantalon de velours double et flottant, garni de boutons en métal jusqu'au genou; les Chinois avec leurs larges pantalons, leurs babouches en drap, leur petit chapeau rond de feutre, ou de paille, dans d'immenses proportions, et leur veste brune; ajoutez à cela les figures basanées différemment de ces deux races, et puis, à côté d'eux, les costumes plus ou moins variés et négligés des chercheurs d'or, et vous aurez une idée de l'aspect et du mouvement du placer, au moment du repas.

Mais, à l'heure du travail, c'est un coup d'œil bien différent. On voit aller et venir continuellement des hommes avec des seaux, tantôt pleins de terre, tantôt vides, d'au-

tres qui viennent de fort loin avec des sacs pesamment chargés, et qui vont dans un lieu favorable pour le lavage. Au milieu de nombreux tas de pierre ou de terre, dans des trous de cinq ou six pieds, on entend résonner la pioche ou la barre de fer sur des blocs de pierres monstrueux, qu'on ébranle avec beaucoup de peine. La pelle fait voler au loin le sable inutile, et à ce bruit se joint, de tous les côtés, le murmure du *cradle*, où s'arrête le brillant métal. Cet instrument mérite d'être décrit. Il se compose de trois parties : La première, tout à fait pareille à un berceau d'enfant, d'où lui vient son nom (1), est environnée, des quatre côtés, de rebords en planches, qui vont en diminuant jusque sur le devant, où se trouve pratiquée une ouverture qui donne passage à l'eau et à la mauvaise terre. A un peu plus du tiers de la longueur intérieure, en haut, se trouve un petit morceau de planche destiné à arrêter l'or avec une petite quantité de terre ; à l'endroit où l'eau s'écoule, il y a encore une petite barrière qui arrête celui qui a franchi la première. Les deux autres pièces sont un carré en bois au bas duquel on a cloué une plaque en tôle ou en cuivre percée de trous ronds assez rapprochés. C'est là qu'on verse la terre en l'arrosant de beaucoup d'eau ; l'or et la terre se séparent des grosses pierres, qui restent dans ce compartiment et que l'on jette ; ils passent ensuite sur la troisième pièce en planche ou en toile dont la pente est tournée vers le derrière de la machine. Ces deux compartimens sont mobiles et s'ôtent à volonté, quand on

---

(1) *Cradle*, en anglais, signifie berceau. Ces machines se vendent ici 25 piastres, et une once d'or à San-Francisco.

veut recueillir l'or ou jeter les grosses pierres. Enfin, le tout roule sur deux demi-cercles de grandeur inégale, en sorte que celui de derrière étant plus grand que celui de devant, il y ait un peu de pente pour l'écoulement de l'eau. On pose ordinairement ces deux demi-cercles sur des morceaux de bois, où l'on pratique des ouvertures longitudinales, de manière que le *cradle* puisse y rouler sans difficulté.

Les Sonoriens ont une autre méthode pour travailler aux mines. Ils ne se servent point du *cradle* ni de la pioche et ne font usage que de la barre de fer, *barreta,* et d'un plat de bois, ou *batea,* dans lequel ils lavent leur terre aurifère avec beaucoup d'adresse et de célérité. Mais cette manière de traiter l'or est loin de valoir le berceau. Aussi font-ils beaucoup moins, par jour, que ceux qui se servent de la machine. Quelques personnes faisaient aussi usage du mercure. L'instrument dont on se sert pour le procédé, par amalgamation, est beaucoup plus grand et plus compliqué que le *cradle* et ne se vend pas moins de 500 fr. Il faut plusieurs personnes pour le faire aller.

Mais l'or, en sortant de là, a besoin d'être soumis à un second lavage. On le recueille dans un bassin en fer-blanc ou en bois pour le dépouiller de la terre et des pierres auxquelles il se trouve mêlé. A la fin de cette opération, il reste encore une poudre noire (1) qu'on ôte en soufflant, quand il est sec.

Le dimanche, les placers offrent un tout autre aspect. On s'assemble dans les cafés et dans les restaurants. On y consomme force liqueurs et rafraîchissemens, et on y fait,

---

(1) Cette poudre noire est en grande partie du platine; mais je l'ai su trop tard pour que cette connaissance me fut profitable.

bien entendu, la partie. On peut distinguer, là, deux classes d'individus, les uns qui travaillent pour amasser, et les autres qui dépensent à mesure qu'ils trouvent. Ces derniers mènent joyeuse vie et ne se refusent rien. Ils satisfont jusqu'à leur moindre désir, et puis, quand leur bourse est vide, ils recommencent à travailler. C'est principalement, parmi les Sonoriens, qu'on rencontre ces gens qui ne font pas d'économies. Ces hommes vivent au jour le jour, et sont heureux sans avoir de fortune; ils ont, du reste, un excellent naturel et je les aimais beaucoup.

Connaissant les riches mines d'or, d'argent et d'autres métaux précieux, qui existent dans la province de Sonora, je leur demandai un jour comment il se faisait qu'ils les eussent quittées pour venir à celles de la Californie, en se condamnant à faire un chemin aussi long qu'ennuyeux, car ils sont venus presque tous par terre, en traversant le Rio Colorado :« Il faut, ajoutai-je, que vos mines soient plus pauvres que celles-ci? — Elles sont peut être plus riches, répondirent-ils; mais nous y sommes continuellement menacés par la peuplade indienne des cruels Apachis, qui font tous les ans d'horribles massacres parmi les chercheurs d'or. Il leur est d'autant plus facile de les surprendre, que la partie du pays où se trouvent les métaux précieux, est très-montagneuse, et ils peuvent se porter, en grand nombre, d'un point à un autre, sans qu'on en soit averti. — Je m'étonne que le gouvernement mexicain ne prenne pas des mesures pour assurer à ses nationaux la paisible exploitation de ces mines. Il suffirait d'y envoyer quelques troupes; car, dans l'inaction où il reste, ces richesses se trouvent perdues pour le pays. »

Rien n'est flottant comme cette population des placers. Aujourd'hui on y est, et demain on n'y est plus. Un soir, en revenant du travail, je fus étonné de ne plus

voir mes Mexicains; ils étaient partis pour aller aux mines du Sacramento, où probablement les Américains ne les laisseront pas travailler. Leur présence avait donné à notre camp une physionomie inaccoutumée. Un café espagnol s'y était improvisé, ainsi qu'un nouveau restaurant ayant aussi une boulangerie; tous les soirs on y entendait de la musique. Il y avait une guitare avec deux violons. Tout cela répandait un peu de gaîté, et je me croyais à Stockton ou à San-Francisco. Mais quand ils furent partis, le café et les musiciens disparurent, et il ne resta, dans notre camp, que les Américains, qui sont, en général, les plus fameux rustres que j'aie vus. Ils sont loin d'avoir l'affabilité et la politesse des peuples qui parlent la langue espagnole. Ce jeune Anglais dont j'ai parlé ne les peignait pas sous des couleurs plus favorables. « Je ne cause ici, me disait-il, qu'avec vous et avec le cuisinier du restaurant qui est Anglais. Il n'y a pas de conversation agréable à espérer des Américains. Ils sont mal élevés et ne peuvent pas dire deux mots sans articuler un jurement. Ils n'ont aucune culture d'esprit, et vous ne leur verrez jamais un livre à la main. Je ne peux pas supporter ces hommes. » Lorsque je lui objectais que je n'avais qu'à me louer des égards et de la complaisance de mes voisins et de quelques autres qui étaient mieux que la généralité : « Vous avez raison, me dit-il, j'ai été étonné de les trouver aussi bien, à Mékalomé; ils y sont beaucoup mieux que dans les autres placers; mais encore, ajouta-t-il, remarquez bien que ce ne sont que des exceptions. » A mesure que leur nombre augmenta à Mékalomé, je pus m'assurer de la vérité de ces paroles. Il était difficile de rencontrer plus de brutalité et d'égoïsme que chez un grand nombre d'entre eux. Les étrangers les gênaient, et, un soir, ils délibérèrent,

sous un arbre, par assis et levés, si l'on devait nous chasser ou nous laisser à Mékalomé. La décision fut que, huit jours après, à partir de celui où nous étions, il nous faudrait débarrasser ce placer de notre présence, et, le lendemain, on afficha ce décret sur plusieurs arbres.

A-t-on jamais vu rien de plus ridicule et de plus illégal? Le gouvernement des Etats-Unis permet aux étrangers de travailler aux mines moyennant une taxe, et une poignée d'hommes égoïstes, par ce qu'ils se sentent les plus nombreux, ont l'audace de délibérer si l'on doit les chasser. Personne ne songea à partir, sur cette sommation. Chacun attendait avec une certaine inquiétude le résultat de cette assemblée. On savait que beaucoup d'Américains ne s'étaient pas rendus à ce conseil, et qu'un grand nombre, sentant l'odieux de cette action, voulait faire opposition à ceux qui avaient proposé ces absurdités. Ils comprenaient que ce bas égoïsme et ces actes arbitraires n'étaient pas de nature à faire honneur, dans le monde, à la nation Américaine; et les commerçants y voyaient un débit de moins.

Le jour marqué pour notre expulsion, je me rendis au travail comme à l'ordinaire, et vers dix heures, je vis s'approcher du lieu où j'étais une troupe d'Américains. Ils se dirigèrent vers la maison du négociant qu'on regardait comme l'alcade, sans qu'il en eût la commission, suivis d'un grand nombre des hommes qui travaillaient dans notre camp; et puis, la barque en apportait sans-cesse qui venaient de l'autre rive. Ils nommèrent un président, comme la première fois, et je les entendais et les voyais parler et gesticuler. Ne connaissant pas l'Anglais, je ne jugeai pas à propos de m'y rendre; mais M. Bahlie y assista et me raconta tout ce qui s'était passé. Le président, dans un discours, combattit le pro-

jet de ceux qui voulaient chasser les étrangers, et, en terminant, il dit : « Eh bien! que ceux qui veulent leur expulsion se mettent du côté gauche, et que ceux qui veulent qu'ils demeurent passent du côté droit.» Presque tout le monde se tourna à droite, au grand désappointement des autres. Il fut donc convenu que nous resterions. Mais en même temps on écrivit à San-Francisco pour demander un percepteur. Il vint, et je payai les vingt piastres exigées par an.

Les vexations dont les Américains ne cessaient d'entourer les étrangers, surtout les Mexicains, dans le premier camp, les firent se porter dans le second, dont les terrains aurifères avaient, d'ailleurs, beaucoup plus d'étendue, quoiqu'ils fussent peut-être un peu moins riches. Un dimanche, j'allai m'y promener ; je fus étonné d'y voir tant de monde. On voyait de tous côtés des cafés. Les restaurants s'étaient agrandis, je ne m'y reconnaissais plus. On vendait là des pastèques, des melons, des dattes, des platanes secs (1), et de toute espèce de fruits secs, de liqueurs et de rafraîchissemens divers. Enfin, on n'oubliait aucun moyen de tenter les chercheurs d'or, et d'avoir, par le commerce, une partie de leur récolte journalière. J'entendais çà et là le son des violons et des guitares qui accompagnaient, par fois, des chants. Là, au moins il y avait de la variété et du mouvement.

Dans les commencemens, le placer de Mékalomé était riche, et, chacun trouvant assez d'or pour se satisfaire, les étrangers ne furent nullement inquiétés : mais comme il arrivait tous les jours de nouveaux mineurs, et

---

(1) Platane est le nom qu'on donne quelquefois aux bananes.

que le terrain devenait de moins en moins riche, les Américains se sentant les plus forts, et regardant la Californie comme leur propriété particulière, commencèrent à porter envie aux individus des autres nations. Pour ma part, je me vis cerné de tous côtés; on me prit du terrain; mais comme ce n'était pas la partie la plus riche, je me contentai de protester. Il n'y avait d'ailleurs d'autre loi qui réglât les partages qu'une convention fondée sur la justice, mais qui n'avait guère été violée. D'autres se présentèrent bientôt et me prirent une autre partie où j'avais déjà travaillé.

Je fus tellement révolté de cet acte brutal que j'allai à l'instant chercher le collecteur, qui me renvoya à l'alcade, (car on en avait récemment élu un, à cause de l'augmentation considérable de la population des placers). L'alcade, sollicité par moi, vint sur les lieux, et, sachant que le collecteur y était déjà venu, il désira savoir, par lui-même, le partage qu'il avait fait entre nous. Comme ce dernier, qui travaillait aussi aux mines, n'était pas chez lui, il fallut attendre jusqu'à midi. Je dis alors aux Américains de ne pas travailler jusqu'à ce que nous eussions une décision, et, comme ils ne voulurent pas se soumettre à ma sommation, je résolus de m'y opposer : alors ils s'armèrent de barres de fer et de manches de pioche, et me menacèrent de me faire un mauvais parti si je ne me retirais pas; et trois autres se préparaient à leur prêter main-forte. Cinq contre un, qu'elle indignité !

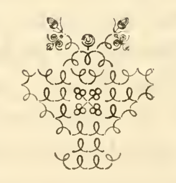
J'attendis que midi fût arrivé pour voir terminer cette affaire; mais je n'avais pas bonne opinion de l'alcade; et si je voulus pousser la chose à fin, c'était plutôt curiosité chez moi qu'espoir d'avoir justice, et j'avais même déjà formé d'autres projets. A une heure, l'alcade et le

collecteur se transportèrent sur les lieux, accompagnés par moi, et le collecteur confirma ce que j'avais dit, mais en l'accompagnant de termes vagues : « Il me semble ; je ne me rappelle pas bien. » L'alcade rendit un jugement des plus absurdes, où il favorisait ouvertement les Américains ; et, il le fallait bien d'ailleurs, car il était épicier. Et comment donc se seraient écoulées ses marchandises s'il s'était aliéné l'esprit de ses nationaux, qui lui avaient, d'ailleurs, fait l'honneur de le nommer ? « — Où était la borne ? me demanda-t-il ?—Ici, lui dis-je, et vous voyez bien alors que j'avais la possession de ce côté. — Puisqu'elle était là, ajout a-t-il d'un ton important, vous ne l'aviez pas dans votre lot : » c'est-à-dire vous l'avez, donc vous ne l'avez pas ; ou : vous avez raison, donc vous avez tort. Je tournaï le dos à ce magistrat absurde, et je retournai à ma tente, où je formai le projet de quitter promptement le placer. On ne m'avait laissé qu'un côté, et c'était celui que personne ne voulait. Cependant je pris la résolution d'y travailler encore quelques jours.

Ce qui m'avait le plus indigné, pendant la scène de violence que je viens de rapporter, c'est qu'il n'y eut aucune protestation de la part des nombreux Américains qui en furent témoins ; ils riaient, au contraire, d'un rire imbécile ; c'est ce qui m'a montré que ce qui s'était passé n'était point individuel, mais une question de nationalité qui agissait.

Cet acte d'injustice me fit donc prendre la détermination d'abréger mon séjour à Mékalomé. J'avais laissé pour une assez forte somme de marchandises au storage à San-Francisco, et le temps me paraissait favorable pour aller les vendre. D'ailleurs un travail inaccoutumé et aussi dur que celui des mines m'avait beaucoup fatigué et maigri, et je sentais que j'avais besoin de repos. Une

autre raison non moins puissante, c'est que la grande population de ce placer n'avait pas tardé à l'épuiser, et il était difficile de faire plus de cinq à six piastres par jour. Mon intention était d'y rester encore quinze jours ou trois semaines, afin de tirer de mon terrain ce qu'il y avait de meilleur et d'augmenter mon capital ; ensuite de retourner à San-Francisco, en passant par la ville de Sacramento, que je ne connaissais pas.



CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

Des Indiens de Mékalomé. — Anecdotes qui s'y rapportent. — Leurs disputes avec les Américains du Nord. — Ils quittent leur camp. — Leur caractère. — Leurs Mœurs. — Leurs costumes. — Leur physionomie. — Leur industrie. — Leurs armes. — Langue. — Chants. — Religion.

—

Quand j'arrivai à Mékalomé, première barre, il n'y avait pas encore d'Indiens ; on me dit seulement qu'il y en avait quelques familles établies sur la rivière, un peu plus haut. Mais le désir de se procurer, avec plus de facilité, des provisions et des marchandises des pays civilisés, les engagea à se rapprocher de notre barre. Ils vinrent donc camper à un mille de nous, dans une vallée, au bas de la rivière. Comme ma tente se trouvait sur le chemin qui conduisait, du premier au deuxième placer, il ne se passait guère de jour que je ne les visse passer par longues files, hommes, femmes, enfants, allant au travail, à la pêche, à la chasse. Bientôt une autre raison me les fit voir de plus près encore ; c'est le commerce. J'avais amené, avec moi, celles de mes marchandises que je croyais convenir au travail des mines, et ils venaient chez moi pour en acheter ; de sorte que nos

fréquentes communications nous ayant mis en relation, nous étions les meilleurs amis du monde, et jamais ils ne passaient auprès de moi sans me saluer. Nous traitions ensemble par le moyen de la langue espagnole qu'ils connaissaient un peu ; et, quoiqu'ils appelassent l'argent *pilato* au lieu de *plata,* et qu'ils employassent beaucoup de termes analogues, nous ne nous en comprenions pas moins parfaitement.

Le premier jour où je les vis, c'est à la boucherie. Il y avait, là aussi, un autre Français qui attendait que le bœuf fut dépecé pour en acheter. Ces Indiens excitèrent ma curiosité. Ils étaient armés d'un arc et de flèches enveloppées d'une peau de chien, assez proprement tannée. Je manifestai le désir de les voir, et l'un d'entr'eux me les montra. Ensuite, le jeune Français, qui était à côté de moi, lui demanda de tirer à un arbre qu'il lui montra, avec une flèche désarmée. Il toucha très-bien le tronc. Les applaudissemens que nous lui donnâmes excitant les autres, il y en eut un qui nous dit qu'il toucherait l'arbre, en faisant cent contorsions, et il se mit à gesticuler pour nous montrer tout ce qu'il ferait, avant de lancer la flèche ; mais il ajouta qu'il fallait, pour cela, que nous lui donnassions *pilato*.

Je pris tout d'abord, du naturel de ces sauvages, une bonne opinion qui faillit être démentie peu de jours après. Je venais de prendre mon dîner, lorsque j'entendis crier et parler avec force ; je regardai du côté d'où venait le bruit, et j'aperçus un Américain, tout en sueur, qui fuyait devant un Indien, armé d'un long couteau qu'il brandissait en faisant mille gestes de menaces. Le fugitif vint se réfugier dans ma tente. Il me montra deux coups de couteau que lui avait portés son adversaire, l'un au-dessus du sein gauche, et l'autre sur l'os de la

clavicule ; mais heureusement que l'arme avait pénétré peu avant. Comme l'Indien se dirigeait aussi de notre côté, l'Américain se hâta de fuir plus loin. La figure de ce sauvage n'était pas de nature à nous rassurer. Il avait l'air égaré et furieux ; l'écume lui sortait des deux côtés de la bouche. Il était facile de voir qu'il avait bu force *aguardiente*. Le sourd-muet était encore avec moi, et, à son approche, il entra tout effrayé dans ma tente, y prit un pistolet et se mit à la porte pour l'observer. J'ai déjà parlé de sa poltronnerie ; mais il est certain qu'en cette occasion il était permis de se mettre sur ses gardes. Pour moi, je l'attendis venir à la place que j'occupais, sans être trop rassuré, néanmoins, sur ses intentions. Je savais qu'un sauvage, dans la fureur de l'ivresse, était une véritable bête brute. Mais lui, qui avait vu le mouvement du sourd-muet, se mit à protester d'aussi loin qu'il put se faire entendre, s'efforçant de nous convaincre que ce n'était point à nous qu'il en voulait ; et, pour mieux nous montrer ses intentions pacifiques, à notre égard, il jeta son coutelas au loin, devant lui. Ce geste me rassura ; je m'approchai de lui et tâchai de lui faire entendre quelques paroles de conciliation ; mais ce fut vainement, et, me montrant son bras ensanglanté, il me dit que c'était l'Américain qui lui avait fait cette blessure, et qu'il fallait qu'il le tuât. (J'appris plus tard que c'était lui-même qui s'était blessé en gesticulant.) Tout raisonnement étant inutile avec ce furieux, je me tus, et il continua à poursuivre son adversaire qui fuyait de tente en tente. J'observai, avec attention, tous leurs mouvemens, et je voyais un autre sauvage qui aidait le premier dans ses recherches, et un troisième occupé à protéger la fuite du fugitif. Après avoir erré long-temps d'une habitation à l'autre, l'Améri-

cain ne put se dérober à la poursuite de son ennemi qu'en traversant la rivière. Il attendit quelque temps le batelier, caché derrière des touffes de saule, tandis que l'Indien, son ami, observait les mouvemens du furieux sauvage.

J'appris alors les causes de cette querelle. Dans un café, où les trois sauvages étaient à boire ensemble, il s'éleva une dispute entre deux d'entr'eux, et cet Américain, ayant voulu prendre le parti de l'un d'eux, se fit, de l'autre, un ennemi. Mais ce ne fut pas la seule rixe qui éclata entre les Américains et les Indiens. Il s'éleva souvent, entr'eux, des querelles, qui avaient le funeste inconvénient d'irriter ces sauvages.

Un dimanche, étant allé me promener au second camp, je vis deux ou trois Américains et autant de sauvages qui paraissaient fort animés les uns contre les autres. Les premiers s'étaient emparés des chevaux de leurs adversaires et les faisaient courir de çà et de là, en brandissant des épées et des sabres. Comme je passais tranquillement dans le chemin, j'entendis une détonation. Je tournai la tête et je vis l'un des Américains, à une petite distance de moi, tout haletant, avec l'air effrayé ; c'était à lui que les sauvages venaient de tirer un coup de pistolet. Je reconnus alors qu'il y avait du danger à suivre la même route que ces ivrognes, et je me tournai à côté. Quand l'Américain eut raconté ce qui lui était arrivé aux deux autres, il y en eût un qui s'avança vers les sauvages, en frappant son cheval du plat de son sabre, quand il ne marchait pas assez vite. Toutes ces disputes ne me plaisaient pas, et je voyais que, tôt ou tard, elles nous amèneraient quelques scènes fâcheuses, et cela n'eût pas manqué d'arriver si les Indiens eussent été plus nombreux ou que les Américains l'eussent été moins.

Une troisième querelle, que je vais raconter, faillit avoir des conséquences graves. C'était encore un dimanche, (et cela est facile à comprendre ; car ces jours-là, comme on ne travaillait pas, on pouvait donner plus de temps à l'ivrognerie, source de tous ces désordres.) A peine avais-je quitté la boucherie, d'où je revenais, que j'entendis des cris si forts que je crus que quelque grand accident venait d'arriver à quelqu'un. Je voyais qu'on accourait de tous côtés, et j'avais envie moi-même de revenir sur mes pas. Mais comme je tenais de la viande à la main, je voulus d'abord la porter dans ma tente. Les cris duraient toujours, et puis, j'entendis la voix qui s'éloignait. Comme elle paraissait se diriger du côté du camp indien, je compris que ces cris devaient venir d'un de ces sauvages. J'en demandai la cause. On me dit qu'il s'était élevé une dispute entre lui et un Américain, et que ce dernier lui ayant appliqué, sur le front, un violent coup de poing, c'était la cause de ses cris. Quelques instants après, je vis passer les Indiens, l'air inquiet, et hâtant le pas, et l'Américain, qui avait frappé le sauvage, venant à moi, me dit, avec émotion, en mauvais espagnol : «—Avez-vous des pistolets et un fusil ? » — « Oui, » lui répondis-je. — « Eh bien, me dit-il, allez les charger, et tenez-vous sur vos gardes ; car les Indiens veulent chasser d'ici les Américains. Voyez-les s'assembler tous, là-bas, devant la boucherie ; ils sont furieux. » Ils paraissaient, en effet, fort en colère. Au milieu de la nuit qui suivit, j'entendis un sauvage qui poussait des cris étranges. Je sortis à la porte de ma tente, et tous mes voisins en firent autant. Aux cris succéda un chant qui montait et descendait alternativement aux notes les plus hautes et les plus basses. Mais les chants s'éloignèrent, et puis tout rentra dans le silence. Cependant il faut

bien qu'il se soit passé, au camp des Indiens, quelque chose d'extraordinaire ; car deux jours après cette scène, ils quittèrent le lieu qu'ils occupaient, et allèrent camper à plusieurs milles, plus haut, sur la rivière.

Ces sauvages me paraissent pourtant avoir d'excellentes qualités, et il fallait qu'ils fussent poussés par l'ivresse ou par les vexations des Américains, pour s'irriter au point de chercher à les frapper. Ils ont un fond de probité qui m'a étonné chez ces barbares. Plusieurs fois ils ne m'ont donné qu'une partie du prix des objets qu'ils prenaient, en me priant d'attendre, pour le reste, et ils m'ont toujours payé avec fidélité. Ils étaient fort polis avec ceux qui avaient pour eux de bons procédés, et ils n'ont pas cessé, un seul instant, de l'être à mon égard. J'ai travaillé souvent à côté d'eux, dans la cagnade, et je n'ai jamais eu qu'à m'en louer.

Mais le sourd-muet ne prit pas ainsi confiance en leur bon naturel. Nous travaillions dans le lieu de leur campement, au moment de leur arrivée, et il y avait laissé ses instrumens de travail. Un dimanche, je lui dis d'aller les chercher. Mais il revint, peu à près, tout effaré; et lui en ayant demandé la cause, il me fit comprendre, qu'en y allant, il avait vu des sauvages aiguisant leurs flèches, et, en me montrant son cœur qui avait bondi à cette vue, il me dit qu'il avait eu peur. Quelques jours après, je voulus l'y renvoyer, en lui représentant qu'on les lui volerait, s'il les y laissait trop long-temps : il s'y refusa. Je lui représentai que ces Indiens ne devaient lui inspirer aucune crainte ; qu'il les voyait passer tous les jours devant notre tente, et à côté de nous, au travail, et que c'étaient d'excellentes gens : mais tout fut inutile.

La manière de ces Indiens, de travailler aux mines,

est, avec la *barreta* de fer et la *batea*. Ils ne se servent jamais ni de pelle, ni de pioche, et encore moins du cradle, qui est, d'ailleurs, trop cher pour eux ; car, étant peu laborieux, ils ne travaillent guère qu'au fur et à mesure de leurs besoins. Ils restent peu long-temps au travail et n'y vont pas régulièrement. Une piastre et demie, deux, trois, au plus, c'est là la mesure de leurs journées. Cependant j'en ai vu qui m'en ont montré cinq, quelquefois, mais c'était lorsqu'ils étaient heureux.

Il est certain, et ce témoignage m'a été confirmé par eux-mêmes, qu'avant l'arrivée des Américains du Nord, dans leur pays, ils ignoraient complètement l'existence de l'or, dans leurs rivières : mais la présence des peuples civilisés, en Californie, a produit une grande révolution dans leurs habitudes, qui sera bien plus sensible encore dans quelques années. Aujourd'hui, avec un léger travail, ils peuvent se procurer l'or nécessaire pour acheter des vivres et des boissons de toute espèce , ainsi que des habillemens et des parures appropriés à leurs goûts ; au lieu, qu'autrefois, ils ne pouvaient avoir tout cela qu'avec beaucoup de peine, et souvent, même, leur peu d'industrie les mettait dans l'impossibilité de le faire. Ces peuples n'ayant pas de troupeaux, et ne cultivant point la terre, devaient passer la plus grande partie de leur temps à la chasse et à la pêche, pour trouver leur nourriture ; car, quoique le gibier soit ici fort abondant, il n'y a, en grosses bêtes, que des chevreuils, des cerfs et des ours ; et, comme ils ne se servaient pas alors du fusil, il ne devait pas leur être très-facile de tuer, avec des flèches, des lièvres et des lapins. Outre les animaux qu'ils abattent à la chasse, et les poissons qu'ils prennent à la pêche, les Indiens font, pour l'hiver, quelques provisions, qui consistent en glands du chêne vert,

dont ils composent une espèce de pain, et en baies d'un arbuste, que je décrirai au chapitre de l'histoire naturelle de Mékalomé. Ces baies sont rouges, et ils les broient sur des rochers pour en composer une boisson, en les laissant fermenter dans de l'eau. Quant à leur manière primitive de se vêtir, il m'est impossible de la distinguer aujourd'hui parmi les vêtemens moitié Européens, moitié Mexicains, dont ils se couvrent. Le costume pittoresque de ces derniers me paraît les tenter plus que le nôtre, mais quelques-uns ne sont encore vêtus que d'une simple chemise. Les femmes sont assez bien mises et avec décence, à l'exception des vieilles, qui, conservant leur costume primitif, portent une espèce de pagne, qui, les prenant à la ceinture, leur descend jusqu'à mi-jambe, et qu'elles jettent sur leur corps, comme une grande écharpe. Si les mœurs ne perdent rien à leur nudité, la vue, en revanche, en est souvent offensée. Mais les jeunes Indiennes ont des chemises et des robes en forme de jupes, et qui leur montent à la taille. Malheureusement elles n'ont pas le goût de la propreté et ne lavent jamais leur linge. Pour en revenir à mon premier sujet, à voir le peu d'industrie de ces peuples, je crois qu'autrefois ils ne portaient aucun vêtement et allaient entièrement nus, à l'exception du milieu du corps qu'ils se couvraient d'une espèce d'étoffe d'écorce, dont les femmes se faisaient des pagnes. Les Européens, à leur arrivée, ont trouvé, dans plusieurs parties, les Indiennes vêtues de cette façon.

Aujourd'hui, ce qui les distingue plus que tout le reste, c'est leur chevelure que les deux sexes portent fort longue. Mais une remarque assez singulière que j'ai faite, parce que cette coutume n'existe, je crois,

chez aucun autre peuple, c'est que les hommes portent les cheveux beaucoup plus longs que les femmes. Ils les ont plats comme presque toutes les peuplades d'origine Américaine, et fort noirs; mais quelquefois ils les ont si longs qu'ils sont obligés de les lier par derrière, en queue, sous leur chapeau. Les enfants les ont très-courts par derrière et un peu plus longs par devant. Peut-être faut-il, comme chez quelques autres nations sauvages, qu'ils se soient distingués par quelque action de courage à la chasse ou à la guerre, avant de pouvoir les laisser croître.

Quant aux ustensiles de ménage, ils n'en ont, pour ainsi dire, pas, et le peu qu'ils ont aujourd'hui leur vient du commerce avec les Européens. La seule chose que j'aie observée, appartenant à leur industrie, ce sont des hottes en osier et fort bien travaillées, ouvrage des femmes, et qu'elles ont, sur le dos, toutes les fois qu'elles sortent de leur cabane. Elle leur sert à toutes sortes d'usages, et elles y portent leurs provisions et leurs enfants. Avant qu'ils pussent se procurer, par le commerce, des instrumens en fer et en acier, ils se servaient, en guise de couteau, d'un os affilé par le bout, avec lequel ils se creusaient, dans le bois, des espèces de coffres.

Pour achever ce qui concerne le costume des Indiens, je parlerai de la manière dont ils se tatouent la figure. Ils ont peu de tatouages, et je n'ai observé que trois petites raies bleues, qui, prenant au-dessous de la lèvre inférieure, vers le milieu, vont finir à la naissance du menton. Ce qui donne à leur physionomie quelque chose de bien plus étrange, c'est qu'ils s'arrachent les sourcils, et qu'ils les remplacent par un arc parfaitement arrondi, en tatouage couleur bleue.

Les traits de ces sauvages n'ont rien de régulier, et ils ne sont pas d'une belle race. Leur taille ne s'élève guère au-dessus de la moyenne : mais ils sont généralement bien faits, surtout les femmes. Ils ont la figure et tout le corps fortement basanés, d'un rouge brun. Il en est néanmoins qui, sans avoir la beauté des traits, ont la physionomie ouverte et heureuse. J'ai remarqué une petite sauvage d'une douzaine d'années qui m'a paru être jolie.

J'ai déjà dit que les armes primitives de ces peuples sont l'arc et les flèches. Leurs arcs sont ordinairement composés de cornes de cerfs qu'ils renforcent, en dedans, avec des tendons d'animaux, ce qui leur communique une grande élasticité. Leurs flèches portent, au lieu de fer, un caillou bleuâtre fort dur et fort tranchant, qu'ils ont l'art de tailler parfaitement et d'adapter à cet usage. Ce caillou, de même que les zagaies des nègres, a plusieurs rangs de dents, de sorte qu'il doit être fort difficile de l'arracher de la plaie sans briser le bois auquel il adhère. Ces flèches sont soigneusement enveloppées dans une peau tannée, de renard ou de chien, qu'ils portent à la main. Ils embellissent ce carquois de grains de verre et de morceaux de nacre. Ils portent même de cette nacre sur leurs vêtemens ordinairement au-dessous des boutons. Depuis l'arrivée des Européens et des Américains dans leur pays, beaucoup ont acheté des fusils.

Les seuls animaux domestiques qu'ils possèdent sont des chiens et quelques chevaux qu'ils ont acquis depuis peu. Ils se construisent des cabanes en branchages faites à la hâte et grossièrement travaillées, où ils ne sont même pas à l'abri du soleil. J'ignore comment ils se mettent à couvert de la pluie, pendant l'hiver. Il est pro-

bable qu'alors ils apportent plus de soin à construire leurs huttes, autrement ils ne seraient guère à l'aise.

Leur langue ressemble à une espèce de gloussement, tant les aspirations y sont fréquentes et répétées. Leurs chants m'ont paru curieux ; mais il est à croire qu'ils sont peu variés. Ils se réduisent à leur chant de guerre et peut-être à quelque chanson d'amour. Dans le silence de la nuit, j'aimais à entendre cette manifestation de la joie de ces hommes d'une indépendance sans bornes ; mais ils n'en chantaient qu'un seul. Il y avait, dans sa musique, quelque chose de guerrier, quoiqu'il fut un peu monotone. Il descendait graduellement jusqu'aux notes les plus basses, et il faisait la même chose quand il s'élevait. Ce chant, entonné dans la plénitude de la voix, qui allait en s'affaiblissant dans le lointain, puis finissait par se perdre dans la profondeur des bois, avait, pour mes oreilles, le double attrait d'une harmonie sauvage et de l'inconnu.

Quant à leur religion et à la manière dont ils se gouvernent, je n'ai pu obtenir là-dessus aucune connaissance positive. Je leur ai fait plusieurs questions à ce sujet ; mais soit ignorance, soit mauvaise volonté, ils ne m'ont pas satisfait sur ce chapitre. Je crois que leur administration intérieure et leurs lois se bornent à fort peu de chose. Pour la religion, la mission de San-José n'étant pas loin, plusieurs l'ont habitée et sont chrétiens; et je pense que les autres n'ont pas de croyances religieuses, ou que, s'ils en ont, elles sont fort confuses.

Un jour, un jeune sauvage vint dans ma tente, il s'assit et me demanda à manger. Quelques instants après ayant aperçu une perdrix que je venais de tuer, il me pria de la lui montrer. Je la lui présentai, et il la saisit avec une avidité qui me surprit. Il fallut pres-

que me fâcher pour me la faire rendre. Il l'aurait volontiers dévorée toute crue. Mon sourd-muet frémit à cette vue, s'imaginant déjà sentir sa dent acérée transpercer ses chairs palpitantes. J'attaquai cet Indien sur la question de la religion. Il me répondit d'abord qu'il n'était pas chrétien : « *Indios*, nada Christian, » me dit-il dans son jargon espagnol. Je lui demandai alors s'ils croyaient à un Dieu, et il me répondit que non ; je sais bien que cela ne suffit pas pour en conjecturer qu'ils n'ont pas de religion ; mais je raconte ce que j'ai vu et entendu, et s'ils ont une croyance religieuse, il est certain qu'ils n'ont pas de culte. Voilà ce que j'ai à dire, pour le moment, sur les Indiens de Mékalomé. Je renvoie le lecteur, pour des détails plus approfondis, à la partie historique de la Californie.



CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

Indiens de la Haute-Californie. — Tribus du Centre. — Les Suissons; — Les Matalans; — Les Quirotes; — Etat dans lequel ils se trouvent. — Cruauté des Américains du Nord a leur égard; — Leur penchant au vol. — Anecdote qui s'y rapporte. — Indiens du Nord de la Haute-Californie. — Les Shastès; — Les Gros-Ventres; — Les Têtes-Plates. — Indiens de l'Ouest des Montagnes Rocheuses. — Les Serpens; — Leur histoire. — Gratteurs ou chercheurs de racines. — Les Shoshonies; — Leurs mœurs; leurs usages; leur costume; leurs armes; leur industrie; leur nourriture.

—

Les Indiens de Mékalomé sont, à n'en pas douter, une fraction de la nombreuse tribu des *Suissons*, auxquels la baie, où se déchargent les fleuves Sacramento et San-Joaquim réunis, a probablement emprunté son nom. Les autres Indiens, qui habitaient le littoral de la Haute-Californie, étaient les Quirotes et les Matalans, peuples provenant évidemment de la même souche et parlant la même langue. Avant l'invasion de la Californie par des flots de peuples venus de tous les points de la terre, ces Indiens se rendaient, quelquefois, à San-Francisco pour y vendre les peaux des animaux tués à la chasse,

ou pour se louer aux (1) *ranchcros*, qui les employaient à la garde des troupeaux. Mais le flot de la civilisation les a déjà refoulés vers l'intérieur, et, avant peu, on les verra acculés jusqu'aux extrêmes frontières de leur terre natale, comme cela se voit déjà aux Etats-Unis.

Ces Indiens ont tous un commencement de civilisation, qu'ils ont puisé directement dans les missions, ou par le contact de ceux de leurs camarades qui les ont fréquentées. Cependant ils ont assez généralement résisté aux efforts des missionnaires, et leur instruction n'a pas fait de grands progrès. Il n'y a que ceux qui se sont tenus dans les *pueblos* fondés par les jésuites et les franciscains d'Espagne, qui ont acquis quelques connaissances. Ces Indiens seront l'objet d'un article spécial dans la partie historique de la Californie.

C'est un acte d'une injustice bien révoltante, et qui se renouvelle pourtant tous les jours, que de voir les nations policées s'approprier d'immenses contrées, par la seule raison qu'elles sont les plus fortes, et sous le risible prétexte de civiliser des nations plongées dans les ténèbres de l'ignorance. Puis, un jour, ces peuples disparaissent de la scène du monde, et on se dit : ils se sont fondus dans le flot civilisateur ; ils ont grossi les courants du progrès. Hélas ! pénétrez jusqu'aux extrêmes frontières de ces sauvages infortunés, et là, dans les retraites les plus inaccessibles des montagnes, vous les verrez s'enfuir d'épouvante à votre vue, ou vous assaillir avec rage, s'ils se croient les plus forts ; et, si vous succombez, on s'écriera : « Mort aux sauvages ! le fléau de la civilisation ! » Mais en cela, comme en beaucoup de choses, la

(1) Fermiers.

société est injuste et juge mal, parce qu'elle est prévenue. Pénétrez, si vous en avez le courage, jusqu'aux demeures de ces débris infortunés, à qui appartenaient autrefois de vastes régions. Faites-leur comprendre, s'il est possible, que, bien qu'étant blanc, vous n'en êtes pas moins leur ami; et vous verrez ces malheureux mettre à votre disposition tout ce qu'ils possèdent, étonnés de trouver de la bonté parmi une race qui, depuis de longues années, les traque comme des bêtes féroces.

Qu'on ne s'imagine pas que je sois le seul à flétrir la conduite des Américains du Nord envers les Indiens, je me suis trouvé, au contraire, fort modéré en lisant ce qui suit dans le journal *la Presse*, qui a été écrit par M. Edouard Auger :

« Depuis l'annexion de la Californie aux Etats-Unis, les Indiens se sont tous retirés des environs de San-Francisco et des bords du Sacramento. Une antipathie d'instinct semble les repousser des lieux occupés par les Anglo-Saxons, antipathie justifiée par les mauvais traitemens qu'on leur a fait subir. Pour les Américains des Nouveaux-Etats, un Indien est moins qu'une bête fauve; et, dans les commencemens de l'occupation, lorsque l'absence de toute juridiction laissait le champ libre aux actes les plus contraires au droit de l'humanité, les Indiens étaient, de leur part, l'objet d'une odieuse persécution. »

Un de mes amis m'a raconté le fait suivant dont il a été témoin à Mary'sVille :

« Deux Américains sortaient ivres d'une *crocerie* (1); ils aperçoivent un Indien arrêté sur les bords du fleuve : — A la tête! dit l'un. — Au cœur! dit l'autre; et le pau-

(1) Comptoir à liqueurs.

vre Indien tombe atteint de deux balles. Après ce bel exploit, les meurtriers continuèrent tranquillement leur route, sans que personne songeât à leur demander compte du sang innocent qu'ils venaient de verser. »

Le système adopté par l'Espagne, pour civiliser les deux Californies, me paraissait le plus humain. Là, pas de moyens de répression, pas de force brutale, mais seulement de courageux et vertueux missionnaires rivalisant de zèle pour apporter, aux Indiens, les bienfaits de la religion chrétienne, de l'agriculture et de notre utile industrie. Je reviendrai, ailleurs, dans la partie historique, sur les efforts énergiques et soutenus de ces respectables ecclésiastiques, pour mener à fin une tâche aussi difficile; mais tuer des sauvages, en voulant les civiliser, me semble un singulier moyen.

Maintenant, est-ce à dire qu'il n'y ait pas des sauvages vraiment féroces, vraiment farouches et insociables? Si ; malheureusement il en existe, mais ils sont rares ; et les principaux sont : les Péhuenches, au Chili ; les Indiens du grand Chaco, dans la République-Argentine ; les Comanches et les Apaches, au Mexique ; les Pieds-Noirs, dans les prairies, et quelques autres. Quant aux mauvaises tendances de quelques-unes de ces peuplades, surtout le penchant au vol, on peut les corriger à la longue par la douceur et la religion.

Les Indiens de la Californie, ainsi que la plupart des sauvages, sont fort enclins à ce dernier vice, et ils volent avec une habileté qui tient du prodige. J'emprunterai, à l'auteur que j'ai cité précédemment, une anecdote fort remarquable, où il raconte un trait de filouterie des Indiens :

« Dans les derniers jours de l'année 1850, je me rendais, avec deux de mes amis, à la Mariposa. Notre inten-

tion était d'y visiter les propriétés du colonel Frémont. Arrivés à Grayson-Bar, nous nous réunîmes à une vingtaine d'autres voyageurs, Américains pour la plupart, qui se dirigeaient vers le même point. Chaque jour, à la tombée de la nuit, nous faisions halte dans une clairière, au coin d'un bois. On allumait des feux pour écarter les bêtes féroces, et chacun, après avoir expédié sa modeste provende, s'endormait par terre, enveloppé dans sa couverture de laine. Une sentinelle, relevée d'heure en heure, veillait sur les dormeurs.

» Par une nuit sombre, l'homme de faction, posté derrière un bouquet d'arbres, d'où sa vue pouvait s'étendre sur tout le cercle des dormeurs éparpillés çà et là, entrevit un corps de proportions assez volumineuses, qui s'approchait avec précaution d'un des hommes les plus écartés du groupe. Il crut d'abord à un ours, et levait déjà sa carabine pour faire feu, en criant aux armes, lorsqu'un pâle rayon de la lune, échappé des nuages, lui fit reconnaître un Indien.

» Tuer un homme sans s'être préalablement assuré de ses mauvaises intentions, parut chose grave au factionnaire, tout Américain qu'il était. Il se contenta de le tenir en joue, prêt à faire feu à la première apparence d'attaque de sa part. Voici la scène dont il fut témoin :

» L'Indien s'était courbé sur le dormeur, écoutant sa respiration avec cette finesse d'ouïe et cette sagacité qui caractérisent les hommes de sa race. Après s'être assuré qu'il était plongé dans cet état d'insensibilité qui est le résultat de la fatigue et du sommeil, il se mit à lui chatouiller doucement un pied ; le dormeur fit un petit mouvement ; et l'Indien s'arrêta. Une minute après, il lui passa légèrement l'ongle le long du genou ; nouveau mouvement du dormeur, nouvelle suspension de la part

de l'Indien. Celui-ci recommença le même manége au bout de quelques instants, en remontant vers la poitrine du dormeur, pendant que celui-ci, se croyant en proie à un mauvais rêve, ou tourmenté par un insecte, s'agitait dans tous les sens et se débarrassait peu à peu de sa couverture. Tout à coup, à un dernier mouvement qu'il fit, l'Indien lui enleva vivement cette couverture et se sauva à toutes jambes, au moment où la sentinelle lui lâchait un coup de fusil qui faillit atteindre le dormeur lui-même, qui ne s'aperçut qu'alors de la soustraction qui lui avait été faite. »

Les solitudes du Nord de la Californie, vers la Trinité, et en approchant des frontières de l'Orégon, sont peuplées par des Indiens de race et de mœurs différentes, dont la plupart sont à peu près inconnus en Europe. Ces tribus sauvages vivent de leur chasse et de leur pêche, et d'un petit nombre de graines et de racines, dont elles font quelques provisions pour l'hiver. Les principales de ces peuplades indiennes sont les Shastès, qui habitent dans les environs de la rivière Clamack, près de la Trinité, les Gros-Ventres et les Têtes-Plates.

Le nom de Têtes-Plates, de ces derniers, leur vient de l'usage, où sont ces sauvages, d'aplatir la tête à leurs enfants. Ce n'est pas une nouveauté, chez les Indiens de l'Amérique, que cette tendance à détériorer l'ouvrage de la nature. Les hommes de cette tribu sont généralement pêcheurs, et la base de leur nourriture consiste dans le saumon et les autres poissons qu'ils pêchent dans leurs rivières, qui en nourrissent un nombre prodigieux.

En approchant des Montagnes-Rocheuses, on rencontre les Indiens Serpens, restes tristes et dégénérés d'une nation jadis puissante et guerrière, qui possédait, vers les branches supérieures du Missouri, de magnifiques

terrains de chasse, abondants en castors et en bisons. Cette tribu aurait joui avec délices d'avantages si précieux, si elle n'avait eu le malheur d'avoir, pour voisins, les sauvages connus sous le nom de Pieds-Noirs, les plus guerriers et les plus redoutables des prairies. Malgré la renommée de leurs terribles adversaires, les Serpens leur firent long-temps une guerre entremêlée de succès et de revers. Mais une circonstance imprévue vint faire pencher, pour toujours, la balance du côté de leurs ennemis. La compagnie de fourrures de la baie d'Hudson, étendant, de plus en plus, son commerce dans l'intérieur des terres, se trouva bientôt en rapport avec les Pieds-Noirs, qui en obtinrent des armes à feu et des munitions. Cette introduction, nouvelle dans leur pays, mit décidément l'avantage de leur côté. Les Serpens firent de vains efforts pour obtenir des fusils des marchands Espagnols, avec qui ils trafiquaient. Plus prudens que les Anglais, ils leur en refusèrent constamment. Les pauvres Serpens ne pouvant plus, dès lors, soutenir une lutte trop inégale, abandonnèrent leur pays, malgré l'affection dont ils l'entouraient. Poursuivis, de place en place, par leurs implacables ennemis, ils allèrent se réfugier dans les retraites les plus sauvages et les plus désolées des Montagnes-Rocheuses, qui n'ont pu, même encore, les mettre entièrement à l'abri de leurs visites. Dès que ces malheureux Indiens possèdent des chevaux, ou quelques richesses capables de tenter l'avidité des Pieds-Noirs, ils font encore des apparitions au milieu des Serpens effrayés, qui n'essaient même plus de les défendre contr'eux. C'est ainsi que, par degrés, ces Indiens se sont vus ruinés, dispersés, découragés, réduits à ne hanter que les torrens des montagnes solitaires et à ne vivre que de poisson. Quel-

ques-uns d'entr'eux sont parvenus à un état de misère et de dégradation qui excite la compassion. On les appelle, communément, *Gratteurs* ou *Mangeurs de racines*. Ils forment, aujourd'hui, une classe à part. C'est une race craintive, chétive et solitaire, qui se cache dans les retraites les plus cachées des montagnes, s'enfonçant, comme les gnomes, dans les cavernes et les crevasses des rochers, et subsistant, en grande partie, de racines. Quelquefois, en traversant une vallée sauvage et isolée, au sein des montagnes, le voyageur étonné rencontre les membres saignants d'un daim ou d'un bison nouvellement coupés; et, à cette vue, qui lui révèle la trace des hommes, il cherche autour de lui pour découvrir leurs demeures; mais il ne rencontre partout que la solitude. A la fin, une colonne de fumée, qui s'élève parmi les rochers, lui révèle quelque existence ignorée. S'il y gravit, il trouve quelque misérable famille de *Gratteurs*, fort effrayée d'être découverte.

Parmi ces Serpens mutilés, il en est pourtant qui sont moins pauvres que les autres, et qui ont encore conservé la physionomie d'une peuplade. Ces Indiens, qu'on appelle Shoshonies, possédant des chevaux et des armes, s'aventurent quelquefois, en automne, quand le saumon disparaît des rivières, et que la faim commence à se faire sentir, jusqu'à leur ancien territoire, pour y chasser les bisons. Pour ces périlleuses entreprises, ils se réunissent quelquefois aux Têtes-Plates, qu'il ne faut pas confondre avec les Indiens du même nom des environs de la Trinité. En effet, quoiqu'ils soient appelés de la même manière, ceux-ci n'ont point la tête aplatie. Ils habitent les bords d'une rivière qui coule à l'ouest des montagnes, et sont simples, honnêtes, hospitaliers.

Entre ces deux tribus persécutées, la haine contre leurs ennemis communs, les redoutables Pieds-Noirs, a pro-

duit une étroite alliance. Cependant, malgré la réunion de leurs forces, ce n'est qu'en tremblant, et en prenant les plus grandes précautions qu'ils posent le pied sur ce terrain contesté. Un marchand assure qu'il a vu, au moins, cinq cents guerriers de ces tribus, armés et équipés pour combattre, rester en réserve, sur le sommet des collines, tandis qu'environ cinquante chassaient dans la prairie. Leurs expéditions sont courtes et précipitées. A peine ont-ils abattu le nombre de bisons qui leur paraissent nécessaires pour leur provision d'hiver, et salé leur chair, qu'ils reprennent, en toute hâte, le chemin des montagnes; heureux quand ils les atteignent sans avoir rencontré les Pieds-Noirs.

Les huttes de ces Indiens sont communément en paille, ayant la forme de meules de foin. Cependant, dans les villages les plus riches, il n'est pas rare de voir des tentes en peaux préparées, dont quelques-unes sont peintes d'une manière fantastique. Les vêtemens, pour les deux sexes, consistent en robes de peaux de bison, de renard, de loup, de lièvre, de loutre, de blaireau, et même en peaux de canard cousues ensemble, avec les plumes en dehors. Quelquefois on ne voit, à ces sauvages, pour tout vêtement, qu'un petit manteau de peaux de loutre jeté sur leurs épaules.

Ils ont, pour armes offensives, des arcs et des flèches très-bien faits. Les arcs sont fabriqués de pin, de cèdre ou d'os, et renforcés avec des nerfs; les flèches, faites de rosier ou d'autres buissons, sont armées, à la pointe, d'une pierre de couleur verte presque aussi dure que le fer. Quelques Shoshonies ont, pour armes défensives, des boucliers de bison, ornés de plumes et de franges de cuir, qui sont préparées par leurs jongleurs ou prêtres avec de grandes cérémonies, qui leur communiquent, d'après leur croyance, de puissantes vertus.

Les ustensiles, qu'on trouve dans leurs tentes, sont peu nombreux; ils fabriquent des paniers avec des branches de saule et de l'herbe, qu'ils tressent d'une manière si serrée qu'ils peuvent contenir de l'eau. On y voit aussi quelquefois des seines fort proprement faites, et de la forme ordinaire, dont les mailles sont formées avec les fibres du lin de Virginie ou de l'ortie. Leurs canots sont de forme triangulaire, composés de joncs et de roseaux.

J'ai déjà dit que leur nourriture habituelle était le poisson. Ils se procurent encore par la chasse, ou par des échanges, de la chair de bison, de castor, et d'autres animaux sauvages. Mais, outre ces mets, ils ont toujours, dans leurs cabanes, un ou plusieurs chiens, qu'ils tuent, au besoin, pendant l'hiver, lorsque leurs provisions de réserve sont épuisées, mets qu'ils paraissent affectionner beaucoup, et qu'ils mangent avec goût. Si, enfin, tout cela ne suffit pas encore, ils abattent leurs chevaux, et salent ce qu'ils ne peuvent pas consommer dans le moment. Ils font aussi des provisions considérables de graines et de racines sauvages, qu'ils font sécher et conservent avec soin. Cette graine ressemble à celle du chanvre sauvage. Ils la pilent de manière à former une sorte de farine qu'ils font ensuite cuire.



CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

Tribus pillardes des Montagnes-Rocheuses. — Indiens Corneilles; — Leur caractère; — Leurs mœurs. — Télégraphes indiens. — Histoire de chevaux volés par les Corneilles. — Leur adresse pour les voler. — Leur persévérance. — Honneurs prodigués, dans leurs tribus, aux adroits voleurs de chevaux. — Leur commerce. — Leurs tentes. — Leur costume. — Leurs armes. — Leur nourriture. — Leur adresse et leur hardiesse pour monter a cheval. — Tombeaux Indiens.

—

Les Indiens Corneilles sont les Pehuenches et les Apaches de la Haute-Californie. Comme eux, confinés au pied de l'immense chaîne de montagnes qui court du Nord au Sud, dans toute l'étendue des deux Amériques, ils répandent le ravage et la désolation des deux côtés de ces plateaux élevés et difficiles à franchir. Les Corneilles offrent, cependant, cette différence avec les autres, qu'ils sont moins belliqueux, et plutôt filous qu'assassins; mais ils volent avec une rare adresse et une persévérance qui serait digne d'éloges, s'ils l'appliquaient à des entreprises honorables. Les objets sur lesquels s'exerce, principalement, leur triste talent, sont les chevaux.

Ces Indiens sont divisés en quatre bandes principales.

Ils asseoient, ordinairement, leur camp dans une vallée fertile, abondante en pâturages, pour leurs nombreux chevaux, au bord d'un ruisseau ou d'une rivière limpide ; mais il n'y reste guère que les vieillards, les femmes et les enfants, l'activité des guerriers se trouvant sans cesse éveillée par leurs habitudes de maraude. Leur système, pour surveiller les voyageurs, est presqu'immanquable, et il est, pour ainsi dire, impossible de traverser leurs montagnes sans être aperçu. Quand on se hasarde dans leurs dangereux défilés, on aperçoit, de loin en loin, sur les sommets élevés, des êtres d'un aspect sauvage, montés sur des chevaux presque aussi sauvages qu'eux, et ils n'ont pas plus tôt aperçu quelque proie qu'ils partent aussitôt, au galop, pour aller avertir le gros de la troupe, qui se hâte d'accourir sur les lieux. Lorsqu'elle ne se juge pas assez forte pour attaquer la caravane, le chef envoie aussitôt ses coureurs sur divers points, et les voyageurs étonnés voient alors s'élever des colonnes de flamme et de fumée sur les plus hauts sommets des montagnes, qui, pouvant être aperçues à une immense distance, avertissent les guerriers, occupés ailleurs, d'avoir à se concentrer sur-le-champ.

Ces précautions sont prises, par ces sauvages, moins pour être plus sûrs du succès que pour imposer aux voyageurs, par le déploiement d'une force supérieure, et les amener ainsi à une capitulation, sans être obligés d'en venir à une attaque ouverte. Ils peuvent aussi, de cette manière, tenter leurs vols avec plus de chance de réussite. L'auteur Américain, Washington Irving, dans son ouvrage d'*Astoria,* raconte un trait remarquable de l'habileté des Corneilles pour voler les chevaux ; voici ce passage :

« Six jours s'étaient écoulés depuis leur entrevue avec

les Corneilles, et, durant ce temps, ils avaient fait près de cinquante lieues, au Nord-Ouest, sans apercevoir aucun signe de ces maraudeurs. Ils se croyaient donc hors de tout danger de leur part, et commençaient à se relâcher de leur vigilance.

» Le 19 septembre, nos aventuriers se levèrent de bonne heure. Quelques-uns commençaient à préparer le déjeuner, d'autres arrangeaient les paquets pour la marche. On avait mis, aux chevaux, des entraves, mais on les avait laissés paître à leur aise dans les pâturages adjacens. M. Stuart (le chef de l'expédition) était sur le bord de la rivière, à une petite distance du camp, lorsqu'il entendit le cri d'alarme : « Les Indiens ! les Indiens ! aux armes ! aux armes ! » Il se retourna et vit un Corneille passer au grand galop près du camp. Le sauvage arrêta son cheval sur le sommet d'un mamelon voisin, et agita un drapeau rouge qu'il portait. En même temps, un hurlement effroyable s'éleva de l'autre côté du camp, au-delà de l'endroit où paraissaient les chevaux, et M. Stuart vit paraître une petite troupe de sauvages qui galoppaient en poussant des clameurs épouvantables. Les chevaux, saisis d'une panique, se précipitèrent à travers le camp, dans la direction du porte-drapeau, dont l'étendard éclatant les attirait. Aussitôt il serra les talons et décampa, suivi par tous les chevaux dont l'effroi était augmenté par le tapage que les sauvages faisaient derrière eux.

» A la première alarme, M. Stuart et ses camarades avaient saisi leurs carabines, et avaient essayé d'arrêter les Indiens qui poursuivaient les chevaux; mais leur attention fut aussitôt distraite par des hurlemens poussés dans une direction différente. Ils eurent peur alors qu'une troupe de réserve n'enlevât leur bagage, et cou-

rurent pour le défendre. Les sauvages passèrent auprès d'eux, au galop, avec des airs de triomphe et de dérision. Le dernier de la bande était le chef arrogant, le farceur gigantesque, à qui le pistolet de M. Stuart avait fait si grand peur. Il n'était pas jeté dans le moule sévère et fashionable de l'héroïsme indien, mais, au contraire, il était malheureusement enclin à une vulgaire jovialité. En passant auprès de M. Stuart et de ses compagnons, il arrêta son cheval, se dressa sur sa selle, et, frappant ses deux mains sur la partie la plus insultante de son corps, proféra quelques mots railleurs que nos voyageurs ne purent comprendre heureusement pour leur délicatesse. A l'instant Ben Jones le coucha en joue, et il était prêt à mettre une balle dans le but étalé d'une manière si provocante. « Arrêtez! arrêtez! » s'écria M. Stuart, « vous causeriez notre mort à tous. »

» Il était dur de retenir l'honnête Ben, quand le but était si séduisant, et l'insulte si palpable. « Oh! M. Stuart, s'écria-t-il, laissez-moi saler cet infernal coquin, et vous pouvez garder toute la paie qui m'est due. »

» Par le ciel! si vous tirez, je vous brûlerai la cervelle, » cria M. Stuart.

» Pendant ce dialogue, l'Indien se trouvait hors de portée. Il rejoignit ses hommes, et toute la bande enragée décampa avec les chevaux capturés, le drapeau rouge flottant sur leurs têtes, et les rochers retentissant de leurs hurlemens et de leurs bruyants éclats de rire.

» Les voyageurs démontés les contemplaient avec un sombre désespoir. M. Stuart, cependant, ne pouvait s'empêcher d'admirer la manière intelligente dont cet exploit avait été conduit. Il déclara que c'était l'action la plus audacieuse dont il eut entendu parler parmi les Indiens, car les Corneilles n'étaient pas, en tout, plus de vingt. C'est

ainsi qu'une petite bande de maraudeurs enlève souvent les montures d'un gros parti de guerriers; car quand, une fois, une troupe de chevaux est saisie d'une panique, ils deviennent frénétiques, et rien ne peut plus les arrêter.

» Personne ne fut plus contrarié que Ben Jones de cette fâcheuse aventure. Il déclara qu'il aurait réellement donné tous ses arrérages de paie, montant à plus de deux années, pour n'être pas privé d'un si beau coup. Cependant M. Stuart lui représenta quelles auraient pu être les conséquences de cet acte imprudent. Vie pour vie est la maxime indienne. Toutes les tribus auraient fait cause commune pour venger la mort d'un de leurs guerriers. Les blancs n'étaient que sept hommes démontés, ayant à traverser une région montagneuse, infestée par les Corneilles, qui pouvaient tous être appelés par des signaux de feu. La conduite, même, de la bande de maraudeurs en question montrait la persévérance des sauvages quand, une fois, ils ont adopté un projet. Durant toute la semaine, ceux-ci avaient épié silencieusement et secrètement la troupe de M. Stuart. Ils l'avaient suivie pendant cinquante lieues, se tenant hors de vue durant le jour, rôdant autour du camp pendant la nuit, guettant tous les mouvemens des blancs et attendant l'instant favorable pour les surprendre. »

Les chevaux sont donc, comme on le voit, l'objet principal de leurs déprédations. Un adroit voleur de chevaux est, pour eux, un héros, et ils l'honorent à l'égal d'un fameux guerrier chez les autres nations. Ils ont encore un autre moyen de se procurer ces animaux, c'est par les échanges. Ils trafiquent avec les tribus voisines et vont, une fois l'an, faire une visite aux Mandans, aux Minatarees et aux autres tribus du Missouri, emmenant avec eux des troupeaux de chevaux qu'ils échangent contre

des fusils, des munitions, des colifichets, du vermillon, des étoffes de brillantes couleurs, et contre divers objets de fabrique européenne. Ils trouvent, ainsi, le moyen de satisfaire leurs propres besoins, leurs caprices, tout en conservant assez de ces objets pour se procurer d'autres chevaux des tribus plus éloignées des comptoirs européens.

C'est, à leurs habitudes pillardes, que ces Indiens doivent leur nom ; car, ainsi que des volées de corneilles, ils s'abattent sur tout ce qu'ils rencontrent. Leurs tentes sont de cuirs, qu'ils dressent ordinairement, en nombre assez considérable, dans des prairies fertiles ; et, à l'entour, on voit paître leurs nombreux chevaux, fruit de leurs rapines ou de leurs échanges avec les tribus voisines. Leur costume consiste en robes de peaux de bisons tannées, auquel ils ajoutent les colifichets qu'ils tirent des Européens. Ils ont, pour armes, des arcs et des flèches, et quelques-uns des fusils. Ils se nourrissent de chair de bison, d'élan, de daim, de longue-corne, de saumons frais ou salés qu'ils se procurent par la chasse, la pêche, des échanges, ou le pillage. Leur adresse, pour monter à cheval, est à peine croyable, et ils sont les véritables Centaures des temps modernes. On leur voit faire descendre ou gravir, au galop, par leurs chevaux à moitié sauvages, les ravins ou les rochers les plus escarpés, avec l'insouciance la plus complète. Mais aussi, on peut dire qu'ils ont un cheval pour berceau. Dans leurs marches, on les voit souvent attacher, sur des poulains de deux ou trois ans, des enfants qui ne sont guère plus âgés, et ces petits démons employer déjà le fouet pour faire hâter le pas à leurs montures.

Tout ce qui touche aux funérailles et à la religion est peut-être ce qu'il y a de plus secret dans les mœurs d'un peuple sauvage. La vénération dont ils entourent leurs

parens et leurs amis morts, ressemble assez à un culte, et ils en ont un véritable pour leurs plus fameux guerriers et chefs illustres. Ce mystère, à peu près général chez toutes les nations indiennes, devient tout à fait impénétrable pour les Corneilles, à cause du caractère farouche et insociable de ces peuples. Tout ce qui concerne leurs croyances est donc couvert d'un voile épais, aucun voyageur n'osant s'aventurer chez leurs tribus inhospitalières ; et c'est au hasard seul qu'on doit tout ce qu'on connaît de leurs sépultures. Ils enterrent leurs chefs et leurs guerriers avec une grande pompe. Ils construisent, à cet effet, de vastes huttes circulaires qui ont quelquefois jusqu'à cent quarante pieds de circonférence, composées d'une vingtaine de troncs d'abres d'un pied de diamètre et de quarante de hauteur. Dans l'intervalle de ces arbres, ils entrelacent des branches de pins et de saules, de manière à former une assez solide séparation avec l'extérieur. La porte se trouve toujours à l'Orient, et les corps sont enterrés en face, à l'extrémité occidentale, ayant les pieds tournés vers le levant. A la tête de chaque tombe, se trouve une branche de cèdre rouge de Virginie, solidement fixée en terre ; au pied, il y a, ordinairement, un énorme crâne de bison, peint en noir. Des ornemens sauvages sont suspendus dans différentes parties de l'édifice, ainsi qu'un grand nombre de mocassins d'enfants.

Ces huttes occupent ordinairement le centre du village, comme s'ils n'avaient pas de dépôt plus précieux à garder que la cendre de leurs héros. Mais maintenant de quelle manière ils font ces funérailles ; quels sont leurs dieux ; s'ils ont un culte ou n'en connaissent pas ; s'ils ont une idée de l'immortalité de l'ame ; ce sont là des secrets que jamais personne n'a soulevés.

FIN.

A M. l'imprimeur-éditeur du Journal de Confolens.

MISCELLANNÉES.

Monsieur l'imprimeur,

Je suis heureux de pouvoir vous annoncer le succès toujours croissant de mon *Voyage Pittoresque en Californie*, Les encouragemens verbaux ou écrits m'arrivent de tous les côtés. Plusieurs personnes m'ont demandé avec intérêt s'il y aurait un second volume, manifestant le désir que la publication se continuât encore, en fondant leur opinion sur des raisons très-flatteuses pour moi. Je ne parlerai point de tout ce qu'on m'a dit verbalement, indirectement ou personnellement : mais je ne tairai point ici que j'en ai été très-flatté, et je remercie vivement les personnes qui n'ont pas craint de formuler leur opinion, avant que le succès de l'ouvrage ait été constaté par les cent bouches de la presse parisienne. Sans parler de la petite vanité d'auteur, bien naturelle du reste, la louange raisonnée est une rosée utile, et peut-être même indispensable aux artistes.

Sans elle, malgré la confiance qu'on a en soi, malgré le sentiment qu'on peut avoir de sa force, on ressemble à un voyageur égaré qui s'avancerait dans une contrée sauvage et peu sonore, sans qu'une voix, un seul écho répétât seulement le bruit de ses pas. Je suis donc heureux, je le répète, de la rumeur d'approbation qui se répand autour de moi, et qui commence même à franchir les bornes de notre département, comme on le verra par la lettre ci-dessous datée de Reilhac (Dordogne), qui vient de m'arriver.

« C'est avec un grand plaisir, Monsieur, que j'ai lu les deux premières livraisons de votre *Voyage en Californie*. Recevez mes sincères félicitations sur cet ouvrage, dont le succès, il ne faut pas en douter, vous engagera à ne pas rester en si beau chemin. Beaucoup d'illustrations littéraires n'ont pas aussi bien débuté de nos jours. Il faut espérer que vous marcherez sur leurs traces.

» Je viens de charger mon cousin, M. V. de R. de vous faire parvenir le montant de votre ouvrage. Je regrette de n'avoir pas l'occasoin de vous le remettre moi-même, et de me procurer, ainsi, le plaisir de renouveler connaissance avec vous.

Recevez, etc.

Votre tout dévoué.

A. DE CHATEAUROCHER.

Reilhac, le 27 novembre 1853. »

M. Marcolino Prat, après avoir épuisé le fiel jusqu'à la lie, dans notre vive polémique au sujet du magnétisme,

vient de plonger sa plume dans le miel. Jamais il ne m'avait écrit des lettres aussi affectueuses que depuis notre petit duel littéraire. Je suis donc heureux d'apprendre à nos lecteurs que l'orage est passé, et que notre ciel est plus azuré que jamais. J'extrais, de sa dernière lettre, le passage suivant :

« Votre relation devient de plus en plus curieuse à lire. Si votre libraire voulait se donner la peine de faire de la propagande, le livre aurait un beau succès. Vous donnez une foule de détails très-amusants, sans négliger, pour cela, ces choses d'observation qui font connaître un pays et ses habitants. Les dernières livraisons, surtout, (les 5me et 6me), me plaisent outre-mesure. C'est fort gentiment écrit. Votre récit est vif, animé, semé de traits agréables. Enfin, je suis très-content de vous. Quand j'aurai reçu la plus grande partie des livraisons, je vous ferai un compte-rendu dans un journal hebdomadaire où j'ai accès, *le Monde artistique et littéraire*. Ce journal, qui paraît depuis 7 ou 8 mois, se distribue, tous les dimanches, dans les cafés et les cabinets de lecture, et il compte un assez grand nombre d'abonnés. »

M. Larocque, aîné, n'est point, non plus, resté en arrière. Voici un petit passage de sa dernière lettre :

« M. C. trouve votre *Voyage* très-intéressant et bien fait. Quand il m'en a parlé, il n'avait pas encore reçu la 3me livraison. Pour moi, je ne puis que vous féliciter de plus en plus. Votre (1) aventure de *Carabi-Carabo* m'a égayé plus d'une fois dans mon désert. »

Ce n'est pas tout encore : voilà qu'on se prend à accu-

---

(1) Cette fameuse aventure de *Carabi-Carabo* est encore inédite, et fait partie de la *Physiologie du passager*.

ser la lenteur de l'imprimeur; et cette impatience va même si loin, que quelques personnes, parmi lesquelles je suis assez heureux de compter une dame, voyant le porteur entrer dans des maisons voisines, se sont précipitées sur lui, et lui ont arraché, de gré ou de force, une livraison, au grand ébahissement du pauvre homme, qui protestait de toutes ses forces de sa fidélité à remplir son devoir; or, qu'il n'avait aucun ordre d'en livrer, même aux dames, sans être, au préalable, abonnées. « Je le suis, répondit-elle; et vous le voyez bien, puisque voilà mon adresse. » Je puis assurer l'authenticité de cette histoire. On comprendra donc facilement que je l'aie réservée pour la dernière, comme étant naturellement la plus intéressante.

CH. DE LAMBERTIE.

Si jamais j'ai éprouvé du plaisir à la lecture d'une lettre, je dois mettre, en première ligne, celle dont je donne plus bas des fragmens. Une amitié de collége, une de ces liaisons qui laissent après elles, dans notre souvenir, une vaste traînée de lumière, et qui résistent au temps et à la distance, vient de se produire à la lumière après dix années d'obscurité et de silence.

« Pont-à-Marcq (dép. du Nord), ce 2 décembre 1853.

» Monsieur et cher condisciple,

» Je vous remercie de votre bon souvenir. Malgré le temps et la distance qui nous séparent, vous avez bien

pensé lorsque vous avez cru, en dépit des apparences, que je n'étais point indifférent pour les choses de votre vie. Plus que vous ne pensez, j'ai suivi votre carrière; j'ai connu chacune de ses phases les plus importantes, et chaque fois vous ai accompagné de souhaits bien sincères pour la réussite de chacune de vos entreprises.

» Vous avez, si je ne me trompe, répudié toutes les spéculations positives de la vie, et n'avez cherché le bonheur que dans les émotions de l'intelligence et du cœur. La Californie n'a pas été la mine aurifère où vous avez voulu puiser cette matière, source de tous les plaisirs sensuels; pour vous, elle n'avait d'autre attrait que celui offert par le spectacle des passions, je dirai atroces, de la tourbe des chercheurs d'or. Ce voyage caractérise vos idées et le plan de votre vie. »

....
....
....

« Je suis, pour mon compte, arrivé dans un bureau assez avantageux, après sept ans de services, comme receveur. J'ai parcouru la noble et très-poétique Bretagne, et me voilà aujourd'hui résidant à trois lieues de Lille, la riche et somptueuse capitale de la Flandre Wallonne. Hier, je vivais dans un pays de légendes et de rêveries, aujourd'hui je respire un air tout infecté de mercantilisme.

» Je vis donc dans le prosaïsme le plus pur, et vous sais d'autant plus de gré de m'avoir procuré la lecture de votre voyage transatlantique, agréable en lui-même, et précieux pour moi, qui, doué de la mémoire du cœur,

aime à me reporter vers un passé, où j'ai trouvé de bons jours dans votre famille, dont je n'ai point oublié le gracieux accueil.

» Je terminerai ma correspondance, en vous priant de croire à mon affectueux intérêt, pour ce qui vous concerne, vous et votre famille.

» Salut cordial,

Louis Bonneau. »



ERRATA.

—

Page 78, à la 3me ligne, au lieu de :

« Et les mousses y donnent des tapis verdoyants, »

Lisez : « Et les mousses y dessinent des tapis verdoyants. »

Page 140, à la 14me ligne, au lieu de :

« J'ai même aperçu, dans un grand parterre, un très-bel *araucania excelsa*, »

Lisez : « un très-bel *araucaria excelsa.* »



TABLE.

pages.
Préface v
Introduction 1

ILES DE L'OCÉAN ATLANTIQUE.

—

CHAPITRE PREMIER.

Départ de l'auteur. — La Rochefoucauld. — Angoulême. — Arrivée à Bordeaux. — Son séjour dans cette ville. — Un drame aérien. — Pauillac. — Son embarquement. — Aspect général du navire, au moment du départ 9

CHAPITRE DEUXIÈME.

Effet produit, sur l'auteur, par la vue de l'Océan. — Le mal de mer. — Aperçu sur les passagers du *Succès*. — Vue des îles Canaries. — Ténériffe. — Goméra. — Palma. — Spectacles de la mer. — Phosphorescence des flots. — Poissons volants. — Marsouins. — Polypes. — Oiseaux de mer. — Prise

pages.

d'un requin à bord. — Pilotes. — Thon. — Souffleurs. — Description d'un coucher du soleil, près de l'équateur 21

CHAPITRE TROISIÈME.

De la cuisine à bord. — Ses perfectionnemens. — Four à pain. — Appareil à rendre potable l'eau de mer. — Conserves alimentaires. — Passagers d'entrepont. — Singulier usage pratiqué sur les navires. — Une situation critique. — Un baptême de la ligne 40

CHAPITRE QUATRIÈME.

Traversée jusqu'aux Malouines. — Grains. — Calmes. — Un Pampéro, par la latitude de Buénos-Ayres 51

CHAPITRE CINQUIÈME.

Iles Malouines. — Coup d'œil rapide sur nos colonies. — Naufrage de la corvette l'*Uranie*. — Colonie française de Port-Louis, à la Soledad. — Histoire des Malouines jusqu'à nos jours 58

CHAPITRE SIXIÈME.

Aspect général des Malouines. — Ile Conti ou de la Soledad. — Description de l'île. — Ses productions. — Ile Falkland. — New-Island, nouvelle historique 76

CHAPITRE SEPTIÈME.

Terres Magellaniques. — Terre-des-Etats. — Détroit Lemaire. — Détroit de Magellan. — Voyage de Sarmiento. — Le Port-Famine. — Terre-du-Feu ; — Son aspect. — Aventure de Banks et de Solander. — Habitants ; — Leurs usages ; — Leurs

pag.

mœurs. — Anthropophagie. — Tribus diverses.......... 95

CHAPITRE HUITIÈME.

Traversée jusqu'à Valparaiso. — Rencontre du navire, le *Superbe*, parti le même jour que nous de Pauillac. — Cap-Horn. — Longueur des jours. — Coucher du soleil à dix heures. — Plus de nuit. — Grain terrible au Cap-Horn. — Alarme à bord. — Un réveillon. — Arrivée à Valparaiso........... 125

CHILI; **Premier voyage.**

—

CHAPITRE NEUVIÈME.

Valparaiso. — Aspect général de la ville. — Panorama des costumes. — Manière de se vêtir des hommes et des femmes. — Douane. — L'Almendral. — Jardins à fleurs et à fruits. — Tivoli. — Coup d'œil sur la végétation des montagnes qui dominent la ville. — Eau de source......... 135

CHAPITRE DIXIÈME.

Prix élevé auquel sont tous les objets à Valparaiso. — L'argent y a moins de valeur qu'en Europe. — On n'y compte que par once, dans la classe riche. — L'église cathédrale, la Matrice. — Maisons chiliennes. — Tremblemens de terre. — Clergé. — Magasins. — M. Jacques Arago à Valparaiso. — Compagnies. — Théâtre. — Représentation de

pag.
l'*Homme le plus laid de France*, comédie. — Ballet. — Concert.................................... 144

CHAPITRE ONZIÈME.

Promenade dans les faubourgs. — Usages primitifs. — Nourriture du peuple, au Chili. — Une partie de chasse dans les environs de Valparaiso. — La Sorra. — Description d'un jardin.............. 155

CHAPITRE DOUZIÈME.

Manière dont est faite la police, à Valparaiso. — Sérénos. — Galériens. — Tertullias. — Le Maté. — Les dames de Valparaiso. — Caractère des Chiliens. — La Samacueca. — Vihuela. — La Sapatera. — Le Quando. — Le Péricon. — Chinganas. — Combats de taureaux, de coqs et de chiens. — Les funérailles à Valparaiso. — Singulier usage à la mort d'un enfant. — Dernier coup d'œil sur Valparaiso. — Vents de sud. — Vents de nord. — Grande sécheresse pendant l'été. — Salubrité du Climat. — Saisons............................ 166

CHAPITRE TREIZIÈME.

Voyage à Santiago, capitale du Chili ; — Sa fondation. — Description de la ville. — La grande place. — La fontaine. — Palais du gouvernement. — La chambre de justice. — La prison. — La cathédrale et l'évêché. — La bibliothèque. — La Cagnadilla. — Le Taja-Mar. — Le Bassoral. — Hôtel de la monnaie. — Ville de la Conception ou la Mocha. — Transformations nombreuses subies par cette ville. — Sa situation actuelle. — Coquimbo ou la Séréna. — Quillota............................ 178

pag.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Départ de Valparaiso. — Impressions de l'auteur en voyant fuir le rivage. — Traversée de Valparaiso à San-Francisco. — L'Océan Pacifique. — Baleines. — Pailles-en-queue, l'oiseau des Tropiques 192

HAUTE-CALIFORNIE.

—

CHAPITRE QUINZIÈME.

Arrivée à San-Francisco. — Inquiétudes de l'auteur en approchant de la terre. — Aspect général de San-Francisco. — Air primitif de la ville. — Pittoresque offert par la foule. — Maisons de jeu. — Musique. — Deux saisons à San-Francisco. — Loyers. — Prix gagnés par les ouvriers et par les domestiques. — Prix élevé des légumes. — Intérêt de l'argent. — Temples. — Théâtres. — M. Herz. — Les dames de San-Francisco.................. 197

CHAPITRE SEIZIÈME.

Situation de San-Francisco. — Climat. — Histoire naturelle. — Arbres, Plantes, Animaux, Oiseaux. — Une chasse dans les environs de San-Francisco.. 213

pag.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

Mouvement produit par les mines.— Nouvelles des placers. — Mines les plus nouvellement découvertes.—La Trinité. — La Mariposa.—Mines du Sud. — Mines du Nord. — Noms des rivières où les émigrants vont recueillir l'or. — Conduite des Américains du Nord envers les Français, les Espagnols et les Allemands.......................... 221

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

Incendies de San-Francisco. — Apparition terrible. — Singulière coïncidence. — Départ de l'auteur pour les mines. — Raisons qui lui font choisir les placers du Sud. — Il s'embarque sur la goëlette *le Maryland*. — Sa navigation dans les baies de San-Francisco, de San-Pablo et de Suissons. — Venetia. — New-York. — Le fleuve San-Joaquim. — Arrivée à Stockton. — Description de la ville. — Nouvelles des placers. — Grande fermentation dans les placers d'Estanislao.................... 229

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

Départ de Stockton. — Voyage à travers les déserts de la Californie. — Première journée; — Petite aventure de voyage; — Bivouac nocturne; — Scènes pittoresques.—Deuxième journée; —Campement au milieu des montagnes; —Traces d'ours; — Frayeurs de mon compagnon de voyage. — Troisième journée; — Arrivée à la rivière de Mékalomé.. 241

CHAPITRE VINGTIÈME.

Séjour sur les bords de la rivière Mékalomé.— L'auteur travaille aux mines.—Sa récolte d'or, dans les

pag.

premiers jours. — Mauvaise conduite de son compagnon à son égard ; — Son départ. — L'auteur continue, seul, ses travaux. — Quantité d'or qu'il recueillait par jour. — Arrivée, à Mékalomé, d'un jeune Anglais. — Il se met en relation avec lui. — Son histoire. — L'auteur, à sa prière, le prend pour compagnon dans ses travaux. — Son départ pour San-Francisco. — Tristesse de l'auteur après son départ. — Rencontre de plusieurs Français et Canadiens d'origine française. — Anecdotes qui s'y rapportent. — Impôt de vingt piastres, par personne, sur les mines. — Avenir de la Californie... 247

CHAPITRE VINGT-UNIÈME.

Aspect du placer de Mékalomé. — Les chercheurs d'or y arrivent, en foule, dans les mois de juillet et d'août. — Sonoriens. — Chinois. — Joueurs d'instrumens dans les cafés. — Restaurants. — Magasins. — Débits de liqueurs et maisons de jeu. — Egoïsme et arbitraire des Américains du Nord. — Accroissement du deuxième camp. — Anecdotes qui s'y rapportent. — L'auteur prend la détermination de quitter le placer.................... 254

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

Des Indiens de Mékalomé. — Anecdotes qui s'y rapportent. — Leurs disputes avec les Américains du Nord. — Ils quittent leur camp. — Leur caractère. — Leurs mœurs. — Leur costume. — Leur physionomie. — Leur industrie. — Leurs armes. — Langue. — Chants. — Religion.................. 265

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

Indiens de la Haute-Californie. — Tribus du centre.

pag.

— Les Suissons ; — Les Matalans ; — Les Quirotes. — Etat dans lequel ils se trouvent. — Cruauté des Américains du Nord à leur égard. — Leur penchant au vol. — Anecdote qui s'y rapporte. — Indiens du Nord de la Haute-Californie. — Les Shastès ; — Les Gros-Ventres ; — Les Têtes-Plates. — Indiens de l'Ouest des Montagnes-Rocheuses. — Les Serpens ; — Leur histoire. — Gratteurs ou chercheurs de racines. — Les Shoshonies ; — Leurs mœurs ; — Leurs usages ; — Leur costume ; — Leurs armes ; — Leur industrie ; — Leur nourriture.... 277

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

Tribus pillardes des Montagnes-Rocheuses. — Indiens Corneilles ; — Leur caractère ; — Leurs mœurs. — Télégraphes indiens. — Histoire de chevaux volés par les Corneilles. — Leur adresse pour les voler. — Leur persévérance. — Honneurs prodigués, dans leurs tribus, aux adroits voleurs de chevaux. — Leur commerce ; — Leurs tentes ; — Leur costume ; — Leurs armes ; — Leur nourriture ; — Leur adresse et leur hardiesse pour monter à cheval. — Tombeaux indiens........................ 287

Miscellannées 296

Errata 302

FIN DE LA TABLE.

Voyage pittoresque en Californie, etc., le volume, ou les 10 livraisons, prix. . . . . 6 fr.

ON TROUVE AUX MÊMES ADRESSES :

Maïna, roman poétique, suivi de nouvelles, par M. Charles de Lambertie, in-12. . . . . . 4 fr.

Hermann, poème par le même, in-8°. . . . . 2 »

Poésies, par M. Ant. Aumétayer, in-12.

Récit de famille, par M. Ant. Aumétayer, in-8°.

Mémoires d'un Vicaire de Campagne, écrits par lui-même, deuxième édition, corrigée, mise en ordre et précédée d'une introduction, par M. Ant. Aumétayer, grand in-8°.

Le Compte de Judas, ou le livre des Souvenirs, publié par MM. Ant. Aumétayer, Eug. Pernot et Marcolino Prat, avec une introduction, par M. Ed. Gouin, auteur de l'*Egypte au* 19e *siècle.*



Confolens, imprimerie de P.-J. SIRE.

